

# John Connor



Une enquête de Karen Sharpe

# CODE PHENIX

Roman

JCLattès

# Table des Matières

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[SHEPHERD'S BUSH, LONDRES](#)

[WEST YORKSHIRE](#)

[1.](#)

[2.](#)

[3.](#)

[4.](#)

[5.](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

9.

10.

11.

12.

13.

14.

15.

16.

17.

18.

19.

20.

21.

22.

23.

24.

25.

26.

27.

28.

29.

30.

31.

32.

33.

34.

35.

36.

37.

38.

39.

40.

41.

42.

43.

44.

45.

46.

47.

48.

49.

50.

51.

52.

53.

54.

55.

56.

57.

58.

59.

60.

61.

62.

*Traduit de l'anglais (Royaume-Uni) par  
Michèle Garène*

© John Connor, 2003. Tous droits  
réservés

© 2010, éditions Jean-Claude Lattès  
pour la traduction française. Première  
édition avril 2010.

978-2-709-63614-8

[www.editions-jclattes.fr](http://www.editions-jclattes.fr)

Titre de l'édition originale

PHOENIX

publiée par Orion, Grande-Bretagne.

*Ce livre est dédié à Mark  
Hayward et Jane Cryer.*

*Que soient tout  
particulièrement remerciés  
l'inspecteur John Markham, le  
commissaire Max Mclean et  
Elaine Merrington.*

*Que soient également  
remerciés le chef inspecteur  
Jonathan Hoyle Clare et  
Sophie Abboud, Jill et Grace  
Gowar.*

# SHEPHERD'S BUSH, LONDRES

Le 6 mars 1988

Elle était engourdie, intérieurement et extérieurement. Ses yeux coulaient tout seuls, sans émotion. Cela ne signifiait rien. Elle posa maladroitement l'enfant par terre à ses pieds et s'adossa au canapé. En elle, le poids l'écrasait, sans pitié. Quelque part dans la poitrine, près du cœur, il pressait contre les poumons. Respirer était un effort. Elle avait envie de se rouler en boule, de tout oublier.

Dès qu'elle fermait les yeux, elle sentait le sang pulser dans ses veines, voyait des lumières vives danser sur ses paupières tels des feux d'artifice. Cela faisait des jours, des semaines, voire plus encore qu'elle n'avait pas eu une vraie nuit de sommeil. Elle ne se rappelait même plus depuis quand elle s'était assise là.

La chose, toute ridée, la fixait entre de vilains plis de peau en hurlant. Elle entendait le bruit dans sa gorge, voyait son visage crispé. Mais quand elle tendait les doigts vers la peau bleue de ses joues, elle ne ressentait rien.

Tout ce qu'elle regardait, touchait, chacun des sons qu'elle percevait, jusqu'à la nourriture qu'elle mettait dans sa bouche – tout était terne. Comme si une toile grise couvrait ses sens, la coupant de l'extérieur, l'isolant.

La chose avait le regard laiteux, vague. Elle ignorait si elle pouvait la voir ou non. Elle n'avait aucune idée de ce qu'elle désirait. Elle remonta ses jambes contre sa poitrine et sentit quelque chose lui glisser des mains et un liquide tiède se répandre sur sa cuisse : un biberon de lait. Loin, derrière la porte, elle entendit une clé tourner dans une serrure.

Le volume de la télévision était fort, mais pas assez pour les couvrir. Ces pleurs incessants. La chose avait été attachée à ses entrailles, elle lui avait sucé le sang. Devant le miroir, elle avait mesuré les dégâts. Elle était trop mince, une grande enfant maigre avec un gros ventre, et tout le reste en angles, la peau tendue sur les os, les cernes noirs.

Elle n'avait pas désiré ce bébé, ne voulait pas en entendre parler. Ses exigences étaient évidentes, ses besoins agaçants, bruyants – alimentation, attention, chaleur –, n'importe qui aurait pu les satisfaire.

Il avait jailli d'elle, tout glissant de son sang, vagissant, trop maigre. Elle avait détourné la tête, assommée par les médicaments. Il l'avait appelée Mairead – le prénom de sa mère défunte. L'enfant ressemblait davantage à un lapin écorché.

Elle l'entendit la supplier. En ouvrant les yeux, elle le découvrit, le visage soucieux, penché vers elle, le bébé

dans les bras. Elle ne comprenait pas ce qu'il disait. « Je t'en prie, Sinéad... je t'en prie... » Elle percevait son désespoir. Derrière lui, la maison avait l'air d'avoir subi un bombardement. Il y flottait une odeur qu'elle gardait en mémoire depuis l'enfance, celle des logements sociaux où habitaient ses camarades de classe. Une odeur de couches souillées, de chou bouilli, de saleté. D'où rentrait-il ?

Elle voyait son amour à sa façon de tenir l'intrus, de le bercer, de lui placer délicatement le biberon dans la bouche. Puis il posa le biberon et referma ses doigts autour des siens, compréhensif.

Sa main avait la consistance du caoutchouc. Elle secoua lentement la tête. Elle ne ressentait rien. Rien.

Il lui dit qu'il allait appeler de l'aide, un médecin. Il s'était toujours adressé à elle avec douceur, sans jamais élever la voix. Il lui expliquait qu'ils allaient déménager, s'installer ailleurs. Une partie du problème tenait à cette tour puante, où pullulait la drogue.

La télé vint le distraire. Il se tourna vers le poste et elle sentit son bras trembler, comme s'il frissonnait de froid. Quelque part au fond d'elle, elle comprit qu'elle avait attendu cet instant, qu'elle avait su.

Elle entendit les noms prononcés par le journaliste. Ceux-là même qu'elle avait lus sept mois plus tôt, sur le bout de papier qu'il conservait dans son portefeuille. *Farrell, McCann, Savage* – une femme, deux hommes –, le journaliste disait qu'ils préparaient un attentat à la

bombe. Elle écouta ce qui leur était arrivé et le vit blêmir. Ils étaient morts, tous les trois. Abattus cet après-midi-là sous le soleil éclatant de Gibraltar.

Sur le bout de papier, il avait noté de son écriture soignée, régulière et reconnaissable entre mille, les mots « Espagne/Gibraltar » et trois autres noms sous les trois premiers. Elle l'avait entendu parler de passeports pour eux au téléphone. Les trois noms étaient des faux, des noms d'emprunt qui figureraient sur leurs papiers. Les détails lui paraissaient lointains comme si c'étaient les souvenirs de quelqu'un d'autre.

À la fin du bulletin d'information, il se leva du canapé. Les sourcils froncés, il respirait avec difficulté, la sueur perlait sur son front. Il la regarda, il regarda ses yeux vides et elle vit malgré le voile gris qu'il avait peur. Le bébé se remit à pleurer et il lui donna le biberon.

– Il va falloir partir, Sinead, dit-il très calmement. Nous n'avons plus le choix maintenant.

Un instant elle se demanda à qui il parlait. Puis cela lui revint en mémoire. *Sinead*. C'était son prénom. *Sinead Collins*. Elle hocha la tête ; le bébé était accroché à sa tétine telle une grosse sangsue. Elle entendait les pièces du puzzle se mettre en place dans son esprit.

Ce qui avait commencé sept mois plus tôt prenait fin. Voilà ce que cela signifiait. Si elle trouvait l'énergie de voir les choses clairement, de réfléchir à une solution, alors ça aussi, ça pouvait se terminer. Elle pourrait partir.

Elle regarda l'enfant et tenta de se rappeler si, au cours des cinq semaines de sa courte vie, elle avait ressenti quoi que ce soit pour lui.

Mais son esprit ne conservait que des images de sa bouche béante et de ses gencives nues.

WEST YORKSHIRE

Avril 1996

# 1.

Elle dut s'arrêter avant la ferme éolienne. Ils avaient isolé la scène en bouclant toutes les voies d'accès. À la hauteur du ruban de police au-dessus du village, deux gros camions de l'équipe scientifique étaient garés sur les bas-côtés, comme pour le tournage d'une série télé. L'un d'eux abritait la cantine – qui servirait plus tard cafés, rafraîchissements et petits déjeuners –, dans l'autre, on lui remit sa combinaison et son laissez-passer.

Quand l'homme qui les distribuait s'adressa à elle, elle ne comprit rien à ce qu'il lui racontait. Son cœur cognait dans sa poitrine, ses oreilles bourdonnaient. Elle le pria de parler plus fort. Visiblement irrité, il lui réclama son nom et sa fonction.

– Inspecteur Sharpe. Karen Sharpe.

Elle marmonnait, sur la défensive. Elle montra sa plaque d'une main tremblante, mais il lui accorda à peine un regard.

– On vous attend.

Une fois dehors, elle se sentit nauséuse. Elle eut du mal à enfiler sa combinaison. S'adossant au camion, elle s'obligea à avaler une goulée d'air frais.

Des barrages à la scène de crime, elle dut parcourir un bon kilomètre sur une route mal entretenue, la combinaison stérile blanche couinant comme du polystyène à chacun

de ses mouvements. Elle s'appliquait à marcher le plus droit possible, mais la tête lui tournait.

Au-dessus, dans un ciel complètement dégagé, on entendait le X-Ray 99, l'unité aérienne qui survolait les collines entre Cock Hill Moor et le Lancashire.

Tout avait commencé cinquante-cinq minutes plus tôt. Elle s'était réveillée tout habillée allongée sur son lit, un verre renversé sur la poitrine, la puanteur du cognac dans les narines. Le téléphone sonnait. Quand elle avait voulu y répondre, une masse s'était déplacée dans son crâne, un poids qui roulait d'un côté à l'autre de sa tête.

S'efforçant d'ignorer la douleur, elle s'était concentrée sur la voix masculine calme qui lui demandait de venir à un endroit du nom de Wainstalls. L'homme lui avait expliqué pourquoi, s'exprimant lentement, avec soin, attendant sa réaction. Il commençait à lui donner des indications sur le chemin à prendre lorsqu'elle l'avait interrompu :

– Je sais où c'est.

Dans la salle de bains, la soirée de la veille – le lundi 8 avril 1996 – l'avait rattrapée, défilant devant ses yeux en une suite d'images et de sensations floues.

Chaque année, c'était pareil. Cela commençait par une voix sifflante, qui jaillissait sans prévenir dans son esprit et gagnait régulièrement en intensité. Une voix inintelligible. Bruit de fond insistant, elle menaçait de la précipiter dans une panique aveugle. Cela s'accompagnait de brûlures d'estomac, aussi acides qu'un ulcère. Chaque année, elle

y remédiait de la même manière. Parfois elle avait besoin de médicaments, mais généralement l'alcool suffisait.

C'était ce qu'elle avait fait le soir précédent, ce qui expliquait qu'elle se soit endormie tout habillée et qu'elle ait maintenant l'impression qu'on lui avait fait exploser l'arrière du crâne. Elle s'était réveillée avec cette migraine et s'était immédiatement mise à boire. Elle avait continué toute la journée, sans désespérer, partout, seule ou avec d'autres. Les détails étaient vagues.

Outre la gueule de bois et les vertiges, le lendemain matin aurait dû apporter un soulagement. L'anniversaire était passé. Et elle y avait survécu. Cette année, cela n'avait pas fonctionné. Elle avait écouté la voix qui lui disait de venir à Wainstalls, s'était levée et avait senti que tout recommençait. Un murmure de folie tentait à nouveau de l'attirer dans l'obscurité.

Elle chercha à se rappeler le dernier événement de la soirée, après que Phil Leech l'avait quittée. Ils avaient retrouvé Fiona Mitchell dans un pub. Ça, elle s'en souvenait. Leech lui en avait voulu parce qu'il était évident qu'elle était déjà bourrée. Ils étaient en mission, ils travaillaient. Leech était chef inspecteur, son supérieur, et Mitchell, son indic le plus important. Il y avait des règles à respecter.

Il l'avait raccompagnée chez elle dans un silence ombrageux. À peine le seuil franchi, elle s'était jetée sur le cognac. Généralement elle buvait très peu et elle n'avait pas d'autre alcool sous la main. Ses souvenirs se

résumaient à ça. Elle ne se rappelait même pas s'être allongée sur le lit.

En s'engageant dans le chemin de terre, elle tenta désespérément de se concentrer sur ce dont elle réussissait à se souvenir, en partant de faits connus pour en retrouver d'autres. Elle avait l'impression d'être plongée dans une sorte de liquide visqueux qui lui brouillait la vue. Ce qui s'était passé allait avoir de l'importance. Elle avait réussi ce qu'elle se fixait comme objectif chaque année le 8 avril : effacer cette date. Maintenant il fallait qu'elle reconstitue la journée.

Wainstalls était un ensemble désordonné de cottages en pierre dans les collines dominant Halifax. Une trentaine de maisons s'alignaient le long de la rue principale et dans les rues adjacentes, d'autres s'échelonnaient sur les coteaux. À l'entrée du village se dressaient les vestiges d'une fabrique – des murs de brique rouge fichés dans les pentes, une cheminée en ruine, la végétation alentour noircie par l'ancienne pollution. Le bâtiment, récemment converti en usine, se distinguait par son toit en tôle ondulée.

Quand on parlait de Wainstalls, on pensait généralement à la zone au-dessus du village : la lande, l'extrémité de la vallée, la brande montant jusqu'au bassin de drainage et Cock Hill. Ou parfois la ferme éolienne, les vingt-cinq turbines géantes construites au sommet de la colline. D'un blanc éblouissant, ces structures industrielles étaient aussi

pertinentes sur le plan esthétique que la fabrique qu'elles dominaient ou la rangée massive de pylônes qui escaladait l'autre flanc de la vallée avant de descendre dans le Lancashire.

Wainstalls était synonyme de solitude, de désert. Suffisamment battu par les vents pour attirer des éoliennes, mais pas grand-chose d'autre.

Face à elle le paysage des Pennines du Sud était désolé, un relief taché de gris et de vert. Pas un arbre, quelques buissons, pratiquement ni sentiers ni murets dès qu'on sortait des vallées. Les moutons qui y paissaient étaient décharnés – des boules de laine sale disséminées dans les marécages et les tourbières.

Au sommet, sous la ferme éolienne, elle croisa un groupe d'agents de police en combinaisons blanches qui parlaient à voix basse, courbés pour lutter contre les rafales de vent. Elle entendit l'un d'eux évoquer un double tir. Il n'avait pas l'air de savoir de quoi il s'agissait.

Elle, si. Son cœur bondit dans sa poitrine tel un animal effrayé.

Le responsable des scènes de crime, la police scientifique, le légiste, le commissaire, son adjoint et l'unité d'intervention armée avaient pu rejoindre les lieux en voiture. Les autres avaient dû marcher. Les priorités de la gestion des scènes de crime, elle les avait apprises pendant sa formation : *Préserver la vie, Préserver la scène, Récupérer les preuves, Identifier la victime,*

*Identifier les suspects.* Dans le cas présent, la lande tout entière semblait être une scène de crime. On l'avait sécurisée, isolée. Plus on laissait passer de monde, plus on contaminait la scène.

Les voitures autorisées étaient garées à côté du sentier au sommet de la pente, serrées les unes contre les autres sous un boqueteau d'aubépines. La scène de crime apparut. Une vaste étendue d'eau noire ridée par le vent glacial qui lui piquait les yeux.

Un réservoir. Un groupe d'environ huit personnes se tenait au bord, silhouettes d'un blanc éblouissant tranchant sur le vert et le noir. Un peu à l'écart, une voiture, une Rover, portière du conducteur ouverte.

Un chemin de terre descendait de la route vers la voiture. La route défoncée, truffée de nids-de-poule qu'elle venait de suivre menait à la ferme éolienne et, au-delà, à Cock Hill, à environ cinq kilomètres. Le chemin de terre que la Rover avait dû emprunter était bloqué par un cordon de police. Ils avaient créé un passage parallèle à l'aide de baguettes métalliques d'un mètre de haut, à travers les touffes de laiche et les coussins de sphaigne. Étroit, à peine assez large pour une personne. Elle entama sa descente.

Ils la virent arriver et quelqu'un parut la reconnaître. Un homme s'écarta du groupe pour aller à sa rencontre. Grand, musclé, dépassant largement le mètre quatre-vingts avec une belle carrure. La quarantaine bien entretenue, athlétique. Fixant la voiture pour voir si elle était vide, elle

ne le reconnut qu'une fois qu'il se dressa devant elle, lui bloquant le passage.

– Vous êtes l'inspecteur Sharpe ? J'avais dit à quelqu'un de vous attendre au barrage. Vous n'auriez pas dû monter seule, je suis navré. Merci d'être venue. Je suis John Munro, le commissaire chargé de l'enquête.

Elle leva les yeux vers lui. Il la dépassait d'une dizaine de centimètres. Rasé de près, des yeux bleus perçants. Le cheveu clairsemé. Un léger accent écossais. Elle avait dû le croiser une dizaine de fois au cours des cinq dernières années. Il ne se souvenait probablement pas d'elle, elle n'était pas assez haut placée dans la hiérarchie. Dans le West Yorkshire, une enquête concernant un homicide de catégorie A était toujours confiée à un commissaire.

– On vous a mise au courant ?

Il s'approcha d'elle, baissa la voix et, sans la quitter des yeux, tendit une main vers elle pour lui apporter du réconfort. Son ton était soucieux, circonspect ; un effet secondaire de son accent, sans doute, et le fruit d'années de pratique. Derrière lui, les autres les observaient en silence. Elle ne reconnut que l'un d'entre eux – Graham Dawson, le légiste.

Elle repensa soudain à la veille, à Leech et Mitchell. Leech avait touché le bras de Fiona de la même manière ; rassurante et douce, alors qu'il cherchait à obtenir des renseignements.

– Oui, on m'a mise au courant, dit-elle fermement en le

regardant droit dans les yeux. Allons-y.

– D'accord, je vous accompagne. Surtout ne touchez à rien, prévint-il sans retirer la main de son bras.

Alors qu'elle se laissait guider jusqu'à la voiture, il lui demanda si elle était sûre d'en être capable. Elle l'entendit à peine, marmonna qu'elle avait déjà vu des cadavres et crut l'entendre répondre « parfait » tandis qu'ils approchaient de la portière ouverte.

Elle vit un bras qui pendait à l'extérieur, des doigts longs, minces, détendus. Les jambes, ensuite. Elle reconnut les chaussures. Le bourdonnement dans ses oreilles était assourdissant. Une substance noire maculait le pare-brise intact. Elle se tourna, prenant conscience que Munro la tenait toujours par le bras, qu'il serrait presque au point de lui faire mal.

Quelqu'un était assis dans la voiture, au volant, le torse affaissé vers la place du passager et la tête rejetée en arrière entre les sièges, de sorte qu'elle ne pouvait voir son visage.

L'appuie-tête était dans un sale état, couvert d'une substance épaisse virant au noir qui avait coulé à l'arrière du siège en longues gouttes en passe de coaguler. Comme si on avait jeté un pot de peinture dessus. Des trucs y étaient incrustés qui ressemblaient à des boules de papier mâché, rayées d'un liquide plus épais, vert ou gris, comme du mucus. Les vitres arrière côté passager en étaient complètement obscurcies. L'odeur était insoutenable. Une puanteur d'abattoir. Bêtement, elle se

tourna vers Munro pour lui demander d'où ça venait.

Munro croisa son regard sans rien dire et elle reprit son observation. Son cerveau reconstitua le puzzle. C'était du sang : l'arrière du crâne avait explosé, éclaboussant l'intérieur de la voiture d'éclats d'os, de cheveux, de sang, de tissu, de cervelle.

Elle déglutit, avança d'un pas, se pencha et sentit la puanteur l'envelopper. Elle regarda le visage. Elle était là pour ça ; c'était ce qu'on attendait d'elle.

Deux petits orifices noirs au-dessus des yeux – l'un dans la tempe droite, l'autre vers le milieu du front. La peau était brûlée sur les bords, cloquée. Un double tir presque parfait à bout portant. Pas la moindre goutte de sang n'avait jailli des blessures d'entrée. Son visage était complètement propre, les traits intacts.

Les yeux étaient ouverts, mais vitreux, aveugles, la peau déjà raide comme un masque en latex. Elle le reconnaissait. Aucun doute là-dessus.

– C'est lui, dit-elle d'une voix calme.

– Qui ?

– Phil Leech.

## 2.

Elle se détourna, prise de vertige. Un instant elle eut l'impression d'être sortie d'elle-même, de tout observer de l'extérieur – Munro penché vers elle, une main posée sur son bras, le petit groupe, un peu à l'écart, qui attendait. L'espace d'une seconde, elle eut la certitude de voir quelqu'un d'autre.

Elle savait bien en un sens que celle que Munro touchait n'était autre qu'elle-même, Karen Sharpe, pourtant la silhouette lui paraissait étrangère, elle ne se reconnaissait pas. Elle ne sentait même pas l'endroit où il avait posé sa main.

Était-ce à cela qu'elle ressemblait ? Grande – presque de la même taille que Munro – et mince. Sous la combinaison, elle portait une veste trois-quarts en cuir noir, un jean usé et délavé, des chaussures plates noires. Coiffée comme l'as de pique, des cheveux châtain fade en mèches désordonnées sur ses épaules qu'elle repoussait sans arrêt. Un visage blême à en paraître souffreteux, des yeux verts, fatigués, clignant tout le temps.

Les souvenirs l'envahirent. Au pub, la veille au soir, elle avait cherché Fiona Mitchell aux toilettes et elle s'était regardée fixement dans le miroir derrière les lavabos. Elle s'était trouvée laide.

Quand elle était adolescente, sa mère ne la laissait

jamais sortir sans rouge à lèvres. À croire qu'une tenue n'était pas complète sans rouge à lèvres et qu'un visage nu – comme tout ce qui l'était – était laid. Soit. Et pourtant combien d'hommes en avaient-ils jugé autrement ? Combien l'avaient complimentée sur son visage, sa silhouette, sa personne ?

Même ses yeux. Sa mère n'arrêtait pas de lui répéter qu'ils étaient trop petits, trop rapprochés. *Des petits yeux porcins*. C'est l'expression qu'elle utilisait. Pourtant, les hommes l'avaient complimentée sur ses yeux. Des yeux brillants, intelligents. Capables de vous déshabiller. Voilà ce qu'ils en disaient.

Elle s'en était souvenue en se regardant dans la glace. À ce moment-là, Fiona vomissait dans le lavabo, le mascara coulant en épaisses traînées noires sur ses joues sillonnées de larmes. Karen l'avait prise par l'épaule, tentant de la convaincre que tout allait bien. Que se passait-il ?

Le pub se trouvait quelque part dans le Lancashire, en dehors de leur juridiction. Leech l'y avait conduite ; Fiona les y attendait. Ils étaient arrivés vers 20 heures, repartis à 21 heures. Fiona devait transmettre à Leech des renseignements sur un dealer d'héroïne de Manchester qui s'apprêtait à conclure un marché avec Mark Coates. L'avait-elle fait ?

Ce détail s'était effacé. Il fallait qu'elle se rappelle pourquoi Fiona avait été malade dans les toilettes, pourquoi elle l'y avait suivie, et pourquoi elle pleurait.

La relation de Leech avec Fiona était loin d'être simple. Il l'avait choisie parce qu'elle était la petite amie de Mark Coates et que Coates était sa cible, le point autour duquel tournait sa vie entière. Fiona était censée lui passer des infos sur le trafic d'héroïne de Coates. Leech ne la payait pas, ils n'avaient pas les rapports indic/flic habituels. Alors pourquoi Fiona le faisait-elle ?

Elle regarda le crâne fracassé de Leech et sentit une profonde tristesse l'envahir. Elle entendit Munro annoncer que l'identification était « positive ». Priorité n° 4 d'une gestion de scène de crime : *Identifier la victime*. La tenant toujours par le bras, il donnait ses instructions à présent, organisait le travail. Elle attendit qu'il ait fini pour lui demander si elle pouvait partir.

– Pas tout de suite, Karen. J'ai quelques questions importantes à vous poser. Allons dans ma voiture, à l'abri du vent. Tony ! cria-t-il sans attendre sa réponse. Ma voiture, s'il vous plaît.

Ils rebroussèrent chemin entre les rubans. Il ne la lâcha que parce qu'il n'y avait pas assez de place pour marcher de front.

Sa voiture était un de ces gros machins à quatre roues motrices. Elle s'assit à l'arrière, Munro à côté d'elle, à une cinquantaine de centimètres. « Tony » s'installa sur le siège passager avant et se tourna vers eux.

– Je suis désolé de vous avoir fait subir cela, Karen, commença Munro.

– Ce n'est pas la première fois, l'interrompit-elle. Ne vous en faites pas.

– Certes. Mais vous connaissiez Philip Leech, n'est-ce pas ?

– Je travaillais avec lui.

– C'était votre équipier, non ?

– En effet.

– Vous étiez donc proches.

– Oui.

– C'est la raison pour laquelle je suis désolé. C'est tout.

– Autant que cela tombe sur moi, plutôt que sur quelqu'un d'autre.

– Sa femme, par exemple. Bien sûr. Mais on n'en sort pas indemne.

– Oui, répéta-t-elle, consciente de ne pas paraître bouleversée.

Elle se frotta les doigts, insensible au monde extérieur.

– Je suis engourdie, annonça-t-elle d'un air détaché.

– Il fait froid dehors, dit Tony.

– Pas engourdie dans ce sens-là.

– Vous devez être sous le choc. Nous le sommes tous.

– C'était un policier, reprit Tony. Toute la différence est là.

Elle hocha la tête.

– Ce n'est pas la première fois que vous voyez cela,

dites-vous, reprit Munro d'une voix très calme. À quelle occasion cela s'est-il déjà produit ?

Elle fronça les sourcils.

– Vous voulez dire dans l'exercice de vos fonctions ? Vous parliez de cadavres ?

Elle lui jeta un regard absent.

– Ou de corps dans cet état ? Tués de cette façon, par balle ?

– J'ai déjà vu des victimes de meurtres commandités.

– Oui, ça y ressemble. Pourquoi s'attaquer à Phil ?

Elle baissa les yeux sur ses mains posées sur les genoux. Sans savoir pourquoi, elle trouvait irritant qu'il l'ait appelé Phil. Il n'avait pas connu Leech, après tout.

– Ce n'est pas un contrat. Nous n'enquêtons pas sur des gros poissons. Pas sur des gens avec le bras assez long pour faire ça. Pas à un policier.

Elle remarqua qu'elle parlait au présent.

– Sur qui enquêtiez-vous ?

– Mark Coates.

Du coin de l'œil, elle le vit froncer les sourcils.

– Vous le connaissez, Tony ?

Tony opina du chef.

– Pardon, Karen. Je vous présente Tony Marshall. Mon adjoint.

– Dealer. Milieu de gamme. Du menu fretin.

– Coates, c'est tout ?

– Coates et Varley. Luke Varley. Le frère de Coates.

– Son frère ? Ils ne portent pas le même nom.

– Demi-frère. Pères différents, même mère.

– Bien. Personne d'autre alors ? Juste Coates et son demi-frère ?

– Oui, c'était l'opération. L'opération Enclume.

– Qui d'autre était sur l'affaire en dehors de Phil et vous ? Qui était le commissaire chargé de l'enquête ?

– Alan Edwards. Mais, en général, on travaillait seuls, Phil et moi.

– Vous enquêtiez depuis combien de temps ?

– Phil surveillait Coates depuis près de trois ans. Je n'étais sur l'affaire que depuis un peu plus d'un an.

Tout à coup, elle eut un déclic. Il ne s'était rien passé au pub. Non. Tout avait commencé plus tard. Un appel vers minuit l'avait tirée de son sommeil. Elle tenta de reconstituer le puzzle.

Fiona lui avait téléphoné après que Leech l'avait déposée. Elle l'avait réveillée. Elle hurlait que Coates menaçait de la tuer, parce qu'il avait tout découvert à leur sujet. Karen se repassa l'appel dans la tête, sentant sa respiration s'accélérer. Ce n'était pas la première fois que cela se produisait, mais elle n'aurait pas dû oublier. C'était important.

Fiona voulait la voir, lui demandait de la retrouver au

réservoir. Elle avait rattaché sans lui laisser le temps de lui demander comment s'y rendre. Elle n'avait jamais entendu parler du réservoir.

Elle regarda l'étendue d'eau en contrebas. Elle avait appelé Leech immédiatement après pour lui dire qu'elle était trop bourrée pour y aller, pas en état de conduire. Il avait répondu qu'il s'en chargeait, que Fiona venait de le rejoindre.

Elle se tourna vers Munro.

– Il rencontrait quelqu'un lié à l'enquête hier soir, se lança-t-elle, comme paniquée tout à coup. Ils devaient se retrouver ici, je crois.

Elle désigna le réservoir de la tête. S'ils avaient descendu Leech, ils devaient aussi avoir tué Fiona.

– Elle est peut-être là-dedans, reprit-elle, l'estomac noué.

– Qui cela, Karen ?

– Fiona Mitchell, une indic. C'était la petite amie de Coates. Elle nous a appelés Phil et moi hier soir. Elle a dit que Coates avait tout découvert et qu'il menaçait de la tuer. Elle voulait qu'on se voie.

– Phil était avec vous quand elle a téléphoné ?

– Non. Je l'ai prévenu après son coup de fil. C'était juste avant minuit. Elle l'avait déjà contacté.

– C'est elle qui vous l'a dit ?

– Non, Phil. Quand je l'ai appelé.

– Elle voulait vous voir tous les deux ?

– Oui. Mais j'étais saoule. Incapable de prendre le volant.

– Phil est donc venu la retrouver ici ?

– Je crois, oui. Il en avait l'intention, en tout cas. En admettant que ce soit bien le lieu du rendez-vous.

– Mais les menaces visaient Fiona Mitchell ? Non pas Phil ?

– Oui, il avait déjà reçu des menaces, mais rien de grave selon moi. Tout est dans la base de données. Une rumeur a couru il y a un an et demi que Coates avait mis un contrat sur sa tête. Il n'avait pas vraiment l'intention de le tuer, juste de lui faire peur, je pense.

– Une rumeur ? Qu'est-ce que vous entendez par là ?

– Phil l'a su par des indics, je crois. C'était avant qu'on ne me mette sur l'enquête. Je ne suis même pas sûre que ce soit vrai. Phil était obsédé par Coates. Il en faisait une affaire personnelle. Il pensait que Coates lui laissait des messages sur son répondeur, qu'il lui envoyait des courriers. (Elle secoua la tête.) Je n'en suis pas si sûre.

– Vous pensez que Phil l'imaginait ?

– Peut-être pas, répondit-elle en regardant la voiture.

– Il y a eu une enquête ?

– Je n'en sais rien. Vous devriez poser la question à Alan Edwards. On a installé des caméras de sécurité dans la maison de Phil, surveillé ses mouvements. Il pensait

qu'on le filait. C'était il y a deux ans. Il ne s'est rien passé depuis.

– Jusqu'à maintenant, fit Tony.

– Ce n'est pas un coup de Coates, répliqua-t-elle en secouant la tête.

– Qui cela pourrait-il être à votre avis ? questionna Munro, penché vers elle.

Elle se passa une main dans les cheveux. Elle n'avait pas les idées claires.

– Je ne sais pas. Pas Coates, en tout cas.

– Mais Coates connaissait Phil, il savait à quoi il ressemblait ?

– Sans aucun doute.

– Aurait-il pu savoir quelle voiture Phil conduisait ?

Elle hocha la tête.

– Phil pensait qu'il payait quelqu'un de l'intérieur. Pour vérifier quels véhicules il conduisait sur l'ordinateur central de la police. Je ne me rappelle pas le nom du type. Un simple flic à Wakefield. Cela devrait aussi figurer dans la base de données. Phil était parano. Il faisait ses propres vérifications, chaque semaine. Il pensait qu'ils essayaient d'obtenir des infos sur son domicile, ses voitures, ses numéros de téléphone.

– Est-ce que Edwards était au courant ?

– Oui.

– Mais il n'y a pas eu d'enquête ? interrogea Tony.

– Je ne crois pas. Je ne pense pas qu’il prenait Phil au sérieux. Phil disait que Coates avait bousillé sa vie. Que sa femme l’avait plaqué à cause de ça. Mais il ne donnait pas cette impression. C’était toute sa vie. Je crois qu’il aimait bien ça.

Munro opina du chef sans la quitter du regard.

– Excellent, Karen. Vous pouvez creuser tout ça, Tony ? (Toujours cette même voix. Douce, calme, sans aspérité.)

– Vous voulez que je les arrête ?

– Oui. Les deux. Coates et Varley. Il faut qu’on fouille leurs domiciles. Et vite.

Tony descendit de voiture. Munro attendit que la portière se referme :

– Comment vous sentez-vous, Karen ?

– Bien.

– J’ai besoin de vous un moment. Vous comprenez ? Il faut que je sache tout ce qui concerne Phil Leech, l’opération Enclume et vous. Nous allons rentrer à la salle des opérations, prendre un café, manger un morceau. Vous avez quelque chose à régler avant ?

Elle secoua la tête :

– Et le réservoir ?

– On s’en occupe. Ne vous souciez pas de ce genre de détails. Si elle est dedans, on l’en aura sortie dans les deux heures.

### 3.

Fiona Mitchell n'était pas au fond du réservoir.

La salle des opérations qu'on mettait sur pied se trouvait à Richmond Close, Halifax, le commissariat le plus proche de la scène du crime. Dix minutes à peine après leur arrivée, le portable de Munro sonna. Assise à une table de la cantine du premier étage, Karen sirotait sans conviction un café pendant qu'il faisait les cent pas en parlant *sotto voce*.

– Un autre corps, annonça-t-il en raccrochant. À cinq ou six kilomètres d'ici. Sur l'autre versant de Cock Hill. Il pourrait s'agir de Mitchell. Désolé, Karen, il faut que vous veniez avec moi.

Ils firent un long détour, pour éviter de contaminer la route venant de Wainstalls. Le temps qu'ils remontent l'autre versant de Cock Hill, en venant d'Oxenhope, il était presque 9 heures. Une belle journée dégagée, avec un avant-goût de printemps dans l'air.

Les yeux rivés sur le paysage, elle s'efforçait de lutter contre une sensation de panique aveugle qui ne l'avait pas saisie aussi violemment depuis près de huit ans. Si elle n'avait pas autant picolé la veille au soir, elle aurait fini là-bas, avec Leech, le visage criblé de balles.

Munro bavarda pendant tout le trajet, sans savoir ce qu'elle endurait. Tentatives dérisoires de réconfort – « Au

moins, cela a été rapide, Karen. Il n'a dû se rendre compte de rien » –, innombrables questions à propos d'Enclume et du passé de Leech.

– Vous comprenez le plus important ? ne cessait-il de lui répéter. Tenter de penser à tous ceux qui peuvent avoir un mobile, si insignifiants soient-ils. Voilà ceux qu'il faut repérer au plus vite. Avant qu'ils ne soient en état d'alerte et qu'ils ne fassent disparaître les preuves. Vous comprenez ça, Karen ?

Il n'y avait rien d'autre. Aucun criminel majeur que Leech ait récemment bouclé (Munro faisait effectuer des recherches sur toutes ses affaires ayant débouché sur une peine de prison, précisa-t-il.). Aucun problème personnel ou familial susceptible de susciter des rancunes.

– Le plus dingue, c'est qu'un contrat ne coûte que cinq mille livres. Pas besoin d'être Crésus. Il suffit d'avoir du poids. Ou être fou à lier. Voilà mes deux principales pistes : quelqu'un d'assez haut placé dans le monde du crime pour penser pouvoir réussir son coup les doigts dans le nez, ou bien un détraqué. Pour l'instant, cela pourrait être l'un ou l'autre, mais la balance penche fortement en faveur de Coates, d'après ce que vous avez dit.

– Mais il n'est pas assez important, protesta-t-elle mollement. Pas assez important pour faire ça.

– Et probablement pas assez fou, c'est ça ?

– Non. Phil l'a surveillé pendant trois ans sans qu'il commette le moindre faux pas. Il n'avait aucun besoin de

faire ça.

– La drogue, pourtant, Karen. C'est un drôle d'univers. Des gros poissons qui avalent du menu fretin, tous au coude à coude. Peut-être que quelqu'un de plus haut placé que Coates avait besoin que ce soit fait.

Un « drôle d'univers ». Elle remarqua qu'à force de disserter il en oubliait d'être grave, sensible. Il travaillait comme d'habitude, il faisait beau, tout roulait. Pourquoi se comporterait-il différemment ?

– Je crois que nous en aurions été avertis, d'une manière ou d'une autre. Quelque chose aurait fini par remonter jusqu'à nous. Par Fiona, par le bouche à oreille. Organiser une telle opération prend du temps. Nous en aurions entendu parler.

– Peut-être que Coates a pressé la détente lui-même. Qu'il a découvert que Fiona filait des renseignements à Phil. Qu'il les a piégés et qu'il a fait le boulot lui-même. Les options sont trop nombreuses pour le moment. Il ne faut rien écarter. Si vous pensez à quelque chose, à quoi que ce soit, il faut me le dire. D'accord ?

C'était pire que de la bonne humeur. Sous la fausse compassion, il n'était pas affecté le moins du monde, il était même presque joyeux.

En rentrant de Wainstalls, elle avait déjà raconté l'essentiel concernant Leech et Coates : les rumeurs de menaces et de contrats, les mesures de sécurité que Leech avait prises, les noms des indicis (quand elle les

connaissait). Dans la voiture, un autre inspecteur prenait des notes. Lorsqu'ils étaient arrivés à Halifax, on l'avait envoyé creuser ces données.

En entrant dans le commissariat avec elle, Munro lui avait dit :

– Aucune mort de policier n'est jamais restée irrésolue dans le West Yorkshire. Vous le saviez, Karen ?

– Non, je l'ignorais.

Combien de temps serait-elle capable de supporter ce ton ?

On avait construit une station météo automatique au sommet de Cock Hill. Deux ou trois bâtiments bas genre blockhaus avec des barreaux aux fenêtres, une tour en bois, des paraboles, des girouettes, et des antennes, le tout encerclé d'une clôture de barbelés de deux mètres de haut. On se serait cru devant une prison. Ils se garèrent sur le bas-côté à environ quatre cents mètres de la station, enfilèrent de nouvelles combinaisons et des bottes en caoutchouc. À l'approche de la crête, ils aperçurent les éoliennes de Wainstalls, à trois kilomètres à l'est.

– Ce n'est pas si loin, à pied, commenta Munro.

La laissant près de la clôture de la station météo, il partit en éclaireur, quitta la route pour longer une rangée de poteaux télégraphiques qui s'enfonçait dans un ravin encore gorgé de l'eau de pluie de l'après-midi précédent. Des gens installaient une tente à flanc de coteau, un peu à

gauche du ravin.

Elle contempla le paysage. De vastes étendues de lande aplatie et battue par les vents jusqu'à l'horizon. Une vue dégagée sur une quarantaine de kilomètres et sur près de cent vingt degrés. Pas l'ombre d'un arbre. Abandonnées, les rares habitations isolées sur les pentes d'en face, à quatre ou cinq kilomètres de distance, tombaient en ruines, comme les murets alentour.

Pour s'y rendre en voiture, il n'y avait qu'une route, celle sur laquelle elle se trouvait. Elle suivit des yeux le ruban d'asphalte qui descendait vers Calderdale, au sud, ou franchissait la crête en direction d'Airedale, au nord. Par sûreté, on l'avait bloquée à quatre kilomètres de là dans la vallée. Elle regarda la trace de pneus qui coupait le virage, en plein dans la trajectoire du ravin dans lequel Munro venait de s'engager. Il l'avait soigneusement contournée.

Lorsqu'il l'appela, elle suivit son parcours le plus fidèlement possible, en prenant comme repère la rangée de poteaux télégraphiques. Les câbles venaient de la station météo, descendaient le long du ravin et disparaissaient dans la vallée. Pour l'instant, on n'avait ni délimité ni isolé cette scène. Le temps qu'elle les rejoigne, la tente était montée, une bâche en plastique blanc – plus un tunnel qu'une tente – solidement arrimée. Les câbles couinaient déjà sous les rafales de vent qui secouaient les flancs de l'installation.

Impossible d'entendre ce qui se disait à l'intérieur. Elle se sentait comme une intruse. Ils étaient en plein travail.

Elle les gênait, elle contaminait tout. Sous ses pieds, la terre était meuble et trempée. Pas de roseaux à cet endroit, rien que des coussins de sphaignes gorgés d'eau. Rien pour dissimuler le corps. Pourquoi avait-il fallu si longtemps pour le retrouver ?

Ils avaient placé la tente de sorte que la plus grande partie de la zone immédiatement au-dessus du corps soit protégée et la plus éloignée possible de l'entrée. Elle se penchait pour y pénétrer quand quelqu'un lui cria de ne pas trop s'avancer, de rester à l'entrée, collée contre la paroi.

Elle comprit pourquoi.

Malgré la pluie, il y avait une quantité considérable de sang par terre, entre le ravin (en dehors du périmètre de la tente) et le corps (qu'elle repéra à l'attroupement de silhouettes habillées de blanc). Dans la voiture, le sang avait paru presque noir. Ici, absorbé par les sphaignes vert cru, drapant les touffes d'herbe, il était cramoisi. Il formait une flaque dans un creux où il avait coagulé, comme de la gelée.

Des traces de pas boueuses menaient à l'arrière de la tente. Dans ce sol marécageux, il était impossible de marcher sans que le terrain s'enfonce sous les pieds et que l'eau rentre dans les chaussures. Les sphaignes piétinées restaient immergées, laissant une marque à peine visible mais distincte. On ne pourrait pas relever d'empreintes, mais cela suffirait pour reconstituer le parcours emprunté.

Munro la reprit par le bras et lui parla à l'oreille :

– Je suis désolé. Cette scène est moins propre que l'autre. Comme nous avons une identification grâce à ses vêtements – cartes de crédit et le reste –, si vous ne vous sentez pas le cœur de continuer, on peut s'en passer. Qu'en pensez-vous ?

Il avait tellement approché sa bouche que son oreille était humide lorsqu'il s'écarta. Il parut embarrassé.

– On n'a rien trouvé sur Phil qui permette de l'identifier ? cria-t-elle. (Le vent était assourdissant.)

Il se pencha vers elle, en gardant ses distances cette fois.

– Non. Rien du tout. Mais elle avait la plaque de Leech sur elle. Dans sa poche, avec le reste.

– Nous ne devrions pas être ici. (Elle désigna les trous boueux qu'ils laissaient dans la tourbière.) Nous risquons de tout saloper, non ?

– Laissez-moi faire, répondit-il en souriant. C'est une question de choix. Avec les cadavres, il faut faire vite. Sans une identification, on ne peut pas passer à la phase 2. On ne peut préserver la scène que jusqu'à un certain point. Vous le faites ou non ?

Elle fit oui de la tête.

Le corps était étendu sur le dos, une jambe tordue et repliée sous l'autre, les bras en croix. Légèrement arqué, c'était du moins l'impression qu'il donnait – peut-être y avait-il une touffe de sphaigne juste en dessous. C'était bien Fiona. Elle portait les mêmes vêtements que la veille,

au pub. Son haut avait été relevé au-dessus de sa poitrine, comme pour feindre un crime sexuel.

Il était difficile de distinguer les détails à cause de la grande blessure au centre du torse, avec la chair et les vêtements autour complètement saturés de sang séché. Coagulé. À en juger par sa taille, elle devina qu'il s'agissait d'une blessure de sortie, ce qui signifiait qu'on lui avait tiré dans le dos.

Ils lui cédèrent le passage. Les scientifiques, le légiste, les experts. Ils devaient déjà savoir s'il s'agissait d'une blessure de sortie. Elle se déplaça avec précaution, contourna le puisard de sang entourant le corps.

Un morceau du visage manquait – le quart supérieur gauche, suivant une ligne partant de l'œil jusqu'à l'arrière du crâne –, emporté par la balle. Elle aperçut les fragments éparpillés sur le marécage derrière. Comme s'il s'était tenu à l'endroit même où elle était, qu'il s'était penché légèrement avant de lui décharger l'arme dans l'œil.

Une arme reposait sur sa main gauche. Pas de doigt crispé sur la détente. On avait l'impression que l'objet avait été placé là, sur la paume ouverte. Un automatique, un Beretta 9 mm. Taché, trempé. Elle put lire le nom sur le canon : Pietro Beretta. En dessous, net et intact, le numéro de série. L'objet paraissait lourd ; Fiona aurait certainement eu du mal ne serait-ce qu'à le soulever.

Fiona. Elle était trop petite pour cela. La tente semblait la grandir en réduisant l'espace autour d'elle. Son corps osseux et anguleux aurait eu l'air perdu sans elle, allongé

sur le toit du monde, bras ouverts vers le ciel. Une enfant. Phil avait dit quel âge déjà ? Vingt-deux ans. Douze heures plus tôt, encore vivante, en face d'elle. Et maintenant ça ; vidée de son sang, absorbé par la lande.

Elle recula, pivota sur elle-même et rejoignit Munro. Ils sortirent, s'éloignèrent de la tente qui claquait au vent. Elle avait la sensation qu'il l'observait, qu'il attendait qu'elle craque, ou fonde en larmes.

– C'est bien Fiona. Je reconnais ce qu'il en reste. Les vêtements aussi, les cheveux.

– Vous êtes sûre ?

– Certaine. Où avez-vous récupéré les cartes, dans sa poche ? (Elle n'avait pas repéré de sac à main.)

– Dans sa veste.

– Pas de sac ?

– Pour l'instant, non.

Fiona portait un petit sac bon marché la veille. Où donc avait-elle rangé l'arme ? Munro y avait sans aucun doute déjà songé.

Elle attendit qu'ils aient regagné la route pour lui demander où elle pouvait vomir.

– Vomir ? (Il parut surpris.)

– Je ne voudrais pas contaminer la scène.

Elle s'assit sur le bas-côté, les jambes en coton. Il alla lui chercher un sac en plastique et une boîte de mouchoirs en papier dans la voiture. Elle attendit qu'il ait tourné les talons

pour flancher.

## 4.

Munro ne la lâcha pas avant 21 heures.

En milieu de matinée, il lui annonça qu'on venait de placer Coates en garde à vue. Elle leur avait fourni une liste de domiciles et, avec des pouvoirs ou des mandats relevant de la section 18, ils les avaient tous fouillés. La quantité d'éléments saisis était énorme. Tout au long de la journée, les membres de l'équipe ne cessèrent de venir lui poser des questions, de lui soumettre des détails à éclaircir.

Comme il avait pris la décision de tout enregistrer, mis à part quelques pauses, ils ne bougèrent pas d'une salle d'interrogatoire sans fenêtre qui empestait le renfermé, à côté des cellules. Un homme prenait des notes, tout était consigné.

Il lui arriva fréquemment d'envoyer ses hommes creuser certains points ou vérifier quelque chose. Parfois Marshall le rejoignait. Munro ne fumait pas, mais il buvait tant de cafés que ses pupilles paraissaient dilatées. À 3 heures de l'après-midi, il s'interrompit pour donner une conférence de presse.

Pendant tout le temps qu'il passa avec elle, il organisa l'enquête, la dirigea. Il prenait des appels à propos du personnel et de locaux, discutant des financements, examinait les preuves avec le SO<sub>13</sub> – l'unité antiterroriste

de Scotland Yard –, à Londres. Tout ça par por table. Le téléphone sonnait, il arrêta la bande, prenait l'appel. En moyenne, sur une heure, il consacrait une vingtaine de minutes à parler avec elle, le reste du temps, il réglait autre chose. Au début, il se confondait en excuses. Puis l'efficacité prit le dessus. À un moment, elle eut une hallucination : c'était elle qui venait d'être arrêtée, elle qu'on accusait.

À 9 heures, il apprit que Luke Varley était toujours dans la nature. Il décida que cela suffisait et la fit reconduire chez elle.

– Nous reprendrons demain. (Aucune gratitude, pas un mot de réconfort. Il était trop épuisé pour cela à ce moment-là.)

Debout dans sa maison, elle sentit le silence l'envelopper. Cela faisait presque exactement vingt-quatre heures que Phil Leech l'avait déposée et qu'elle avait regardé sa Rover remonter le chemin en cahotant. Elle se rappelait l'avoir interrogé à propos de Fiona.

*Que se passe-t-il ?* Sous-entendu, entre lui et elle.

*Rien du tout.*

Elle se demanda brièvement ce qu'endurait sa femme.

Elle chercha de quoi boire. La bouteille de cognac était vide, mais, dans le freezer, elle dénicha de la vodka. Super. Elle alluma la télé et regarda des images dénuées de sens clignoter devant elle. Elle avait à peine vidé deux

godets qu'elle entendit un bruit de moteur dehors.

Elle vivait dans une grange aménagée en pleine campagne à l'ouest de Skipton, au bord du parc national. Son voisin le plus proche habitait à un kilomètre de là, un vieil agriculteur du nom de Sutcliffe. Comme le chemin qui passait devant sa porte menait à sa ferme, tous les bruits ne signifiaient pas forcément qu'on venait lui rendre visite. Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. C'était la voiture de Munro. Elle n'en fut pas surprise.

À la porte, il était confus et elle crut d'abord qu'il s'était produit autre chose.

– Non, dit-il, toujours planté sur le seuil. Je voulais juste présenter mes excuses. Je vous ai laissée partir sans vous remercier. J'en suis désolé. Vous m'avez été d'une très grande aide aujourd'hui, Karen, étant donné les circonstances. Je suis sincère.

Elle haussa les épaules.

– Vous voulez boire quelque chose ? (Elle s'attendait à un refus.)

– Un thé, peut-être.

– Quelque chose de plus fort ? (Un autre souvenir. Elle avait posé la même question à Leech la veille au soir quand il l'avait raccompagnée.)

– Impossible. Je vais travailler toute la nuit.

Il la suivit à l'intérieur. Elle alla directement dans la cuisine, éteignant la télé au passage. Derrière elle, son désarroi était palpable. Lorsqu'elle se retourna, il examinait

les lieux en fronçant les sourcils.

– Vous venez d’emménager ?

– J’habite ici depuis cinq ans.

Il leva les bras au ciel, perplexe. Ils se trouvaient dans une longue pièce avec, à une extrémité, le coin repas et la cuisine, sans séparation ; sous le plafond bas et les poutres régnait une impression d’étouffement, de désordre. Dans la cuisine, une immense table en chêne et deux chaises, rien d’autre. Les assiettes, les tasses, les soucoupes, les bols et les verres s’entassaient derrière la table ou sur un plateau. Les éléments qui occupaient tout un mur attendaient depuis deux ans d’être installés. Certains étaient accrochés, sans portes ; d’autres gisaient encore par terre.

La télé était toujours posée sur un carton. Comme elle la regardait à peine, elle se demandait encore pourquoi elle l’avait achetée. Ses livres – presque tous des poches bon marché assez nombreux pour remplir une petite bibliothèque – traînaient par terre en piles irrégulières, certaines hautes jusqu’à la taille. Elle ne renvoyait pas l’image habituelle de la femme d’intérieur.

– Je n’ai pas trouvé le temps de faire beaucoup d’achats. Question de priorités.

Il s’assit sur une des chaises de la cuisine. Il n’y en avait pas d’autres. Elle remplit une casserole d’eau et la posa sur la cuisinière.

– Vous n’avez pas de bouilloire ?

– Je ne bois pas vraiment de thé ou de café. (*Étrange, se disait-il. Je l'ai mal jugée. Elle est folle.*)

– Et normalement je ne bois pas non plus d'alcool, fit-elle en remplissant son verre.

– Rien ne pourrait me faire plus plaisir maintenant. Un pur malt. Voire six.

– À quelle heure pensez-vous terminer ce soir ?

– Je n'arrêterai pas. Nous sommes à une période critique. Nous aurons les premières données de la balistique dans quelques heures, les résultats d'autopsie de Fiona vers 3 heures. En plus, il faut que je finisse de former les équipes et que je les lance sur les traces de Varley.

– Toujours rien ?

– Non. Quelques pistes. On finira par le retrouver. Comme toujours.

– Que puis-je faire pour vous ? Je ne pense pas que vous soyez venu me tenir compagnie.

Il sourit.

– Vous m'avez déjà percé à jour. Le premier briefing a lieu demain. Dans la salle des opérations à 10 heures pétantes. J'aimerais que vous y assistiez, si possible. Je veux que vous fassiez partie de l'équipe. Si vous ne vous en sentez pas la force maintenant, soit. Mais quand vous serez prête...

– Je suis un témoin.

– J’ai vérifié auprès des avocats. Tout va bien. Des détails pratiques, Karen. C’est comme de s’approcher des corps. Il faut faire ces choix tout le temps. Avec vous, c’est simple. Vous en savez trop long pour passer votre tour. Je peux essayer de tout vous arracher – vous le sortir de la tête pour le coucher sur le papier –, mais on n’aura parcouru que la moitié du chemin. Je veux vous voir dans l’équipe des lecteurs de rapports.

– D’accord, j’y serai.

– Parfait, fit-il en se levant.

– Vous ne voulez pas de thé ?

– Vaut mieux pas, tout bien réfléchi. Il faudra que je revienne.

Elle éteignit le gaz, vida sa vodka, lui emboîta le pas.

– J’ai lu votre dossier, dit-il à l’instant même où elle lui ouvrait la porte.

Elle soupira.

– Il n’y a pas grand-chose à en dire.

– Ça dépend de la version que vous avez eue.

– J’ai dû avoir la courte.

– Ah !

– Je ne suis pas assez gradé pour la complète.

– Je suis sûre que si vous la réclamez...

– Pas nécessaire. Je sais ce que cela signifie. Vous avez dû faire un gros coup là-bas.

– Où cela ?

– À Londres. Je n'en avais pas pris conscience aujourd'hui. Désolé.

– Je ne m'en souviens pas, fit-elle, troublée. À demain.

– Vous vivez seule ici, reprit-il, planté sur le seuil. Vous n'avez pas de la famille chez qui aller ?

– Pourquoi ?

– Ce soir. Au lieu de rester seule. De la famille ? Ou des amis ?

– Ça va. Je n'ai besoin de personne.

– Vous voulez que je vous envoie quelqu'un ?

– Qui, par exemple ?

– Qui vous voudrez.

– Homme ou femme ?

Il comprit qu'elle blaguait.

– Je vous inviterais bien chez moi, mais je n'y serai pas.

Elle s'assit à la table, la tête entre les mains, en s'efforçant de maîtriser les pensées qui affluaient. D'abord, la date anniversaire, puis toute cette violence. Une éruption de violence. Cela s'était passé ainsi dans le temps. Exactement ainsi. De longues périodes d'accalmie sans que la chose se manifeste. Puis, soudain, le carnage total. Tant de sang qu'elle se sentait salie. À croire qu'elle ne réussirait jamais à s'en libérer.

Et maintenant ça. Munro savait. Il avait vu le dossier.

Cela revenait la hanter.

## 5.

On reporta de dix-huit heures les autopsies complètes pour donner le temps d'arriver à un expert en balistique de Belfast. C'était Brian Butcher qui avait pris la décision de le faire venir. Butcher était techniquement le directeur du département des enquêtes criminelles, bien que théoriquement il fût du même grade que lui. Il fallait admettre qu'il avait beaucoup plus d'expérience ; cela valait la peine de l'écouter. (Il avait aussi décidé de se charger de parler à la mère de Mitchell ; le directeur de la police avait choisi d'annoncer la nouvelle à la femme de Leech.) On avait déjà la cause et l'heure approximative du décès grâce à Dawson, leur propre légiste, qui s'était rendu sur place. Mais le retard pour les résultats complets signifiait qu'il lui faudrait faire le briefing avec moins de données qu'il ne l'aurait souhaité.

Il était 4 heures du matin passées quand le rapport de la balistique tomba. Entre 2 et 4 heures, il s'endormit sur sa chaise dans la salle des opérations. Un sommeil haché, dont il se réveilla la nuque raide.

Le rapport de la balistique le surprit. Il resta là à fixer le fax, en tentant de bâtir des scénarios qui expliqueraient tout ce qu'il savait pour le moment. Plutôt ardu. Il vérifia où on en était avec Varley (aux dernières nouvelles, on organisait un assaut dans une maison d'Odsal, qu'il

pouvait confier les yeux fermés au chef inspecteur chargé de la liaison avec l'unité de soutien armé), puis il rentra chez lui à Shipley, stressé et la tête ailleurs, une partie du cerveau encore embrumée par son somme.

Il se fit couler un bain mais piqua de nouveau du nez avant d'avoir le temps de le prendre.

Il dut se presser pour ne pas arriver en retard à la réunion avec Tony fixée à 8 heures. Une fois rasé, il se regarda dans la glace. Les yeux injectés de sang, la peau rouge et irritée ; en un mot, crevé.

C'était toujours comme ça. Il avait été appelé à 4 heures le matin précédent et le même schéma allait vraisemblablement se répéter au cours des prochains jours. Les premiers jours étaient cruciaux. Si on ne réglait pas l'enquête dans les soixante-douze heures, les preuves s'évanouissaient et on se retrouvait face à une affaire qui pouvait s'étaler sur des mois. Et ça, c'était hors de question. La victime – du moins, celle qui comptait – était un flic. Il fallait boucler et vite.

En sortant de chez lui, il se surprit à regarder sa maison. Qui n'avait pas grand-chose d'un véritable foyer. De dehors, elle ressemblait à la coquille désorganisée dans laquelle vivait Karen Sharpe. Elle n'avait jamais été mariée et n'avait jamais eu d'enfants, il le savait grâce à son dossier. Si son intérieur paraissait si inhabité et négligé, c'était parce qu'on ne voyait qu'une moitié du décor. Sa femme était partie avec l'autre – dont les enfants – neuf

mois plus tôt.

Il ferma la porte derrière lui, brancha l'alarme. Ce n'était pas une vie pour un père de famille. Là était le problème. L'histoire avec Anne Shepherd n'avait été qu'un moyen d'oublier, un prétexte. Mentalement il nota de consulter un avocat.

La division F leur avait cédé trois grandes salles à Richmond Close. C'était une enquête de catégorie A et le commandement lui avait promis une quarantaine d'inspecteurs pour les deux premières semaines. Il s'attendait à ce que la plupart assistent au premier briefing. Tony mettrait les retardataires à la page. Des trois salles dont ils disposaient, aucune n'était assez grande pour accueillir quarante personnes. Finalement on décida de dégager le plus d'espace possible dans la salle des opérations.

Sur le tableau blanc, il inscrivit la date et l'heure auxquelles expirerait la garde à vue de Coates, à supposer qu'ils obtiennent toutes les prolongations qu'ils réclameraient. Leur seule certitude pour l'instant était qu'ils détenaient Coates jusqu'à 23 h 21 ce soir-là. Ils n'avaient même pas encore commencé à l'interroger. Vu le rapport balistique, il lui faudrait envisager sérieusement de le remettre en liberté sans inculpation ni interrogatoire. Cela ne servait à rien de gaspiller un temps précieux s'ils ne pouvaient rien retenir contre lui.

L'équipe commença à entrer dans la salle et à se servir

du café. Il guetta l'arrivée de Sharpe. Il n'eut pas de mal à la repérer. Toutes les agences de police du pays avaient abandonné les critères de taille pour inciter davantage de femmes à postuler. De ce fait, on les repérait facilement parmi des policiers équipés de protections, de boucliers et de casques : c'étaient les plus petites du lot. Sharpe était plus âgée. Trente-cinq ans d'après son dossier. Elle avait dû entrer à la Met – d'où elle était arrivée sept ans plus tôt – alors que les impératifs de taille existaient encore. D'après son dossier, elle mesurait un mètre quatre-vingt deux. Par rapport à la plupart des agents, elle était grande. Pour une femme, cela sortait de l'ordinaire.

Cela n'avait pas l'air de la gêner. Il l'avait remarqué la veille. Droite comme un i, un pas assuré. Avec son mètre quatre-vingt quinze, il lui fallait résister à la tentation de se courber un peu, pour se mettre au niveau des autres. Il en avait été ainsi pendant toute son enfance. Karen Sharpe, non. Elle donnait l'impression d'apprécier sa taille. Ses yeux étaient pratiquement à la hauteur de son nez quand il lui parlait. Il se souvint qu'il s'était penché vers elle, qu'il avait collé sa bouche contre son oreille. L'odeur lui revint – le parfum qu'elle portait, la chaleur qui se dégageait de sa peau...

En revanche, sa femme avait eu l'air d'une enfant à côté de lui : elle lui arrivait à peine à l'épaule.

Il observa Sharpe qui attendait d'entrer dans la salle des opérations. Elle ne se distinguait pas des autres. Même visage dur. Elle était vêtue d'un jean, d'une chemise

blanche à col ouvert, d'une veste en daim. Des cheveux châtain aux épaules, exactement comme la veille : en désordre, comme si elle n'avait pas eu le temps de les coiffer ou ne s'en était pas souciée. C'était une illusion, un effet délibéré. Parce que c'était parfait exactement comme c'était.

Elle paraissait la même, mais il n'en était rien. Il l'avait regardée dans les yeux suffisamment longtemps pour remarquer leur nuance de vert. Un regard pénétrant, plein d'intelligence et d'ironie, indubitablement peu impressionné par le grade, la taille, la virilité, le pouvoir ou un physique séduisant. Une forte personnalité. Le genre de femme qui l'attirait, justement parce qu'elle semblait si distante, inaccessible. Elle n'avait pas détourné les yeux lorsqu'ils avaient discuté. Il n'y était pas habitué. Il connaissait très bien l'effet que son propre regard avait parfois. On pouvait attribuer son sang-froid pendant toute la journée au choc, mais il en doutait. Ce n'était qu'une partie de l'iceberg. Qu'elle vomisse à la seconde scène de crime l'avait surpris. Cela ne cadrait pas.

Et voilà qu'elle faisait la queue pour entrer, radieuse, ponctuelle, bavardant avec les autres comme si rien ne s'était passé. Il avait vu son dossier. Un véritable roman. Les coupes claires étaient plus parlantes que le peu qu'on y avait laissé.

Il devait y avoir un noyau dur caché en Karen Sharpe, un truc qu'elle gardait pour elle.

Il l'entraîna dans une salle vide de l'autre côté du couloir.

– Je veux juste vérifier un point avec vous, dit-il en fermant la porte. Avant le coup d’envoi.

Elle hocha la tête. Le fixant du regard. L’observant.

– Ça va aujourd’hui ?

– Oui. Vous avez l’air vidé.

– Je le suis, fit-il un peu dérouté qu’elle ne prenne pas la peine de s’adresser à lui dans les règles. La veille, il avait laissé couler, mais c’était inhabituel. Il avait un grade, un titre. La plupart soit utilisaient son titre, soit l’appelaient monsieur. Elle, ni l’un ni l’autre.

– Vous avez dormi ?

– Peut-être une heure ou deux.

– Moi, très bien. Certes, j’aurais peut-être mieux dormi chez... Comme vous disiez.

Il la dévisagea, un instant sans voix.

– Oui, reprit-il, hésitant.

Il était gêné. Qu’est-ce qu’elle fabriquait ? Qu’elle flirte avec lui, passe encore, mais à ce moment-là !

– Je ne pense pas que ma femme approuverait. (C’était sorti tout seul.)

– Vous êtes séparés depuis neuf mois. Tout le monde le sait. Vous vivez seul.

Silence. Un moment de silence total, yeux dans les yeux.

– Tout comme moi, continua-t-elle en souriant.

Il détourna le regard.

– Je m'inquiétais pour vous. C'est tout.

– Bien. (Une trace d'amusement dans la voix.)

Vous êtes une sorte de monstre, pensa-t-il. Vous avez travaillé avec Leech pendant près d'un an, jour après jour. Vous ne devriez pas pouvoir être ainsi. Pas si tôt.

Il lui tendit le rapport balistique. Elle se mit à le feuilleter.

– Dites-moi ce que vous en pensez. Vous les connaissiez tous les deux. J'aimerais votre opinion sur le scénario le plus évident – que suggère clairement ce rapport – avant qu'on n'engage l'affaire dans la mauvaise direction.

Il guetta une réaction pendant sa lecture. Elle arriva aux conclusions sans broncher une seule fois. Le sang-froid, c'était ça son secret.

– Non, dit-elle en lui rendant les feuilles.

– Quoi non ?

– Non. Pas l'ombre d'une chance. Vous le savez. Ni elle. Ni lui.

– C'est bien ce que je pensais. Je voulais juste vérifier.

– On n'a pas fait d'analyse de résidus de poudre ?

– Si. Non concluante. Ils étaient tous les deux près de l'arme quand elle a tiré. Point barre.

– En plus, c'est trop facile.

Il ouvrit la porte.

– Vous en avez touché un mot au SO<sub>13</sub> ?

– Au SO<sub>13</sub> ?

– Vous leur parliez hier.

– Oui, répondit-il en essayant de suivre son raisonnement. Non, je ne leur ai rien dit. Nous avons déjà décidé hier qu'il s'agissait d'un meurtre, non de terrorisme. Cela n'a pas le profil d'une action terroriste. En outre, un groupe terroriste l'aurait déjà revendiquée. Vous ne croyez pas ?

– Pas toujours. Pas quand c'est un plantage.

– Qu'est-ce que vous en dites, alors ?

– Rien. Comment je le saurais ?

Elle fit mine de repartir.

– Pendant que je vous tiens, dit-il l'immobilisant juste en face de lui, si près qu'ils se frôlaient presque. Vous ne faites plus partie de l'équipe des lecteurs. Je vous ai affectée à celle qui enquête sur Coates et Varley.

– Bien, fit-elle, les yeux levés vers lui, son souffle chaud sur son visage. Ce sera comme au bon vieux temps.

## 6.

À 9 h 55, Brian Butcher, le directeur du département des enquêtes criminelles, arriva. Munro l'avait déjà mis au courant des dernières nouvelles apportées par Tony, à savoir que Varley se déplaçait et qu'il était sous surveillance. Il fit face à son équipe.

Ils étaient assis sur des chaises et sur les tables, adossés aux murs, en groupes, seuls, fumant, buvant du café, mâchonnant du chewing-gum – tous, les yeux braqués sur lui. Seuls sept d'entre eux appartenaient à cette brigade et connaissaient la région. Les autres venaient du reste du comté.

Il y avait de l'excitation dans l'air. L'ambiance n'était ni grave ni solennelle. On aurait dit un attroupement avant un événement sportif. Enquêter sur l'assassinat d'un collègue promettait d'être passionnant. Il ne pouvait pas s'en plaindre ; il avait besoin que l'affaire les intéresse.

Les conversations finirent par s'interrompre. Il prit le temps de les compter, de les observer, d'adresser un léger signe de tête à certains, d'en saluer d'autres. Surtout des jeunes, huit ou neuf anciens seulement. Quarante-trois en tout. Quatre femmes, dont Sharpe. Trois visages noirs ou asiatiques, dont un féminin. Une faible mixité, comme d'habitude.

Il s'assit sur la table placée devant le tableau blanc. Tony

prit place à côté de lui ; Butcher resta au fond de la salle. À leur droite, sur les murs, étaient affichés des agrandissements de deux scènes de crime.

– Bonjour, tout le monde. Bienvenue dans l'opération Phénix.

Comme pour les autres opérations, ce nom de code avait été choisi au hasard par le commandement.

Il attendit que les murmures se taisent.

– Pour ceux d'entre vous qui ne me connaissent pas, je suis le commissaire John Munro. Je dirige cette enquête. Mon adjoint, assis à côté de moi, est l'inspecteur principal Tony Marshall. L'inspecteur principal Dyson sera le directeur administratif. Vous recevrez les renseignements sur chacun de vous avant la fin de la journée, si vous avez remis votre fiche à Julie. (Il désigna du doigt une femme assise dans les premiers rangs.) Julie White. Chef inspecteur. Elle dirigera le service du soutien à l'enquête. Vous pourrez vous référer aux responsables des dossiers dès qu'on en arrivera à cette phase. Et nous y arriverons. Il n'y a jamais eu de meurtre de policier en service non résolu dans toute l'histoire de la police du West Yorkshire. Nous veillerons à ce que ça ne change pas.

Il s'interrompit pour laisser le temps à l'assemblée d'enregistrer ses mots. Une fois de plus, il se dit que la motivation des troupes n'était pas son fort. Sa conférence de presse de la veille – vibrante d'indignation devant la mort d'un policier en service – n'avait rien eu de spontané : il avait délibérément adopté ce ton scandalisé. Et il

remettrait ça en fin de journée. Au fond, il était comme eux : il ne faisait que son boulot.

– Certains d'entre vous n'ont encore jamais participé à une enquête de cette ampleur. J'espère qu'il ne vous sera pas difficile de travailler avec moi. J'apprécie – et je souhaite – que chacun contribue à la mise au point des stratégies à adopter. Vos idées sont aussi valables que les miennes ou que celles de l'inspecteur principal Marshall. Toutefois, il y a une règle. Vous êtes tenus d'assister aux briefings. Il s'agit d'une enquête de catégorie A qui regroupe plus de cinquante participants. Nous allons former neuf équipes, placées sous les ordres d'inspecteurs en chef. Si vous n'assistez pas aux briefings, vous n'aurez aucune chance de vous faire une idée globale de l'affaire, vous ne comprendrez pas nos objectifs et vous serez perdus, ce qui réduira votre efficacité.

« Vous êtes donc tenus d'assister aux briefings. C'est grâce à ce genre de réunions qu'on élucide des meurtres. Dans une grosse enquête comme celle-ci, les personnes à responsabilités – Tony et moi – sont les seuls à ne rien faire. Notre seul moyen de conserver une longueur d'avance sur vous et d'empêcher l'enquête de prendre une mauvaise direction, ce sont ces réunions. C'est clair ?

Quelques hochements de tête, quelques murmures.

– De toutes les réunions auxquelles vous assisterez, celle-ci est la plus importante. Prenez des notes. Après, il y aura un briefing tous les jours à 10 heures et une séance de débriefing à 5 heures, au cas où vous auriez raté

quelque chose. Vous assisterez aux deux, à moins que vous n'ayez fourni une excuse valable à votre supérieur et qu'il ou elle ait accepté votre absence.

Il s'approcha d'un agrandissement d'une photo aérienne de Cock Hill Moor et de Wainstalls.

– Faisons le point, à présent. Soyez attentifs. Je vais partir du principe que vous ne savez rien, puisque c'est le cas pour certains d'entre vous. Voici notre scène de crime. (Il désigna la photo du doigt.) La zone connue sous le nom de Wainstalls est en bas et Cock Hill Moor en haut. Dans cette zone, nous avons deux scènes de crime – ici et ici. Nous appellerons la première « Wainstalls » et la seconde, « Cock Hill ». Facile à mémoriser.

Il passa à une série de photos de la voiture de Leech, depuis le dessus, l'arrière, l'intérieur, après qu'on avait emporté le corps, jusqu'aux tiges balistiques montrant les trajectoires des balles.

– Wainstalls. Peu après 4 heures du matin, le mardi 9 avril 1996, un témoin (un silence pour désigner le tableau blanc où Tony avait inscrit les noms de tous les témoins, suspects et victimes), Muriel Horsfall, a découvert ceci, dit-il en désignant la voiture, alors qu'elle promenait son chien. Une heure indue, certes, mais il fait jour là-haut à 4 h 30 – je l'ai constaté moi-même ce matin – et elle est au-dessus de tout soupçon. Elle a près de soixante-quinze ans.

Cela ne l'innocentait pas, songea-t-il. Tout le monde était capable de tuer. Même les retraités.

– Un cadavre dans la voiture : Philip Andrew Leech. Trente-sept ans, chef inspecteur dans ce commissariat. Récemment séparé de sa femme, une fille de six ans. Cause du décès : blessures par balle. Deux douilles de 9 mm retrouvées, juste à côté de la portière ouverte du véhicule. Deux balles récupérées dans la carrosserie du véhicule, ce qui a permis de reconstituer les trajectoires.

Il désigna les deux longues tiges insérées par la balistique, montrant l'inclinaison de la trajectoire des balles à l'arrière du véhicule.

– Les deux balles ont traversé la tête de la victime. On vous remettra un rapport détaillé. Les photos sont à votre disposition sur le bureau près de la porte.

Il recula et désigna son front.

– Ici et ici. La mort a dû être immédiate. Un expert balistique de Belfast va procéder à l'autopsie dans la matinée. Pour l'instant nous pouvons dire que cela ressemble à du travail de pro. Deux tirs rapides, précis et volontairement fatals, à bout portant. C'est primordial.

Il passa aux photos de Fiona Mitchell, prises avant qu'on ne dresse la tente. Le labo avait flouté la tête et le torse. S'ils le désiraient, ils pouvaient consulter les clichés non retouchés. Les leur montrer d'office était impossible : des enquêteurs avaient un jour engagé des poursuites pour le choc que cela leur avait causé.

– Aucun moyen d'identification sur Phil Leech. Ni portefeuille, ni plaque, rien. Nous avons pu progresser

grâce à la voiture qui était enregistrée à son nom. À 8 h 40 ce même jour, le X-Ray 99 a localisé cette jeune femme. Fiona Mitchell. Vingt-deux ans. À environ trois cents mètres de la route, dans un ravin près de la crête de Cock Hill. Dans la poche de Mitchell, on a trouvé le portefeuille de Leech, sa plaque et le reste. Dans sa main gauche – plus exactement, *sur* sa main gauche – un Beretta 9 mm avec une cartouche engagée. Le chargeur en contient neuf. Cause du décès : blessures par balle. Elle présente une grosse blessure à la poitrine et dans le dos. Les vêtements ont été remontés au-dessus de la blessure, son torse est à nu, ce qui peut faire penser à un mobile sexuel. Étrangement – et j'espère que notre expert de Belfast nous éclairera là-dessus –, la blessure a les caractéristiques d'une blessure de sortie, des deux côtés du corps, devant et derrière. Bon, manifestement l'une est une blessure d'entrée et l'autre de sortie, mais, à ce stade, nous ne pouvons rien en conclure. Juste en dessous – comme vous le voyez, la victime est sur le dos – nous avons extrait une balle profondément enterrée dans la tourbière qui vient de cette arme, celle qui est dans sa main. Sa seconde blessure se situe au sommet du crâne. Également avec les caractéristiques d'un tir à bout portant, quand elle était dans cette position, sur le dos. Une fois encore, il a été confirmé que la balle retrouvée dans la tourbière a été tirée par cette arme. Deux douilles ont été récupérées à deux mètres du corps.

Il s'interrompit, recula, prit une profonde inspiration.

– Le plus intéressant, c'est que les balles de la Rover de Phil Leech provenaient aussi de cette arme. Celle que Mitchell a dans la main.

Des murmures s'élevèrent aussitôt. Il haussa la voix.

– Une arme, quatre balles, quatre douilles. Deux morts. Ne vous lancez pas dans des suppositions.

Il attendit que le silence soit revenu.

– Notamment, ne supposez pas que Fiona Mitchell a tué Phil Leech. Ne supposez pas que Fiona Mitchell s'est ensuite suicidée. Et même pas que Fiona Mitchell est morte après Phil Leech. Pour l'instant, nous n'en savons pas suffisamment pour émettre des hypothèses. Par exemple, peut-on s'infliger ce genre de blessure au torse et ensuite se tirer une seconde balle dans le visage ? Si l'on part du principe que la blessure au torse a précédé la mort, ce que nous ignorons pour le moment. Impossible que Fiona Mitchell ait fait quoi que ce soit après avoir été blessée à la tête. Mais quelqu'un d'autre a pu s'en charger. Étonnamment, le numéro de série sur l'arme est intact, si bien qu'avec un peu de chance, on pourra en retrouver l'origine. L'arme elle-même n'a rien révélé : selon la base de données, elle n'a jamais été utilisée, pas même en Irlande du Nord.

Un agent posa une question.

– Je vais répondre à cette question maintenant. Gardez les autres pour la fin. Que vouliez-vous savoir ?

– Avons-nous l'heure du décès, monsieur ?

– Pas encore. Mais comme ils avaient bu tous les deux la veille au soir, le taux d'alcoolémie nous apprendra peut-être quelque chose. Nous aurons les résultats dans la journée. Nous savons uniquement que cela s'est passé après minuit. Je ne veux pas de suppositions à ce stade, mais deux éléments suggèrent que Mitchell a pu mourir après Leech et qu'elle était présente quand on l'a abattu. Un, nous avons récupéré ce qui est probablement le sang de Leech sur les vêtements et dans les cheveux de Mitchell. Il y a une correspondance pour le groupe, les résultats de l'analyse ADN tomberont vendredi matin. Deux, pas de sang de Mitchell sur Leech. Plus exactement, aucun groupe autre que le sien n'a été trouvé, mais une fois de plus on attend les résultats ADN vendredi matin. Ce que nous savons de leurs déplacements joue également.

– Pourquoi après minuit, monsieur ?

– Voilà pourquoi.

Il croisa le regard de Sharpe. Elle était assise à une table vers le fond, non loin de Butcher. Le visage vide d'expression.

Il leur donna tous les renseignements que Sharpe lui avait fournis. L'opération Enclume, les menaces contre Leech, la rencontre de la veille et le coup de téléphone hystérique de Mitchell juste avant minuit. Il conclut en leur disant que Coates était en cellule à six mètres à peine de cette salle et que Varley était filé dans Bradford par trois unités d'intervention armée, n'attendant que l'occasion de lancer l'assaut.

– D'ailleurs, l'inspecteur Sharpe fait partie de cette brigade, elle est assise au fond.

Nouveaux murmures lorsqu'ils se tournèrent tous pour la regarder. Elle leva la main, fronça les sourcils, rougit légèrement. Pas si inébranlable que ça, finalement.

– Voilà comment nous procédons. Nous rassemblons des preuves, nous émettons des hypothèses, nous sélectionnons celles qui méritent d'être suivies. L'objectif, toujours, est d'avoir un scénario qui donne du sens à toutes les preuves. La meilleure combinaison. S'il tient la route, nous le remettons au parquet et, s'il les convainc, ils engagent un avocat aux honoraires astronomiques pour la vendre à un jury. Mais c'est nous qui l'écrivons. Et la pièce centrale – ce dont dépend tout le reste – c'est le *mobile*.

Il alla se planter devant le second tableau blanc.

– Pour l'instant, je travaille sur deux scénarios possibles. Pour l'un, j'ai un semblant de mobile, pour l'autre, aucun. Le scénario n° 1 est le suivant : Mark Coates découvre que sa petite amie Fiona Mitchell a donné des renseignements à l'inspecteur Leech et il engage des tueurs pour les éliminer. De nombreuses variantes – comme vous pouvez le voir d'après ce que Tony a écrit ici – mais cela se résume à ça. Simple. Facile à comprendre. Selon le scénario n° 2, en revanche, Fiona Mitchell entretient une relation avec son contact – l'inspecteur Leech – et, pour une raison ou une autre, aigrie et déprimée, elle décide de le tuer, pour ensuite se suicider. Cette seconde version corrobore les données médicolégales et l'examen de la

scène de crime. Retenez bien cette expression, *pour une raison ou une autre*, elle est cruciale. Jusque-là nous ne connaissons pas de raisons qui l'auraient poussée à agir ainsi. Et l'idée que Phil Leech et Mitchell entretenaient autre chose qu'une relation purement professionnelle relève de la pure spéculation à ce stade. Est-ce important, me demanderez-vous ? Après tout, si le scénario n° 2 est le bon, nous n'aurons pas de jury à convaincre. Le plaignant est mort.

Il regarda le dernier rang, les mettant au défi de répondre.

– Cela a de l'importance parce que le scénario n° 2 pourrait bien être une diversion mise en place par le tueur pour nous faire perdre notre temps. J'en ai parlé avec l'inspecteur Sharpe, qui partage mon point de vue. Ce scénario ne colle pas avec le comportement ou les projets des victimes quelques heures avant que tout cela ne se produise.

Il s'interrompit, sourit et se tourna vers Tony Marshall.

– À vous, Tony.

Tony se leva, s'éclaircit la gorge.

– Merci, monsieur. Notre objectif, au cours des prochains jours, est d'élaborer le plus de scénarios possible. Dont ces deux-là. Comme nous sommes nombreux à avoir un rôle essentiel dans cette enquête – les scientifiques, par exemple –, les informations vont affluer pendant que nous progresserons. Pour rester à flot, nous

bénéficierons d'une équipe de lecteurs et de HOLMES, le fichier de renseignements de l'Intérieur. Tout passera par ces deux systèmes : d'abord dans la base HOLMES, puis chez les lecteurs. Les lecteurs sont sous nos ordres. Ils liront vos rapports d'après les consignes données dans ces réunions. Pour organiser tout cela, nous allons vous diviser en neuf équipes, chacune placée sous la direction d'un chef inspecteur.

Il s'approcha du tableau de conférence et en tourna la première feuille.

– Équipe n° 1. Le chef inspecteur Smythe et quatre inspecteurs. Vous êtes chargés de HOLMES, des lectures et des éléments inutilisés.

Munro le regarda énumérer la composition du reste des équipes, dont ils avaient décidé plus tôt. Cinq agents dans l'équipe HOLMES, un minimum de six dans chacune des six autres équipes-clés. Trois sous les ordres de Julie White dans le service de soutien à l'enquête et trois dans les recherches générales et les infos sur les antécédents.

Les neuf équipes changeraient de nom, de missions, d'effectifs et de tâches à mesure que l'enquête progresserait. Mais, au départ, il existait deux équipes essentielles qui regroupaient la plupart des agents déjà intervenus sur les deux scènes de crime au cours des dernières vingt-quatre heures, une équipe Wainstalls et une équipe Cock Hill. Elles gèreraient toutes les fouilles sur le terrain déjà en cours avec l'aide de l'unité de soutien opérationnel, des stagiaires et de l'armée.

Une équipe procéderait aux enquêtes de porte-à-porte et à la saisie des bandes de vidéosurveillance. L'équipe de la « zone environnante » à défaut d'une meilleure appellation. Ils saisiraient tout ce qui serait susceptible d'avoir un lien avec les scènes, les victimes et les suspects.

Voilà pour les équipes des scènes de crime. Venaient ensuite les équipes chargées des victimes. On avait décidé de créer une équipe « suicide » (du court terme, jusqu'à ce que l'idée soit rejetée), pour analyser les antécédents de Fiona Mitchell.

L'équipe de Sharpe participerait à la récolte de toutes les données concernant Coates et Varley. Il s'agissait là de la plus grosse mission que rejoindraient les équipes des scènes de crime dès qu'elles en auraient fini. Pour commencer, près de la moitié de l'équipe Coates et Varley tentait de localiser et d'arrêter Varley pour procéder ensuite aux perquisitions des lieux qu'il fréquentait. Deux inspecteurs dirigeraient l'équipe Coates et Varley, chapeautés par un chef inspecteur.

La dernière équipe enquêterait sur Phil Leech.

Des enquêteurs seraient choisis dans les équipes les plus pertinentes pour mener les interrogatoires.

Cela représentait presque tous les hommes qu'on lui avait promis, y compris le responsable des pièces à conviction, l'officier de liaison avec le service médico-légal et l'administrateur.

Tony leur expliqua tout ça avec son accent plat du sud de Leeds. Tous prirent des notes. Puis il enchaîna :

– Nous avons mis cinq personnes dans l'équipe HOLMES à cause des éléments non utilisés. Pas question de se planter là-dessus. Je sais que vous avez tous hâte de repartir sur le terrain – d'autant que nous avons l'unité de soutien opérationnel et près de deux cents hommes qui attendent là-haut de commencer la recherche manuelle – mais j'aimerais que vous gardiez à l'esprit ces données essentielles avant de vous lancer dans des hypothèses.

« Un, si Fiona était à Wainstalls, comment y a-t-elle fait le trajet depuis Cock Hill ? En voiture ? Il y a une jolie trace de pneu sur la route au-dessus de Cock Hill. Un rapport ? Deux, si le scénario n° 1 est le bon, quelqu'un d'autre se trouvait sur les lieux. Comment s'y sont-ils rendus ? Ces deux scènes de crime sont isolées et difficiles d'accès sans moyen de transport. Trois, Fiona a dit à l'inspecteur Sharpe qu'elle allait au réservoir de Wainstalls. Nous avons retrouvé sa voiture intacte sur le parking d'un pub à Keighley. Comment est-elle montée là-haut ? Quatre, l'inspecteur Sharpe nous a signalé que plus tôt dans la soirée Fiona avait un sac à main. On ne l'a pas retrouvé chez elle. À Cock Hill, elle a une arme dans la main. Est-ce qu'elle l'a fourrée dans la poche arrière de son jean ? Ou l'a-t-elle transportée dans un sac ? Si tel est le cas, où est ce sac ?

« Vous trouverez de nombreuses autres données dans le dossier que Tony a constitué. Lisez-le. Il est censé vous

aider à mettre en place des stratégies. Les missions seront réparties par l'inspecteur principal Dyson. Je sais que des ordres de mission s'empilent déjà. Vérifiez. Votre nom y figure peut-être. HOLMES ne devrait pas tarder à nous en apporter d'autres. Voilà. Des questions ?

Ce briefing était différent de la plupart de ceux qu'il avait organisés par le passé. Aucune sonnerie de portable n'était venue l'interrompre.

## 7.

Elle ne leur dissimulait pas de données, c'était juste qu'avec sa barre au crâne, il lui était difficile de tout se remémorer d'un coup. Par exemple, elle se souvenait à présent que Fiona lui avait raconté au téléphone qu'elle avait dû briser une fenêtre pour s'échapper de Haworth. Parmi la plupart des renseignements que Fiona avait fournis à Leech sur le deal de Manchester impliquant Coates, elle avait oublié que celle-ci avait aussi donné le nom du dealer. *Liam Toomey*. Ce nom lui était complètement sorti de la tête. Rien de surprenant vu la pression.

Ces deux détails la hantaient, s'accrochant à l'arrière de son esprit.

Pire encore, elle se rappelait à présent une partie de sa conversation avec Fiona dans les toilettes. Elle s'employait à la réconforter quand, à travers ses larmes, Fiona lui avait demandé d'où elle était originaire. La question l'avait déstabilisée.

– Pourquoi cette question ?

– J'ai parfois l'impression d'entendre un accent. Un accent irlandais.

Elle ne l'avait pas dit à Munro. Pourquoi l'aurait-elle fait ? Cette conversation était étrange. Elle n'avait absolument pas d'accent irlandais, elle en était sûre. Ce détail aurait

intrigué Munro.

Son subconscient cherchait à relier ces trois éléments. Une conversation banale – du point de vue de Fiona, en tout cas – un nom et un détail à propos d'une fenêtre. Quelque chose lui échappait.

L'équipe de Coates et Varley était la plus importante. Elle comptait quatorze enquêteurs, chiffre qui devait passer à vingt-six au fur et à mesure. Ils disposaient de leur propre local à Richmond Close, au premier, deux étages au-dessus de la salle des opérations.

Sur son bureau l'attendaient déjà des ordres de mission, découlant pour la plupart des renseignements qu'elle avait fournis à Munro. Par exemple, la première mission consistait à récupérer dans la paperasserie d'Enclume la copie de l'acte de propriété du deux-pièces de Fiona à Ilkley. (Elle avait expliqué à Munro que Coates mettait cet appartement à sa disposition.) Le délai était de trois jours. Rien d'urgent.

En dessous, à exécuter sous douze heures, se trouvait une demande de visionner les bandes du système de sécurité au domicile de Coates pour y vérifier la présence de Fiona entre 21 heures et minuit le 8 avril. Erreur de distribution. La mission aurait dû être confiée à l'équipe Suicide/Mitchell. Cela concernait Fiona et non Coates, Varley ou Enclume.

Le chef inspecteur Bob Harris dirigeait la sous-équipe à laquelle elle était rattachée. Il était planté face à eux, comme un instit devant une classe. Ils devaient lui remettre

les rapports des missions accomplies pour qu'il les vérifie. L'équipe HOLMES les rentrerait dans l'ordinateur et les transmettrait à l'équipe de lecteurs. Lesquels les éplucheraient, décideraient s'il fallait creuser et, dans ce cas, feraient une demande aux opérateurs HOLMES, puis la transmettraient à l'inspecteur principal Dyson pour qu'il décide à qui attribuer cette nouvelle mission. Et la machine avançait.

Puisque des détails lui étaient revenus, la marche à suivre était simple. Écrire un procès-verbal et le confier à Bob Harris.

Elle n'en fit rien. À la place, elle prit l'ordre de mission qui demandait de « vérifier l'authenticité des renseignements de Fiona Mitchell concernant un deal de drogues imminent avec un dealer de Manchester » (délai de remise, trois jours) et informa Harris qu'elle allait voir la police de Manchester pour suivre l'affaire.

Harris était un homme doux, probablement proche de la retraite, qui possédait sans aucun doute l'expérience voulue pour diriger des équipes d'enquêteurs. Pourtant, à le voir, on pressentait qu'il ne ferait pas le poids face à des indicis défoncés et qu'il serait incapable de gérer des confrontations. Lorsqu'il la regardait, elle lisait de l'inquiétude et de la peur dans ses yeux. Il redoutait que, malgré les apparences, elle ne craque et qu'il ne lui revienne alors de régler la crise.

Il ne voulait pas qu'elle aille voir la police de Manchester. Elle le comprit à son peu d'enthousiasme. Il préférait

qu'elle aide à retrouver l'agent Oliver Williams, l'homme qui, d'après Phil Leech, avait vérifié ses numéros d'immatriculation à l'époque.

– Ce sera une enquête rapide. Une demi-journée maximum.

– Ce n'est pas une priorité. Williams, si.

– Ça peut être bouclé en une heure. Ensuite on pourra passer à Williams.

– Alors je vous accompagne.

– Il faut que vous restiez ici, Bob. Pour tout organiser.

Elle sortit.

– Emmenez Ian, lui lança-t-il.

– Tout ira bien, ne vous en faites pas, lui cria-t-elle en retour avec un immense sourire.

Dans le bureau général des enquêtes criminelles, elle se connecta à un terminal pour accéder à la base de données du département. Enclume était encore classé confidentiel. Se servant de leur mot de passe, elle chercha une référence à Liam Toomey. Rien. Elle procéda à une vérification générale, sans résultat.

Dans la salle des opérations, au sous-sol, elle passa près d'une demi-heure à examiner des photos, des déclarations et des registres de pièces à conviction, puis un petit quart d'heure à se renseigner auprès des équipes de recherche, pour découvrir qu'on n'avait retrouvé de fenêtre brisée dans aucun des domiciles fouillés au cours

des dernières vingt-huit heures. C'est elle qui leur avait fourni la liste des lieux en question, tous fréquentés par Coates, Varley ou Mitchell.

Fiona lui avait menti. Pourquoi ?

En démarrant, elle s'efforça de relativiser. Un mensonge n'était pas forcément synonyme de complot. Il devait y avoir une explication. Elle les passa en revue tandis qu'elle prenait la direction de l'autoroute.

Trois petits détails. Aucun lien évident entre eux. Mais ils lui envoyaient des signaux qu'elle aurait dû voir deux jours avant. Elle avait beau réfléchir, trouver des excuses, la sensation restait. Une pièce du puzzle se mettait-elle en place ? Ou était-ce plutôt l'impression qu'on a quand dans l'obscurité on attend que quelque chose se passe ?

Dans les embouteillages de la M62, elle appela le MANCRO, le bureau des services de renseignements de la police de Manchester. Elle s'identifia et donna son numéro de portable, coupa la communication pour qu'on la rappelle.

Elle n'eut pas à attendre longtemps. L'opérateur civil lui donna le renseignement d'une voix monotone. Ils avaient un Liam Toomey. Mais on ne pouvait pas accéder à son dossier : il était verrouillé. Elle se gara sur la bande d'arrêt d'urgence et reprit le plus calmement possible :

– Trouvez-moi mieux que « verrouillé ». J'enquête sur un meurtre. Il faut que je puisse accéder à ce dossier.

– Impossible.

– La victime était un policier.

– Je sais. Vous me l'avez dit. Mais je ne suis pas habilité à le déverrouiller.

– Qui l'est ? Comment peut-on contourner ce verrouillage ?

Silence.

– Vous m'avez entendue ?

– Oui, je réfléchis. Vous devriez probablement déposer une requête par l'intermédiaire de votre commissaire.

– Une requête adressée à qui ?

– Au directeur des services de renseignements.

– Qui est-ce ?

– Le commissaire divisionnaire Green. Sue Green.

– Où est-ce que je peux la joindre ?

– Ici. Au QG de Manchester.

– Donnez-moi son numéro. Une idée de la raison du verrouillage ?

– Non. C'est ce qui apparaît à l'écran. Désolé.

Elle raccrocha et reprit la route pour sortir au carrefour suivant, mais son portable sonna bien avant.

– Inspecteur Sharpe ?

– Elle-même.

– Eric Sutherland. MANCRO. Vous avez appelé il y a quelques minutes.

– Oui.

– Vous cherchiez des informations au sujet d'un certain Liam Toomey. Je crois que celles que nous vous avons données sont inexactes.

– Vous ne m'avez pas rien donné du tout. On m'a dit que le dossier était verrouillé.

– Oui. Désolé. C'est juste que nous ne fournissons pas de renseignements par téléphone.

C'était quoi cette histoire ? Elle ne comptait plus les fois où on lui avait communiqué des renseignements par téléphone.

– Bon, si je viens, vous me donnerez ce que vous avez ?

– Bien sûr. Venez demain.

– J'en ai besoin sur-le-champ. Disons dans une demi-heure.

## 8.

Sutherland n'appartenait pas à MANCRO. Elle le comprit au premier coup d'œil. Elle en connaissait le genre par cœur. Service du contre-espionnage. De la tête aux pieds. Voire pire – l'armée peut-être. Maintenant qu'elle l'avait cerné, elle sut exactement comment jouer la partie.

– Pourquoi vous intéressez-vous à Liam Toomey ? lui demanda-t-il, le visage détendu.

Rien qu'une simple question. Un accent sorti tout droit des écoles privées, la diction claire de Sandhurst.

Elle sourit, l'air désesparé, avant de hausser les épaules. En vraie gourde.

– C'est une mission qu'on m'a confiée.

Il hocha la tête, s'autorisa un léger sourire.

– Quelle enquête ?

– Phénix. Le chef inspecteur qui est mort. Vous avez dû le voir aux informations.

– Oui. Une affaire horrible.

Ils étaient installés dans un bureau avec le nom d'un autre sur la porte. Les documents étalés devant Sutherland n'avaient rien à voir avec lui. Il n'avait jamais dû s'asseoir.

– C'est aimable à vous de me recevoir aussi vite.

– De quoi avez-vous besoin ?

C'était un homme grand, maigre et musclé. Le dos bien droit, de petits yeux vifs. La cinquantaine. Veste en tweed, chemise sur mesure, impeccable. Il lui avait fallu moins d'une minute pour la contacter, ce qui signifiait qu'il y avait un signal sur l'écran prévenant l'opérateur de l'informer de toute requête concernant Liam Toomey. Sans attendre. Malgré son air à l'aise assis à ce bureau, il n'avait pu l'y précéder que de quelques minutes, à moins qu'ils ne fussent basés ici, au QG de Manchester, ce dont elle doutait.

– Je vérifie les données de l'opération que dirigeait la victime. Une opération de lutte contre la drogue baptisée Enclume. Il s'intéressait à un petit dealer du nom de Coates à Bradford. D'après certains renseignements, Toomey était peut-être un maillon dans sa chaîne d'approvisionnement.

Sutherland haussa les épaules.

– Et alors ? En quoi cela peut-il être utile ?

Elle haussa les épaules à son tour.

– Je n'en ai pas la moindre idée, monsieur. On m'a donné la mission et j'y travaille.

Elle lui donnait du « monsieur » délibérément, bien qu'il n'ait pas pris la peine de préciser son grade. Devant lui était posée une mince chemise avec une photo agrafée à l'angle d'un formulaire du service d'identité judiciaire.

Il suivit son regard et prit le dossier.

– Vous n'avez pas la moindre idée du rôle de Toomey

dans sa mort ?

– Non. Je suppose qu'ils travaillaient sur un truc de drogues.

– Un truc de drogues ? (Un soupçon d'irritabilité.)

– Oui, monsieur. Peut-être que le policier était à deux doigts de coincer Coates. Alors il l'a fait tuer.

– Et Toomey dans tout ça ?

Elle haussa de nouveau les épaules.

– Aucune idée.

Il reposa le dossier sur le bureau, à l'envers, et se cala dans son fauteuil, les sourcils froncés.

– Alors comment savez-vous ce que vous cherchez ?

– J'allais interroger Toomey à ce sujet. Lui demander s'il était en cheville avec Coates.

– Comme ça ? (Il lui adressa de nouveau le sourire léger, moqueur cette fois.) Vous lui posez la question directement ?

– Pourquoi pas ?

– En effet, pourquoi pas ? (Elle vit qu'il se détendait un peu. Sa première impression se confirmait.) Vous avez une copie de la mission ?

Elle la lui tendit.

– Est-ce le dossier de Toomey, monsieur ? reprit-elle pendant qu'il regardait l'ordre de mission.

Il ne releva pas.

– Vérifier l'authenticité des renseignements concernant un prochain deal avec un dealer de Manchester. Il n'est pas fait mention de Toomey.

– Non, monsieur. Quelqu'un de l'équipe Mitchell m'a dit que cela se ferait par son intermédiaire.

– Par l'intermédiaire de Toomey ?

– Ou avec lui. Je ne suis pas sûre. Si vous me donnez le dossier, je me ferai un plaisir de l'éplucher.

– Pourquoi ?

– Pour trouver des adresses.

– Et aller l'interroger ?

– Exact.

– Depuis combien de temps êtes-vous enquêtrice ?

Elle détourna les yeux en rosissant.

– Trois mois, monsieur.

Elle le regarda digérer l'information. Pas la moindre trace de soupçon dans ses yeux. Pourquoi lui mentirait-elle ?

– C'est bien ce que je pensais. Je veux que vous me promettiez quelque chose.

Un ton condescendant à présent.

– Si je vous donne ses deux dernières adresses, me jurez-vous de ne pas aller directement frapper à sa porte ? De remettre d'abord le renseignement à votre supérieur ?

Elle prit un air complètement perdu.

– Je ne veux pas être tenu responsable d'un second meurtre. Qui est votre supérieur ?

– Le chef inspecteur Harris.

– Pas lui. Le commissaire. Qui dirige cette enquête ?

– John Munro. Le commissaire Munro.

– Très bien. (Il ouvrit le dossier.) Voilà ce que je peux vous dire : Toomey est un dealer de bas étage qui travaillait encore récemment pour un caïd de Manchester du nom de Skelly. Un sous-fifre. C'est tout. D'après nos renseignements, ils ont eu un gros différend il y a environ quatre mois. Nous en ignorons la cause. En tout cas, Toomey a dû quitter Manchester. Sa dernière adresse connue est à Bradford.

Elle sortit son carnet et la nota : *Appartement 15A, Manor Park Road, Manningham.*

– Vous avez un numéro de téléphone ?

Il secoua la tête et lui passa trois feuillets.

– Voici son casier. Vous remarquerez la condamnation pour violences il y a trois ans. Mais il n'y a rien d'énorme. Rien pour possession d'armes, par exemple.

– Non ? fit-elle en jetant un coup d'œil aux feuilles. Il est irlandais ?

– Irlandais ? Pourquoi ?

Elle sentit qu'il se raidissait. Elle le regarda droit dans les yeux.

– Ce nom, Toomey. C'est irlandais, non ?

– La moitié des habitants de Manchester portent un nom irlandais. Cela ne veut pas dire qu'ils le soient tous.

– Exact. (Elle souleva un sourcil.) Il l'est ?

Il secoua la tête, ferma le dossier. Il était irrité à présent, incapable de le dissimuler.

– Non.

## 9.

Boyd – l'expert balistique de Belfast – était plus jeune que Munro ne l'aurait cru. Plus jeune en tout cas que Graham Dawson, leur propre légiste, et lui-même. Un mètre soixante-seize, une mèche brune plate en travers du front qui rappelait sinistrement Hitler. Il avait un débit rapide parfois difficile à suivre. L'accent d'Irlande du Nord, prononcé, donnait à ses paroles un poids équivalent à leur contenu.

Brian Butcher avait eu une bonne raison de le faire venir, évidente dès qu'il se mit à parler. Quel que fût le type de blessure par balle, Boyd l'avait déjà vu. Il avait l'expérience de quelqu'un deux fois plus vieux qu'eux. La lassitude de son regard le confirmait. En l'écoutant expliquer qu'il était théoriquement possible de se tirer dessus à deux reprises, Munro crut entendre le révérend Ian Paisley.

– Ça s'est vu. Aucun doute là-dessus.

– Avec une première blessure aussi grande ? demanda Dawson.

– On en a des récits. Dans toutes les guerres. La Première, la Seconde, la Corée, le Vietnam, au choix. Même notre petite guerre locale dans la Province – comme vous dites. Des soldats avec des blessures aussi graves que celle-ci, voire pires du point de vue du traumatisme – du genre jambes arrachées –, ont hurlé sur

le champ de bataille pour qu'on mette fin à leurs souffrances, ont réclamé leur mère jusqu'à ce qu'un camarade, incapable de le supporter plus longtemps, leur place une arme entre les mains pour leur permettre de se tuer avec dignité. Cela s'est vu.

– Et cela aurait pu se produire dans le cas présent ?

– Théoriquement. Mais j'en doute. Ne vous fondez pas là-dessus.

Ils se trouvaient dans la morgue de Bradford. Les dépouilles de Fiona Mitchell et de Philip Leech gisaient devant eux. Comme d'habitude, Munro commençait à flancher, une faiblesse qu'il avait été incapable de maîtriser en ses cinq années au poste de commissaire. Ce n'était pas tant l'odeur du sang, l'idée de la putréfaction – pour Leech et Mitchell, il était un peu tôt pour parler de décomposition – ni l'association irrespirable de formol et de désinfectant. Ce qui le dégoûtait chaque fois, c'était une puanteur qu'on ne remarquait même pas de prime abord : celle que dégageaient les contenus de l'estomac et des intestins, généralement placés discrètement de côté dans un sac. Conceptuellement, ça ne le gênait pas que des corps découpés et pourrissants puissent dégager une odeur de boucherie, mais qu'ils empestent même légèrement de fèces, de vomi et de bile le prenait à la gorge.

En plus, la morgue de Bradford était un endroit miteux et étouffant. Il n'y avait pas de fenêtres dans la salle des autopsies et l'éclairage de théâtre censé compenser cette

absence était d'autant plus agressif. Quand on entassait six personnes – Boyd, Dawson, Tony Marshall, l'assistant de Dawson, l'enquêteur chargé de prendre des notes pour Tony et lui-même – dans une pièce à peine assez grande pour deux tables, cela devenait rapidement déplaisant, même sans les cadavres et la puanteur.

Maîtriser l'envie de vomir tripes et boyaux lui donnait une sensation proche d'une gueule de bois. Il avait besoin d'air et d'aspirine et souffrait de vertige dès qu'il faisait un mouvement trop brusque. Dawson retraça pour Boyd chaque étape des autopsies déjà pratiquées sur Leech et Mitchell. Une fois mis au courant de la venue de Boyd, Dawson avait pris soin de préserver les zones des blessures.

Néanmoins, le corps sur la table en métal ne présentait guère de ressemblances avec les photos que Munro avait vues de Fiona Mitchell vivante, pas même avec le corps qu'il avait rapatrié de Cock Hill Moor. Une autopsie était par définition une intrusion. Pour avoir accès à ce dont il avait besoin, Dawson avait découpé son torse en trois parties. Il avait laissé la tête et la poitrine relativement intactes pour Boyd, mais, pour le reste, il avait suivi la procédure standard. Tout ce qui était à l'intérieur était dehors.

L'assistance de Boyd intéressait Dawson autant que les autres. Il avait relativement peu d'expérience pour ce type de cas. Il espérait notamment, comme Munro, que Boyd commenterait la taille de la blessure d'entrée sur le torse.

Ils avaient déjà déterminé qu'elle était bien trop petite pour avoir été causée par une arme différente – un fusil, par exemple –, mais ils avaient besoin d'aide.

La veille, sans toucher aux blessures par balle, Dawson avait suivi toutes les procédures standard en consultant les dossiers médicaux des victimes. Aucun autre facteur sous-jacent ou non apparent n'aurait pu causer la mort ou y contribuer ; les deux victimes étaient en bonne santé et les échantillons de sang et d'urine ne révélèrent rien de plus toxique que des traces d'alcool. Rien de surprenant pour Leech, mais, pour Mitchell, cela confirmait ce qu'elle n'avait cessé de répéter à Leech et à Sharpe – à savoir qu'elle était clean depuis près d'un an –, ce dont Sharpe, au moins, avait douté.

Mitchell ne présentait aucune blessure à part celles par balle. De même pour Leech – moins surprenant. L'estimation de l'heure de la mort n'avait pas apporté grand-chose, confirmant seulement l'approximation de Sharpe. Mais le calcul à partir du taux d'alcoolémie ne livrait rien de sûr, compte tenu des trois heures écoulées entre l'instant où Sharpe les avait vus pour la dernière fois et les coups de fil avant minuit. Jusque-là ils n'avaient pas su reconstituer ce que chaque victime avait fait pendant ce laps de temps, ni si elle avait consommé de l'alcool. Le taux d'alcoolémie ne les aiderait pas à découvrir lequel des deux était mort le premier. Pour ça, il faudrait attendre les résultats ADN, prévus jeudi midi. Si – comme l'analyse le suggérait – Mitchell était couverte du sang de Leech,

alors qu'inversement on n'avait trouvé aucune trace du sien sur Leech, celui-ci était vraisemblablement la première victime.

Il ne fallut pas longtemps à Boyd pour confirmer la cause du décès de l'inspecteur. Il examina longuement le rapport balistique et les photos de la scène de crime en posant diverses questions.

– Les analyses chimiques de la main de Mitchell ont donné quelque chose ?

– Oui, répondit Munro. Des traces de plomb, d'antimoine et de baryum. Mais l'arme est dans sa main. Si on l'y a placée, ces composés sont peut-être dus à la contamination.

– Arme dans la main gauche ?

– Oui.

– Pas de composés chimiques sur la main droite ?

– Si. Des résidus sur les deux mains. En fait, sur tous ses vêtements, son visage, dans ses narines et ses cheveux. Mais ils ont pu s'y déposer si elle était assise à côté de Leech quand on lui a tiré dessus. Ou même simplement si on a tiré sur elle à bout portant.

– Exact. Mais elle est visiblement droitrière, non ? demanda Boyd à Dawson pour avoir confirmation.

Dawson hocha la tête. Il avait déjà relevé la petite protubérance de peau durcie sur l'index de la main dont on se sert pour écrire.

– Donc l'arme a dû être placée par quelqu'un d'autre. Si

elle s'était infligé cette blessure à la tête, elle n'aurait pas changé de main après. Ça tombe sous le sens.

– Ça me paraît de toute façon difficile de se tirer dessus deux fois comme ça, ajouta Munro en suivant Boyd jusqu'à Mitchell.

– Cette blessure à la tête l'a tuée, presque instantanément. Elle a dû perdre conscience immédiatement. Normalement, le cœur cesse de battre dans les secondes qui suivent ce genre de traumatisme. Les blessures à la poitrine sont différentes.

– Les blessures ? Il y en a plusieurs ?

– Oui. Je pense qu'il y en a deux à la poitrine, aux deux points d'entrée distincts.

Munro jeta un coup d'œil à Dawson, qui haussa les épaules : il était aussi largué que lui.

– Il est facile de passer à côté, continua Boyd. On s'interroge sur le type de blessure et on en oublie la question évidente – s'agit-il d'une seule et unique blessure ? Dans ce cas, je pense que c'était le but recherché.

Munro lui sourit. Les experts ne s'exprimaient jamais clairement.

– Il va falloir que vous vous expliquiez, monsieur Boyd. Là, j'ai perdu le fil.

– Je n'en serai sûr qu'une fois les tissus écartés, mais ça correspond en général à ce type de schéma d'entrée.

– C'est-à-dire ?

– Ce n'est pas un schéma d'entrée, mais une blessure de sortie standard. Exactement comme celle dans le dos de cette femme.

– Deux blessures de sortie ?

Boyd hocha la tête en repoussant sa mèche.

– J'ai déjà vu ce cas de figure. Ça arrive quand des paramilitaires tentent de camoufler des tortures sur des indics exécutés. J'ai aussi vu un cas il y a deux ans où un type a été arrêté par une unité militaire clandestine près de la frontière. Ils ont prétendu qu'il avait tenté de les désarmer et qu'ils avaient donc été obligés de tirer. Là (il montra du doigt l'orifice dans la poitrine de Mitchell), à environ huit centimètres du cœur. La blessure de cet homme ressemblait fort à celle-ci, sauf que le calibre et la rapidité de l'arme étaient différents. Mais en gros la même taille pour les blessures de sortie et d'entrée, devant et derrière.

Il s'interrompit et regarda Munro l'air de lui dire, vous voyez où je veux en venir ? Munro n'en avait pas la moindre idée.

– Nous avons commencé par l'analyse des traces de sang. De là nous avons reconstitué une version de l'histoire très différente de celle des soldats. Quand je lui ai ouvert la poitrine, j'ai trouvé des fragments d'os provenant de sa cage thoracique postérieure enfouis dans les muscles intercostaux antérieurs.

Il leva les yeux vers Dawson qui opina du chef, pour montrer qu'il comprenait.

– En d'autres termes, on lui a tiré dans le dos – alors qu'il tentait de s'échapper, peut-être –, puis, délibérément, on a tiré dans la blessure de sortie afin de dissimuler la première blessure.

– On lui a d'abord tiré dans le dos, puis dans la même blessure – devant – afin de camoufler la blessure du dos ? demanda Marshall.

– Je le pense, oui.

Munro fronça les sourcils.

– Pourquoi ?

– C'est maladroit, bien sûr. Les analyses révéleront d'emblée la mascarade. Mais cela pourrait vous ralentir.

– Nous ralentir ? Comment cela ?

– Comprenez bien que ce ne sont que des suppositions. Le tueur a placé l'arme dans sa main pour donner l'impression qu'elle s'est suicidée. Je ne sais pas pourquoi. Mais si elle gisait là-bas avec une blessure de sortie dans la poitrine – clairement tirée par-derrière – vous auriez vite compris qu'il y avait quelque chose de louche. Personne ne se suicide en se tirant dans le dos. Le tueur a donc tiré dans la poitrine de cette femme pour dissimuler ce fait. Voilà pourquoi on lui avait dénudé le torse – pour repérer l'exacte position de la blessure.

Munro secoua la tête.

– Vous allez trop loin. Il peut y avoir d'autres explications.

Une arme différente, par exemple ?

– Je ne le crois pas. Mais c'est assez simple à démontrer. Ses côtes sont cassées derrière. Le point d'entrée, selon l'analyse de M. Dawson, est exactement ici, dans la septième côte. Elle s'est fracturée, ainsi que la sixième et la huitième. Mais la trajectoire est légèrement orientée vers le bas – ce qui est intéressant en soi – causant ainsi cette blessure de sortie juste en dessous et à droite du sternum sur la poitrine. Pas de côtes cassées devant. Si j'ai raison, vous trouverez des éclats des côtes arrière près de la blessure de sortie dans son torse. Rien que des éclats, bien sûr. La plupart des fragments ont dû traverser son corps. D'où les importants dégâts dans sa poitrine. Mais si on ne lui avait tiré dessus qu'à cet endroit, on n'y trouverait pas de fragments d'os. Aussi simple que ça. Si on découvre des côtes touchées à l'avant, vous serez toujours en mesure de confirmer ma théorie en comparant les éclats aux os postérieurs. Cela prendra juste un peu plus longtemps. Je suggère que M. Dawson s'y mette sans attendre pendant que vous me conduisez sur la scène du crime.

## 10.

À peine étaient-ils montés dans la voiture que Boyd demanda à Munro s'il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il fume. Dissimulant sa réticence vu que Boyd s'apprêtait à allumer sa cigarette, Munro répondit que non. Puis, incapable de se retenir, il ajouta :

– Vous savez que ces trucs peuvent vous tuer ?

Boyd ne prit même pas la peine de réagir.

Il ne voulait pas voir Wainstalls, cela ne l'intéressait pas.

Munro emprunta le chemin le plus long, par la vallée. La recherche manuelle devait commencer à Wainstalls. Ce n'était pas le moment de les déranger. Il tenta d'engager la conversation pour tuer le temps, mais, en dehors des questions de boulot, Boyd ne se montrait pas très bavard.

– Vous en avez parlé au SO<sub>13</sub> ? demanda-t-il alors qu'ils entraient dans Hebden Bridge.

– Oui. Vous devez être souvent en contact avec eux.

– Pas vraiment. Ils sont à Londres. Il leur arrive de nous demander conseil. Nous avons nos propres équipes.

– La branche spéciale de l'Ulster ?

– Entre autres. Qu'en dit le SO<sub>13</sub> ? C'est du terrorisme, à leur avis ?

– Selon eux, non. Pas du tout.

– Trop hâtif. Ils ne savaient pas ce que je sais.

– Certes. Mais comme d'après nos renseignements Mitchell ne faisait pas partie de l'IRA et qu'il est peu probable que son tueur soit un soldat, je pense qu'on peut écarter cette hypothèse.

– Je suis du même avis. L'IRA provisoire l'aurait déjà revendiqué. Bien qu'on ne sache jamais de quoi le SAS est capable. Si mes suppositions s'avèrent, alors vous avez le début d'un profil.

– Quelqu'un qui a paniqué ?

– Plus que ça. Quelqu'un qui connaît un peu la balistique, par exemple, qui savait qu'on reconnaîtrait assez vite une blessure de sortie, mais qui ignorait peut-être que nous dépasserions aussi vite les premiers indices. Ou peut-être qu'il ou elle ne réfléchissait pas du tout. Ou qu'il ou elle n'avait pas les idées claires. Peut-être même pas l'intention de la tuer. Pas au début. Quand cela s'est produit, ce quelqu'un n'a pas trop su comment réagir. Il a paniqué, comme vous dites. Dans tous les cas, il ne s'agit pas de quelqu'un habitué à une opération aussi précise. Cette affaire, c'est un contrat – un meurtre commandité –, mais avec un novice à la gâchette. Cas courant chez moi.

– J'imagine.

Il ne perdait pas de temps à transformer des hypothèses en théories, se dit Munro. Si on était toujours aussi expéditif en Irlande du Nord, c'était un vrai miracle qu'on ait jamais réussi à coincer quelqu'un.

À Cock Hill, debout près de la voiture, en contemplant la rangée de poteaux télégraphiques qui descendait dans le ravin jusqu'à la tente, Boyd s'agita.

– Je ne l'avais pas remarqué sur les photos, dit-il en élevant la voix au-dessus du bruit du vent. C'est en pente. Ce qui explique la trajectoire inclinée vers le bas dans la poitrine.

– Mais nous avons retrouvé la balle. Elle était dans le sol sous son corps.

– Pas cette balle ! Vous avez récupéré celle qu'il lui a tirée quand elle gisait là, allongée sur le dos. Je parle de celle qu'il a tirée d'ici ! Quand elle tentait de lui échapper en courant dans cette direction !

Il s'approcha de la tente en feuilletant l'album de photos de la scène de crime que lui avait donné Munro. Une fois franchi le portail ouvrant sur la lande, il parcourut rapidement les trois cents mètres jusqu'au premier repère jaune qui marquait l'emplacement de traces de sang. Quand Munro le rejoignit, il comparait la photo au sol à ses pieds, en alignant le bord de la photo au repère.

– Excellent repérage.

Leurs méthodes rappelaient l'orientation à la boussole. Les traces de sang sur les coussins de sphaigne avaient disparu à cause de la pluie de la nuit précédente, mais le repère comportait quatre pointes en étoile que l'équipe scientifique avait alignées sur les points cardinaux. Le

même repère figurait sur la photo de la zone, montrant les éclaboussures fraîches. En comparant les deux, il était possible de déterminer exactement l'emplacement du sang par terre.

– Manifestement c'est là qu'elle a été touchée la première fois. Un motif de sortie typique, continua Boyd, essoufflé, avant de lever les yeux vers la route. La nuit...

Il réfléchissait tout haut. Munro l'observait. Ils avaient déjà suivi le même raisonnement.

– Comment peut-il la voir pour viser ?

– Il ?

– Ou elle.

– Avec une torche ?

– Non. Je ne crois pas. Pas pratique. L'arme dans une main, la torche dans l'autre... Vous avez vérifié le calendrier lunaire ?

– Oui. C'était presque la pleine lune.

– C'est bien ce que je pensais. Et les douilles ? Deux plus bas, exact ? Près du corps ?

– Oui.

– Il y a dix mètres d'ici à la tente. Comment une douille aurait-elle atterri là-bas si elle s'était suicidée ici ?

– Je ne sais pas. Elle aurait pu rester coincée dans ses vêtements ?

– Entre autres coïncidences. Je ne crois pas. Vous avez retrouvé quelque chose là-haut ?

Il indiquait du bras une trajectoire précise à partir de la photo, pointant non vers la route, mais vers la station météo, à droite du chemin qu'ils avaient suivi pour descendre.

– Non. Nous avons cherché le long d'une ligne qui va d'ici jusqu'à la trace de pneu sur la route.

– Pourquoi ?

– L'équipe scientifique nous a dit que ça correspondait à l'analyse des traces de sang...

– N'importe quoi ! Ils ont été distraits par la trace de pneu. Laquelle n'a peut-être rien à voir. Voici la ligne à partir de ce motif de sortie. Ici.

– Ce n'est pas ce qu'a dit l'équipe scientifique. Ils étaient...

– C'est moi l'expert, monsieur Munro. Je m'y connais. Croyez-moi. J'indique la trajectoire correcte pour ce motif de sortie, à dix degrés près. Vous avez fouillé cette zone ?

– Non. La moitié de ce coteau est inondée de toute façon. Nous procédons à une recherche manuelle demain, si nous sommes dans les temps.

– Vous devriez la retrouver. À moins qu'il ne l'ait déplacée.

– Une douille ?

– Oui. À trois ou quatre mètres de l'endroit où nous sommes. Un poil plus loin, et ce serait un coup de bol.

– Vous en êtes sûr ?

– Pratiquement. Et par là – entre cinquante et deux mille mètres – quelque part dans cette lande, vous trouverez, si vraiment vous avez de la chance, la balle elle-même.

Munro regarda la direction qu'il désignait. Derrière la tente, le coteau s'enfonçait dans la vallée. Environ trois kilomètres à couvrir. Était-il sérieux ou plaisantait-il ?

– Vous pensez que nous devrions la fouiller ?

– Absolument, répondit Boyd sans lever le nez des photos.

Il ne plaisantait pas.

– Toute la lande ?

– Non. Commencez par trouver la douille. Ensuite je pourrai vous aider. En Irlande du Nord, on a un programme informatique pour ce genre de cas – calculer les trajectoires de chute. J'enverrai quelqu'un récupérer les données. Ce ne sera pas de la tarte. Les chances seront minces. Mais cela réduira votre champ de recherche. Et au moins vous aurez essayé.

– Nous verrons, répondit Munro en secouant la tête. Je serai déjà ravi si nous trouvons la douille.

De retour au commissariat, il laissa Boyd avec Dawson et prit l'appel d'un inspecteur en chef du nom de Scother, de l'équipe Coates et Varley, visiblement énervé. Apparemment l'unité de soutien armé avait foiré, c'était du moins ainsi qu'il présentait les choses. Pendant quatre heures ils avaient filé Varley dans Bradford sans faire la

moindre tentative pour l'arrêter, par peur qu'il ne soit armé. Munro donna des instructions à Scother, puis alla trouver Chris Greenwood, l'enquêteur que Bob Harris avait chargé de trier les bandes vidéo du système de sécurité installé dans la maison de Coates à Haworth.

Ils visionnèrent près d'une heure d'images enregistrées lors de la soirée du 8 avril. Greenwood avait examiné ce passage à plusieurs reprises. Il avait fait une découverte significative qu'il voulait montrer à Munro.

À 22 h 27, sur la caméra extérieure, on voyait Fiona Mitchell se garer devant la maison avant d'y entrer. À l'intérieur, environ dix minutes plus tard, Varley sniffait deux lignes. Sans doute de la cocaïne dont ils avaient retrouvé une petite quantité dans une des chambres.

Mitchell apparaissait à la fin de cette séquence, assise sur un canapé face à Coates. On les voyait se disputer – probablement pour savoir d'où elle venait. La qualité du son laissait à désirer. Greenwood y travaillait. Il lui faudrait une journée pour l'améliorer.

Varley proposait à Mitchell de sa drogue, mais elle refusait et quittait la pièce. Varley sortait peu après et prenait sa voiture. Tout cela avant 23 heures. Coates restait assis au même endroit la plupart du temps : il regardait apparemment la télévision. Il finissait par s'endormir. La bande continuait à tourner. À 23 h 33, Mitchell quittait la maison et s'éloignait en voiture. Coates dormait toujours. Près de quatre heures de film suivaient. Coates avachi dans un fauteuil. Il se réveillait juste après

4 heures, alibi en poche.

– Il s'agit sans aucun doute de la nuit du 8 au 9 ?  
demanda Munro. Aucun risque de falsification ?

– Non. C'est authentique. Coates n'a pas quitté les lieux et tout est sur les bandes.

– L'alibi parfait.

– On ne peut pas faire mieux.

– C'est ce qu'on verra. Beau boulot, Chris. Bravo. Nous savons à présent que ce n'est pas Coates qui a tiré. Varley en revanche est pile dans les temps. C'est un début.

– Coates organise ; Varley exécute ?

– Peut-être. Il y a une caméra dans sa chambre ?

– Non.

– Et nous avons – quoi ? – trois mois d'enregistrements ?

– D'après l'étiquetage.

– Bizarre. Pourquoi faire ça ? Pourquoi filmer et conserver des bandes de trucs qui se passent chez soi ?

Greenwood haussa les épaules.

– Paranoïa ?

– Qui sait. Demandez à quelqu'un de vérifier combien de fois il s'endort sous l'œil de la caméra. Pas souvent, je dirais.

## 11.

L'inspecteur en chef David Scother regarda les camions de l'unité de soutien armé se mettre en place avec un désespoir croissant. Malgré les deux cordons autour du domicile de son cousin à Odsal, Varley en était sorti en plein jour, était monté dans sa voiture et avait démarré sans inquiétude. Comme d'habitude, faire appel à l'unité n'avait engendré que bureaucratie, circonspection et retard.

Ses hommes avaient repéré Varley chez son cousin à 10 heures la veille au soir – le mardi. Il avait fallu attendre une heure du matin pour que l'unité décide a) qu'il y avait un risque suffisant pour justifier une « solution » armée (Varley avait déjà été condamné pour vol à main armée et était lié à Coates et à Leech), b) la structure exacte de la solution (un assaut), et c) qu'il serait « en dehors des paramètres d'évaluation des risques » de mettre en œuvre cette solution pendant la nuit. L'équipe tactique avait donc installé des postes d'observation et entrepris de briefier les trois équipes du raid. Le profil psychologique et l'évaluation des risques seuls avaient pris près de deux heures, tout cela avant l'aube.

À 5 heures, le soleil était levé, mais ils avaient attendu 6 heures et demie pour enfin faire valider l'opération par le commandement de Wakefield. Le retard était dû aux

plusieurs niveaux d'autorisation – dont celui du chef de la police – qui s'étaient révélés problématiques. Pourquoi ? Mystère. À 7 heures, les cordons étaient en place.

Personne ne franchirait le cordon intérieur tant qu'on n'aurait pas donné l'assaut. Toutefois, comme les maisons, collées les unes aux autres, n'avaient ni cours ni jardins, le premier cordon délimitait un vaste périmètre. Ce qui impliquait un faible risque d'interférence. Faible parce que, à cette heure, peu de gens étaient debout à Odsal.

L'assaut était fixé à 7 h 15. À 7 h 12, le « faible risque » se matérialisa quand la voisine alla frapper à la porte de la cible et entra, un jeune enfant dans ses bras.

L'effet dans le véhicule de commandement – une camionnette banalisée garée à trois rues de là, d'où Scother avait tout suivi grâce aux transmissions radio – n'aurait pas pu être plus dramatique si une grenade à main avait roulé par les portes arrière. En l'espace de trois secondes frénétiques, l'opération fut annulée. Il était hors de question de déclencher l'assaut avec des tiers dans les parages.

– Trop dangereux, lui dit l'inspecteur dirigeant l'opération, visiblement soulagé.

Scother, lui, ne pensait qu'aux preuves. Si Varley était impliqué, tout élément même vaguement utile serait détruit le temps qu'on le coffre. Chaque fois qu'ils reportaient d'une heure, ils réduisaient leurs chances de récupérer de quoi l'inculper. Les fibres, notamment, avaient une durée de vie très courte. Au bout de trois jours, toute découverte

essentielle leur filerait entre les doigts.

– Trop dangereux pour qui exactement ? demanda-t-il en s'efforçant de ne pas hausser le ton.

– Pour les tiers. Il y a un enfant là-bas maintenant. Cela change tout.

– Quel est le plan B ?

– Nous nous en remettons au commandement.

Et hop ! Nouveau retard de deux heures. En fait, Varley modifia le plan B avant même qu'il ait vu le jour. Vingt minutes après l'arrivée de la voisine, il sortait et se dirigeait vers sa voiture.

– On l'arrête maintenant ? suggéra Scother.

Ils ne prirent même pas la peine de répondre.

L'équipe tactique en avait donc été réduite à reprendre sa surveillance.

Quatre heures plus tard, l'observation des déplacements de Varley aboutit dans un pub du centre de Bradford. Bien entendu, un assaut armé était hors de question en ces lieux.

– Où pensez-vous qu'on puisse lancer l'assaut en toute sécurité ? demanda Scother.

– Dans toutes sortes d'endroits. Mais certainement pas dans un pub bondé.

Scother téléphona à Munro pour se plaindre, qui lui dit de placer un homme dans le pub sans les prévenir. Scother choisit deux inspecteurs de Leeds (ils risquaient moins

d'avoir déjà croisé Varley) et envoya le premier en reconnaissance. Un quart d'heure plus tard, il revenait. Il semblait très improbable que Varley fût armé, à en juger par son attitude et ses vêtements. Il y avait une quinzaine de personnes à l'intérieur. Entouré d'un petit groupe d'hommes, tous âgés d'une vingtaine d'années, Varley buvait une blonde en regardant une chaîne de sport.

Il ne se comportait pas comme un homme qui se savait recherché pour avoir descendu un policier, bien qu'à force de rester vissé devant la télé il ne tardât pas à voir un flash info et à faire le rapprochement. D'ailleurs, s'il avait un portable sur lui, quelqu'un finirait bien par lui apprendre que son demi-frère était en garde à vue. Le temps ne jouait pas en leur faveur.

Scother envoya le second homme surveiller l'intérieur et choisit cinq autres membres de son équipe qui affirmaient n'avoir jamais croisé Varley. Le temps qu'ils arrivent, il était midi passé.

Il les fit entrer dans le pub et cinq minutes plus tard, longeant les camionnettes de l'unité de soutien armé, il y pénétra à son tour.

Il repéra aussitôt Geoff Evans, le policier de Leeds, qui dominait tout le monde d'une bonne tête.

– Varley est une petite crapule de Bradford, lui avait-il dit, et je parierais qu'il n'est pas armé. On aurait pu l'arrêter hier soir sans faire tout ce foin.

L'endroit était miteux : peinture marron sur les murs,

papier peint à fleurs défraîchi, bar en bois, plancher. Midi venait de sonner, et on sentait encore les relents de la soirée précédente. Juché sur un tabouret à un bout du bar, tournant le dos à la porte des toilettes pour hommes, Varley suivait un match de foot à la télé. Il était entouré de trois autres types debout. Aucun d'eux ne prêta attention à Scother.

Il prit le temps d'intégrer tous les détails. Il reconnut aussitôt Varley grâce à la photo du dossier d'information. Un individu plutôt petit, pas plus d'un mètre soixante-treize, mince. Maigre et nerveux, un type formé dans la rue. Pas très costaud. Le genre à avoir appris à ses dépens qu'il était trop petit pour remporter une bagarre sans être armé. Mais porter un flingue était une autre paire de manches.

Il lui trouva une allure légèrement efféminée – la manche remontée au-dessus d'un tatouage (un aigle ?) sur le biceps, la boucle d'oreille au lobe gauche, la façon de tenir sa cigarette, tenue avec nonchalance entre les doigts, la moue quand il tirait dessus, même le gel, la laque ou Dieu seul savait quel produit lui plaquait les cheveux roux en arrière. Il avait la peau trop lisse.

Lors du profilage psychologique, on avait mentionné un incident datant de quelques années au cours duquel des dealers noirs de Leeds étaient venus faire payer une dette à Varley. Après l'avoir un peu bousculé, ils avaient lancé la rumeur qu'ils l'avaient aussi sodomisé. L'affaire avait été révélée à la suite d'un incident armé contre l'un des dealers. On lui avait tiré dans la jambe environ trois

semaines après le début de la rumeur. On n'avait rien pu mettre sur le dos de Varley. Mais l'épisode ferait une bonne mise en condition quand on l'aurait en salle d'interrogatoire.

Scother repéra les cinq renforts qui commandaient à boire à l'autre bout du bar et vint se placer à côté d'Evans. Il croisa son regard et lui fit signe de le suivre. Il passa derrière Varley et entra dans les toilettes des hommes. Trente secondes plus tard, Evans l'y rejoignait.

– Qu'est-ce que vous en dites ?

– Je suis pas sûr, patron, mais il n'a pas l'air d'être au courant.

– Bien. C'est aussi mon avis. Et s'il ignore que Coates est au trou, pourquoi serait-il armé ?

– Il n'a pas l'air armé. Pas de formes suspectes sous ses habits ni de gestes révélateurs.

– Exactement. Voilà ce qu'on va faire. On sort d'ici, on se jette sur lui, on le plaque au sol. Compris ?

– Pourquoi pas ? fit Evans, indifférent.

Scother prit la tête de l'opération. Il poussa la porte des toilettes : Varley se trouvait à moins de trois mètres de lui. En deux enjambées, il se planta derrière un des hommes qui le séparait du tabouret de Varley. Se glissant entre le bar et lui, il repoussa l'homme d'un coup d'épaule. Varley, qui portait son verre à ses lèvres, interrompit son geste quand le type s'étala par terre, en éclaboussant les deux autres devant lui. Scother sauta sur Varley.

Fort de son mètre quatre-vingt cinq et de ses cent sept kilos, il lui balançâ son poing dans la figure. Le coup atterrit exactement là où il le voulait – dans la pommette gauche. La tête de Varley pivota, le verre lui glissa de la main. Le tabouret vacilla, Scother s'appuya dessus de tout son poids, et ajouta un petit crochet à l'instant où Varley s'effondrait.

En enjambant le tabouret, il sentit qu'Evans faisait le vide derrière lui. Arrivés au pas de course, les cinq inspecteurs fondirent sur les trois autres individus et leur réclamèrent leurs papiers. Il regarda le corps de Varley heurter le sol, sa tête rebondir sur le plancher. Sans lui laisser le temps de réagir, il le maintenait d'un genou et il avait sorti les menottes.

Varley se mit à gueuler. Scother lui plaqua le visage par terre. Puis Evans l'immobilisa en s'agenouillant sur ses épaules. Scother lui passa les menottes. Varley se mit à donner des coups de pied. Evans leva les deux mains au-dessus de sa tête et les abattit tel un gourdin à l'arrière de son crâne, avec un bruit énorme. Les coups de pied cessèrent.

Lorsqu'ils le remirent debout, il avait l'air largué. Pas inconscient, mais désorienté. Le visage ensanglanté. Scother ordonna à Evans de le fouiller et appela des renforts avec son portable.

En revenant vers eux, il vit que Varley avait l'œil vitreux et que le front, le nez et les lèvres pissaient le sang. La coupure au front était moche, il faudrait la recoudre. Il lui

annonça qu'on l'arrêta pour le meurtre de l'inspecteur Philip Leech. Il ne prit pas la peine de lui lire ses droits. À quoi bon ? Varley n'avait pas l'air d'être en état de comprendre quoi que ce soit. Il ne répondit rien.

Lorsque le fourgon arriva, il poussa Varley dehors et le remit à ses collègues. Puis il monta dans sa voiture et démarra en trombe. L'inspecteur de l'unité de soutien armé lui hurla quelque chose du trottoir. Varley n'avait pas d'arme sur lui.

À Halifax, il attendit qu'Evans le rejoigne à la cantine pour remplir son carnet.

– Vous avez entendu sa réponse à la lecture de ses droits ?

– Il n'a rien dit.

– Peut-être que vous étiez trop loin pour l'entendre.

Il passa son carnet à Evans. Evans acquiesça et le lui rendit.

– Maintenant que vous le dites, j'ai entendu un truc dans ce genre.

– Alors notez-le.

Il lui dicta la réponse de Varley quand on lui avait annoncé qu'on l'arrêta pour le meurtre de Leech : « Il l'a pas volé. Mais j'suis pas votre homme. J'ai un casier. Je connais la chanson. J'serais pas con à ce point. »

Ça sonnait bien. Il se disculpait – cela faisait donc authentique – et il y avait suffisamment de précisions pour

que ce soit utile. Plus tard, quand ils interrogeraient Varley, il lui passerait son carnet pour qu'il le signe. Il refuserait, bien sûr. Parce qu'il n'avait rien dit de tel. Mais cela n'avait pas d'importance. Tant que c'était spontané, tant qu'on le notait et qu'on demandait qu'on le signe, les avocats s'en contentaient. La défense objecterait aux propos de Varley concernant ses précédentes condamnations. Mais la pure méchanceté – *il l'a pas volé* – serait plus difficile à faire oublier. Et ça plairait au jury.

## 12.

Manor Park Road était une petite rue qui menait dans une partie de Manningham essentiellement peuplée de Pakistanais – des musulmans, pour la plupart originaires de la région de Mirpur. Seuls deux ou trois dealers se partageaient le quartier qu'ils géraient d'une main de fer. Si Toomey avait foutu la merde à Manchester, ils auraient été au courant de son arrivée.

Il aurait été utile d'avoir des renseignements sur la raison qui avait amené Toomey à entrer dans leur sphère de contrôle, en emménageant dans une chambre meublée à deux pas d'un endroit qui le mettrait en contact immédiat (et probablement en conflit) avec les pontes de Manningham dès l'instant où il tenterait de dealer. Mais Sutherland ne lui avait rien dit de tout ça. Sharpe doutait même de l'histoire qu'il lui avait servie à propos des liens de Toomey avec « Skelly », le caïd de Manchester, et le différend qui l'avait obligé à quitter la ville. Elle lui avait demandé une copie de la photo agrafée au dossier, mais il avait refusé ne serait-ce qu'elle y jette un coup d'œil.

– Ce n'est pas lui, lui avait-il répondu en la regardant droit dans les yeux.

– La photo agrafée à son dossier n'est pas...

Elle avait préféré ne pas insister. Elle trouverait Toomey sans son aide. Cela lui prendrait juste un peu plus

longtemps.

Combien de temps faudrait-il à Sutherland pour décrocher son téléphone et prier Munro de lui ordonner de laisser tomber ? Ce serait le test. Une petite conversation avec Munro lui permettrait de savoir exactement ce qui avait été dit. Si Sutherland ne mettait pas Munro au parfum, alors elle saurait à qui et à quoi elle avait affaire.

Sur Manningham Road, il se remit à pleuvoir. L'eau ruissela soudain sur le pare-brise, déformant les grandes demeures victoriennes de Park Road. Des hôtels particuliers pour les capitaines de l'industrie textile et leurs contremaîtres, des structures massives à pignons entourées de sycomores et de hêtres. De la fortune blanche. Un temps révolu.

La plupart avaient soit été transformées en appartements, soit converties en écoles ou en maisons de retraite. Manor Park Road se composait surtout de maisons jumelées, construites à la même époque, pour les moins vernis de la hiérarchie du textile. Changées elles aussi en appartements. La demande pour les logements abordables ne faiblissait pas.

Certains coins de Manningham offraient un désolant spectacle de délabrement et de déclin. Des alignements de petits cubes tous identiques avec des fenêtres condamnées par des planches, des toits de tuiles cassées, des cours minuscules encombrées de cordes à linge, des rues jonchées de détritrus, des chiens errants, des jardins mal entretenus, des terrains vagues envahis

d'orties et d'arbustes épineux, des façades de magasins dont la peinture partait en lambeaux. Et, apparemment, la criminalité allait de pair avec la décrépitude.

À moins de cinq cents mètres du poste de police de Toller Lane, on voyait traîner des bandes de jeunes chômeurs désœuvrés, fumant de la came, regroupés autour de clinquantes voitures japonaises (la Subaru Impreza était la dernière mode) avec peintures métallisées étincelantes, pare-chocs abaissés, et pots d'échappement gros comme des petits canons. Le conducteur était presque toujours un dealer de bas étage avec chaînes en or autour du cou, déversant une musique assourdissante par ses vitres ouvertes. Le message était clair.

Leech les avait en horreur. Les rares fois où elle l'avait accompagné à Manningham, il avait fait son possible pour provoquer des altercations, en fixant les dealers dans le blanc des yeux, en ralentissant à leur hauteur. Un ou deux avaient commis la bêtise de lancer une réflexion qui lui avait servi de prétexte pour intervenir. Mais les arrestations n'avaient jamais donné grand-chose. Au mieux un ou deux sachets et une inculpation pour détention de drogue. Ils n'étaient pas cons au point de se balader avec de la dope sur eux.

– On les dérange, disait Leech. Au moins comme ça ils savent que nous sommes là.

La situation était la même à Thorpe Edge, autres barres de HLM vouées à la démolition. Sauf que là dealers et consommateurs étaient blancs. Leech se montrait plus

circonspect avec eux.

Elle ne se voilait pas la face : elle partageait ses préjugés. Ça allait avec le boulot. Difficile de faire abstraction de ses origines et de son éducation. Peut-être que c'était inséparable de la couleur de peau. Elle était blanche. Et raciste. Aussi simple que ça. Mais au moins elle en avait conscience. Leech, non.

Selon elle, provoquer les dealers ne menait à rien. Cela ne faisait qu'aggraver la tension et qu'accentuer leur mauvaise presse à Manningham. Moins d'un an avant, des émeutes avaient éclaté autour de Toller Lane. La raison avancée : l'arbitraire des forces de police. Durant deux jours, il avait été impossible de pénétrer dans certains quartiers de la ville : boutiques en flammes, voitures incendiées, barricades et cocktails Molotov.

Pour recruter des indics, il fallait avoir le soutien de la communauté. En mettant la pression aux dealers, on obtenait exactement l'effet contraire. Mieux valait jouer la discrétion. Infiltrer, séduire les aigres, les blasés, les jaloux, puiser parmi les rejetons à la botte des petits dealers. Les atteindre depuis l'intérieur. Comble de l'ironie, Leech s'en tirait fort bien avec les raclures blanches – les Coates et les Varley – mais, à Manningham, la couleur avait constitué un obstacle.

Le propriétaire avait une sorte de secrétaire au numéro 15 de Manor Park Road, une petite dame d'origine asiatique installée à un bureau derrière un comptoir dans l'entrée, comme un concierge. Sharpe brandit sa plaque

devant ses yeux las. Elle lui demanda si Liam Toomey était là, poliment, avec le sourire. La femme retira ses lunettes.

– Vous venez juste de le rater, mon petit, l'informa-t-elle, avec un accent de Bradford à couper au couteau.

– Vous savez quand il doit revenir ?

– Il ne reviendra pas. Il a reçu un coup de téléphone il y a environ une demi-heure. Il l'a pris dehors. Ils sont obligés de sortir. La réception est mauvaise à l'intérieur. C'est comme ça que je les entends. Il était agité. Il est remonté à l'étage au pas de course avant de partir une dizaine de minutes plus tard, en me donnant ça. (Elle brandit une liasse de billets.) Tout le loyer qu'il me devait.

– Vous voulez dire qu'il est parti pour de bon, qu'il a rendu sa clé ?

– C'est ça.

Sharpe réfléchit.

– Vous avez entendu ce qu'il a dit au téléphone ?

– Il posait surtout des questions.

– Du genre ?

– Qui ? Comment ils ont eu mon nom ? Pourquoi moi ? Qu'est-ce que ça cache ? Ce genre de trucs. Il jurait aussi. Des mots très violents. Pas un homme agréable. Qu'est-ce qu'il a fait ?

– Peut-être rien. Je ne sais pas. Vous vous rappelez autre chose ? Le nom de son interlocuteur, par exemple ?

– Non. Pas de nom. Je file dans dix minutes, il a dit. Je

me souviens de ça. Parce qu'il l'a fait. Dix minutes plus tard, il déguerpissait, avec armes et bagages.

– Beaucoup de bagages ?

– Deux sacs. Un en bandoulière, l'autre à la main.

– Comment il est parti ? En voiture ?

– Pas d'après ce que j'ai vu. Il était à pied.

– Je peux jeter un coup d'œil à sa chambre ?

– Bien sûr, mon petit. On collabore avec la police ici.

Appartement A. En haut de l'escalier. Mais vous ne trouverez rien. Je suis déjà montée. Il n'y a rien là-haut, ajouta-t-elle en lui remettant un trousseau de clés.

Une studette, minuscule. Un lit deux places et un comptoir en plaqué censé séparer la chambre et la cuisine occupaient presque tout l'espace. Derrière le comptoir, deux plaques électriques et un mini-réfrigérateur. Derrière une mince cloison, des toilettes et une cabine de douche.

Eric Sutherland était-il celui qui avait téléphoné pour le prévenir ? Auquel cas, pourquoi ? Quel était le lien ? Toomey avait décampé sans attendre son reste, mais tout était nickel. Lit au carré, toilettes propres qui sentaient encore l'eau de Javel. Sharpe ouvrit les placards de la cuisine, regarda sous le lit, sous les draps, dans le réservoir de la chasse d'eau. Sans vraiment savoir ce qu'elle cherchait.

Dans l'armoire à pharmacie, elle trouva un vieil emballage de compléments protéinés, du genre qu'avaient les culturistes. Il pouvait très bien traîner là depuis des

mois. Son portable sonna alors qu'elle jetait un coup d'œil derrière les rideaux. C'était Munro, mais la réception était si mauvaise qu'elle lui dit qu'elle le rappellerait. Elle redescendit au rez-de-chaussée.

– Il est resté combien de temps ici ?

– Quatre mois.

– Une idée de l'endroit où il a pu aller ?

– Je ne sais rien de lui. Je me contente de me poster ici, à m'assurer qu'ils ne causent pas de dégâts. Adressez-vous au propriétaire. C'est lui qui se charge des références et des arrhes.

– On a besoin de références pour habiter ici ? s'exclama-t-elle en s'efforçant de masquer sa surprise.

– Bien sûr.

Elle écrivit les coordonnées du propriétaire, posa d'autres questions (avait-il des visiteurs, écoutait-il de la musique, fréquentait-il des gens), toutes négatives. La femme fournit une description mais vague, inutile. Sharpe la nota et rejoignit sa voiture.

– Où êtes-vous ? lui demanda Munro.

Elle n'hésita pas. Elle savait ce qui allait suivre.

– À Manningham. Je cherche Liam Toomey.

– Liam Toomey ? Ce nom ne me dit rien.

– Je vous ai parlé de lui. C'est le type avec qui Coates montait un deal, d'après Fiona.

– Non. Vous ne m'en avez pas parlé, j'en suis sûr.

Silence. Elle attendit quelques secondes avant de reprendre :

– Désolée, monsieur. Je croyais l'avoir fait. On m'a envoyée vérifier l'info.

– Vérifier l'existence d'une entente avec un dealer de *Manchester*. Voilà la mission. Vous ne vous rappelez pas son nom. C'est ce que vous m'avez dit.

– Vraiment ? Désolée. De toute façon, je ne parviens pas à le localiser. Peut-être que le nom n'est pas le bon.

– Vous pouvez rentrer, s'il vous plaît ? Maintenant. Je veux qu'on discute de tout ça.

– Bien sûr. Pas de problème.

Munro raccrocha.

Sur le chemin du retour, Sharpe téléphona au propriétaire, un certain Dr Mohammed Hussain, au numéro que la concierge lui avait donné. Elle tomba sur un répondeur. Elle laissa un message au sujet de Toomey avec ses coordonnées. Les références devaient être fausses, mais cela valait le coup d'essayer.

## 13.

Comme Boyd l'avait prédit, ils trouvèrent des éclats. Toutefois les résultats n'étaient pas sûrs à cent pour cent. Il faudrait les envoyer à l'équipe scientifique avec des fragments des côtes postérieures de Fiona Mitchell afin d'obtenir des correspondances probantes. Mais vu que devant ses côtes étaient intactes, la présence d'éclats à cet endroit-là démontrait qu'on lui avait certainement tiré dans le dos.

Munro rentra à Halifax avec Boyd pour qu'il récupère ses affaires. Munro le raccompagnait à la voiture qui le conduirait à l'aéroport lorsqu'ils croisèrent Karen Sharpe dans le couloir du premier étage.

– Helen Young ? s'exclama Boyd.

Elle s'immobilisa et le regarda sans comprendre. Elle secoua la tête.

– Inspecteur Karen Sharpe. Désolée. On se connaît ?

Boyd recula, visiblement pris de court.

– Je vous présente Karen Sharpe, monsieur Boyd. Elle fait partie de la brigade, dit Munro. Ian Boyd, Karen. C'est l'expert en balistique de Belfast. Il nous a apporté une aide inestimable aujourd'hui.

Elle opina du chef.

– Vous ressemblez à une fille que j'ai connue dans le

temps.

– Helen Young ? dit-elle en souriant.

– Oui. Nous avons étudié ensemble.

Ils se dévisagèrent. Sharpe rit, légèrement mal à l'aise. Boyd se confondit en excuses. Munro la pria de l'attendre quelques minutes.

Il prit congé de Boyd, le remercia et remonta dans son bureau.

Accoudée à la fenêtre, Sharpe regardait la voiture de Boyd s'éloigner. Elle lui jeta un coup d'œil. Livide, elle avait le front luisant de sueur. Visiblement mal en point.

– Ça va ?

– Ça va.

– Asseyez-vous.

Elle ne bougea pas. Il attendit un instant. Toujours pas de réaction.

– Karen ?

Le visage dans les mains, elle lui tournait le dos. Avait-elle pleuré ? Il n'aurait pu le dire. Ses épaules tremblaient un peu. Il se leva, s'approcha et posa doucement une main sur son épaule.

– Vous êtes sûre que ça va ?

Elle hocha la tête, toujours sans le regarder.

– Vous avez peut-être repris le travail trop tôt, Karen. De manière un peu prématurée.

– Tout va bien.

Elle fit volte-face si brusquement qu'ils se frôlèrent. Elle avait les yeux fixés sur lui, brillants, perplexes mais secs. Elle avait l'air plus perdu que secoué. Elle reprit des couleurs dès qu'il s'écarta.

– Je croyais que vous étiez bouleversée, ânonna-t-il bêtement.

Il se sentait mal à l'aise. Comme si elle s'était joué de lui.

– Vous aviez l'intention de me consoler ? railla-t-elle, effrontée.

– Parlez-moi de Liam Toomey, reprit-il d'une voix délibérément froide.

Il se rassit à son bureau. Elle resta là où elle était. Jadis on l'aurait accusée d'insubordination. À l'époque où les moins gradés étaient tenus de saluer leur supérieur. Bien avant qu'il ne devienne commissaire.

– Il n'y a rien à dire. J'espérais que MANCRO vous en aurait révélé plus qu'à moi.

Il réfléchit à sa réponse.

– Asseyez-vous, Karen.

C'était la troisième fois qu'il le lui demandait. Cette fois, elle obéit.

L'appel qui lui avait appris qu'elle cherchait Toomey venait d'un commissaire divisionnaire, une certaine Sue Green qui avait expliqué qu'elle dirigeait le bureau des services de renseignements de la police de Manchester. Un appel amical – une question innocente comme

excuse – mais il avait raccroché, perplexe. D’après Green, une certaine Sharpe était venue se renseigner sur le compte d’un natif de Manchester du nom de Toomey, sans être capable d’expliquer les raisons de sa démarche, sinon que cela avait un lien avec Phénix. Green téléphonait, poussée par la curiosité professionnelle, soi-disant.

– Qu’est-ce que Manchester vous a donné ?

– Une adresse à Bradford. Aucun signe de lui là-bas.

– C’est tout ?

– C’est tout.

– Pourquoi leur avez-vous dit que vous ignoriez pourquoi nous recherchions Toomey ?

– Je n’ai rien dit de tel. Je leur ai montré l’ordre de mission.

– Qui n’est pas très explicite. C’est du moins ce qu’ils ont prétendu.

– À qui avez-vous parlé ?

– Au commissaire divisionnaire Green.

– Je ne l’ai pas rencontré. Il s’est trompé.

– Elle. C’est Sue Green qui dirige là-bas. Vous avez dû voir un subordonné.

– Alors quel est le problème ?

Il soupira. Quel était le problème ?

– Vous avez oublié de me parler de Toomey ?

– Je croyais l’avoir fait. Peut-être que ce nom m’avait échappé à ce moment-là. Mais je m’en souviens

maintenant. J'ai vérifié. Pourquoi êtes-vous inquiet ?

Pourquoi ?

– J'ai eu l'impression, mais je peux me tromper, qu'ils ne vous ont rien lâché parce que vous-mêmes restiez vague. Vous pensez qu'ils en savaient plus sur Toomey ?

– Je ne crois pas. Ils m'en auraient dit plus dans ce cas-là, non ? Pourquoi le garder pour eux ?

– Pourquoi espériez-vous que MANCRO m'en aurait révélé plus qu'à vous ? Et pourquoi pensiez-vous que je leur avais parlé ?

– Vous y avez fait allusion quand vous m'avez appelée.

– Non.

– Je crois bien que si.

– Pas du tout.

– C'est le souvenir que j'en garde, ajouta-t-elle en haussant les épaules. Quelle importance ? J'espérais qu'ils vous auraient peut-être contacté pour vous donner des infos confidentielles, si bien sûr ils en possédaient. C'est le cas ?

– Non.

Ils se mesurèrent du regard ; Munro sentit un vague soupçon l'envahir. Mais pourquoi ?

– Je vais mettre quelqu'un d'autre sur Toomey, reprit-il, pour tester sa réaction, sans toujours bien savoir pourquoi.

– Très bien, fit-elle avec un nouveau haussement d'épaules. Dites-lui de venir me voir. Je lui donnerai ce que

j'ai.

– Rien, c'est ça ?

– Plus ou moins.

– Je veux que vous voyiez l'agent Oliver Williams pour les données concernant Leech. C'est la priorité. Si on peut convaincre Williams de donner un coup de main et le relier à Coates, on aura un bon mobile.

Une fois de plus, pas de réaction visible.

– On lui a déjà parlé ?

– Il a disparu de la circulation. Il n'est pas venu ce matin. Sa femme ignore où il se trouve. Selon moi, il sait ce qui se passe et il a paniqué. Vous avez l'air d'aimer ça – traquer les gens. Je vous imagine plutôt douée pour ça. Et c'est plus important que Toomey. C'est par là que Bob Harris voulait que vous commenciez. Je crois qu'il vous l'a dit. Je veux que vous vous en chargiez maintenant. C'est clair ?

Elle hocha la tête.

– Bob est votre supérieur. Vous le savez, non ?

– Bien sûr.

– Quand il vous demande de faire quelque chose, vous le faites. Vous ne vous occupez pas de ce que vous pensez être une priorité. Suis-je clair ?

– Parfaitement.

– Bien. Prévenez-moi dès que vous aurez retrouvé Williams.

Il se leva pour lui ouvrir la porte.

- Pourquoi pensez-vous que Williams a paniqué ?
- Vous voyez une autre explication ?
- Il a peut-être été tué.

Il sentit une goutte de sueur lui couler sur la nuque. Il n'avait même pas envisagé cette éventualité. Et si quelque chose de plus gros se tramait ? Aurait-il dû y songer ?

– Vous avez raison. Je ne devrais pas tirer de conclusions hâtives. J'y réfléchirai. En attendant, trouvez-le-moi.

– Mort ou vif ?

– C'est ça, dit-il en lui souriant. Mort ou vif.

Il ferma la porte derrière elle.

Elle plaisantait. L'homme avec qui elle avait travaillé pendant un an venait de mourir et elle était déjà capable de blaguer. Il s'assit à son bureau en se demandant pourquoi son comportement ne le choquait pas, ne le rebutait pas.

## 14.

Dans les toilettes pour dames du premier étage, elle s'enferma dans un w-c et s'adossa à la porte, les oreilles bourdonnantes, le souffle court. Elle avait la tête qui tournait. Elle se pencha, sentit le sang affluer dans son cerveau, attendit qu'il lui picote le visage pour se redresser. Manque d'oxygène. Elle respira profondément. Que se passait-il ?

Toomey. Le mensonge de Fiona. L'accent irlandais. Sutherland. Les renseignements généraux. Et maintenant ça. *Helen Young*. Pouvait-il s'agir d'une coïncidence ?

Elle n'arrivait pas à avoir les idées claires. Quelque chose lui échappait.

La vue des corps lui avait causé un choc. Parce qu'elle connaissait les victimes. Rien de plus. C'était comme de contempler des morceaux de bidoche au supermarché. Elle avait bien aimé Phil Leech un temps, juste un peu. Maintenant qu'il n'était plus là, sa vie et son décès la laissaient de glace. Elle ne ressentait rien. Absolument rien. Fiona la touchait davantage. Personne ne se souciait d'elle.

Elle s'assit sur le siège des toilettes et se passa les mains dans les cheveux. D'autres seraient tombés malades, auraient été mis sous sédatifs, hospitalisés, seraient au moins en congé. Il n'était pas surprenant de

faire un peu de dépression dans un cas pareil. On s'y attendait, même. On n'était pas normal, sinon. Elle avait regardé Munro dans les yeux en flirtant avec lui et elle avait compris. Il la prenait pour une sorte de monstre.

Ils voulaient qu'elle soit mal. Pour eux, la dépression, cela se résumait à des idées noires. Ils n'avaient aucune idée de la réalité de la chose. Elle, elle s'en souvenait. Ce n'était pas une vague baisse de moral. C'était physique. On ne pouvait plus manger, dormir, bouger. On en était réduit à frissonner de froid et de terreur, en proie à la peur, constamment. C'était mortel. Elle en portait les marques. Les cicatrices mentales. Il n'était pas question de revivre cela. Coûte que coûte.

Elle se redressa. Respira. Elle se fichait bien que Leech soit mort. Elle aurait pu faire semblant. Elle était capable de jouer la comédie. Mais pourquoi s'embêter ? Elle avait perdu bien plus qu'elle-même par le passé. Elle savait ce que l'on ressentait. Elle ne participait pas à l'enquête pour venger sa mort, pour rendre justice à sa pauvre veuve cocufiée. De toute façon, ils étaient séparés. On naissait, on vivait, on mourait. Il en allait ainsi. Pourquoi se lamenter ? Même coucher avec Leech – il y avait de cela huit mois maintenant – n'avait été qu'un détail. Comme de se fourrer quelque chose dans la bouche pour le goûter. Avant de le recracher.

– Je ne crois pas que tu sois capable d'amour, lui avait-il dit un jour. Pas de véritable amour. Pas comme les gens normaux.

C'était quoi le véritable amour ?

Elle voulait savoir ce qui s'était passé à Cock Hill. Non pas pour Leech. Ni même pour Fiona. Pas vraiment. Pour elle-même, Karen Sharpe. Des trois au pub ce soir-là, elle était la seule encore vivante. Elle avait besoin de comprendre parce qu'une minuscule pointe de doute, un lien déjà établi, lui soufflait de le faire. Découvrir la vérité, vite.

Elle sortit des w-c et se rinça le visage au lavabo. En se regardant dans le miroir, elle ne vit que sérénité et normalité. La crise était passée. Elle tendit la main : pas de tremblements.

Trouver Toomey était la priorité. Pas la leur – les cinquante-cinq hommes de la brigade Phénix, Munro et Harris – parce qu'ils en savaient encore moins qu'elle. Mais la sienne.

Elle rappela Hussain mais tomba sur le répondeur.

Sutherland lui avait aussi donné une ancienne adresse pour Liam Toomey à Manchester. Et si elle y allait ?

Elle monta à la salle des opérations. Harris n'était pas là. Elle passa en revue les missions qu'on lui avait confiées, les remit en place. En se branchant à l'ordinateur HOLMES au bureau de Harris, elle suivit les progrès accomplis, mission par mission, cherchant quelque chose qui ait un rapport avec Toomey. Elle tomba sur les coordonnées de l'agent Oliver Williams, qu'elle nota, ainsi que le nom de sa femme.

Apparemment on l'avait interrogée sur l'endroit où il se trouvait, sans grand succès. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait, selon elle. Elle le soupçonnait d'« avoir une liaison ». Au lieu d'enfoncer sa porte à coups de pieds, ils étaient allés consulter Marshall sur le bien-fondé d'une demande de mandat de perquisition. Marshall avait décidé que, si jamais on en venait à arrêter Williams, il faudrait réclamer un mandat de section 18.

Ils hésitaient. Williams était flic, après tout. Il ne fallait pas le traiter comme un simple péquin. Il existait des procédures à suivre quand un collègue était dans le collimateur. Ils avaient même déposé une demande auprès du syndicat pour obtenir l'autorisation de fouiller son casier. L'interroger sur les contrôles qu'il avait effectués un an avant sur la voiture de Leech, ce n'était pas le rendre complice d'un meurtre, si ? Sa femme avait promis d'appeler dès qu'elle saurait où il était. Point barre.

Quelle bande de cons ! Elle consulta sa montre. Il faudrait qu'elle fasse vite. Puisque Munro lui avait demandé de s'en charger, elle obéirait. Pas la peine d'en faire tout un plat.

Il fallait que Munro la lâche un peu. Elle lui avait menti et dissimulé des choses. Cela ne pourrait pas durer éternellement. Il fallait qu'elle lui donne l'impression d'être normale, obéissante et docile. C'était ça, le genre de femme susceptible de lui plaire ? Il s'était efforcé de se montrer gentil, de s'identifier à elle. Elle avait eu envie de le toucher, de dire quelque chose qui briserait la glace.

Aucune chance. Elle se réfugiait toujours dans la dérision. La plupart du temps, elle se faisait l'effet d'un iceberg. Glaciale, au milieu d'éléments insignifiants. Les gens qui l'entouraient étaient trop transparents. Il n'y avait rien à découvrir quand on creusait. Mais elle le trimbballait derrière elle. Deux tiers en dessous de la surface.

Ce poids qu'elle traînait.

## 15.

Une femme de petite taille proche de la cinquantaine lui ouvrit.

– Brenda Williams ? Inspecteur Karen Sharpe. Je cherche Ollie.

La porte n'était entrebâillée que d'une vingtaine de centimètres, retenue par une chaîne.

– J'ai dit que je lui dirais d'appeler dès que j'aurais des nouvelles.

– Je sais. Je peux entrer ?

– Pourquoi ?

La femme avait un air pincé. Du genre suspicieux. Sa robe semblait dater de 1940.

– Pour bavarder un peu. Rien de dramatique.

Karen recula, regarda autour d'elle. Une maison jumelée de quatre pièces dans une impasse paisible de Wibsey, un faubourg discret de Bradford. Un peu plus haut dans la rue, quelqu'un lavait sa voiture. C'était un doux après-midi de printemps, maintenant que les nuages avaient disparu. Elle sortit les feuilles pliées de la poche de sa veste. Comme d'habitude, le tribunal n'avait pas vraiment pris la peine de vérifier son identité avant de lui délivrer un mandat.

– Vous me laissez entrer ?

Brenda Williams jeta un coup d'œil derrière elle, visiblement nerveuse.

Karen entendit qu'on bougeait à l'intérieur.

– Est-ce que Ollie est là ?

– Non. C'est ma sœur. Vous ne pouvez pas entrer. J'ai dit tout ce que je savais...

Elle poussa la porte. Karen y coinça son pied et lui fourra les feuilles sous le nez.

– J'ai un mandat. J'aimerais autant ne pas être obligée d'entrer par la force.

La femme blêmit. Derrière elle, une autre parlait.

– Elle prétend qu'elle a un mandat, dit Mme Williams d'une voix manquant d'assurance.

– Je vais retirer mon pied. Vous devriez enlever la chaîne. D'accord ?

La femme opina. La porte se referma. Karen compta jusqu'à dix, lentement. Rien. Elle recula et donna un coup de pied juste en dessous de la serrure. Le bois se fendit, céda immédiatement, puis le battant se heurta à la chaîne. À l'intérieur des voix féminines s'affolaient.

Un second coup fit sauter la chaîne et le battant alla s'écraser contre le mur. Elle entra et vit une autre femme, plus grande, lui fondre dessus. Elle hurlait que c'était un scandale.

– Vous avez eu votre chance, dit Karen en la contournant.

Une pile de cartons trônait au beau milieu du salon ; un feu ronronnait dans la cheminée. Brenda Williams sortait des boîtes des papiers par poignées et les jetait dans l'âtre. Karen lui ordonna d'arrêter et la saisit par le bras pour se faire bien comprendre :

– Reculez. Maintenant.

Williams pleurait. Karen retira la liasse de feuilles de sa main tremblante. Elle la fit reculer jusqu'au seuil où l'autre femme criait toujours.

– Nettoyage de printemps ? Vous voulez me dire ce qu'il y a dans ces cartons ?

Aucune ne pipa. Brenda Williams sanglotait en silence. Karen repartit dans l'entrée en leur déconseil lant de toucher à quoi que ce soit. Le téléphone était posé sur un guéridon, juste à côté de la porte. Elle consulta le dernier numéro à avoir appelé : il était masqué.

– Quand avez-vous parlé à Ollie pour la dernière fois ?

– Ne dis rien, ordonna l'autre femme à Williams.

Karen s'approcha d'elle.

– Allons, un peu de jugeote. Quoi qu'il ait fait, il n'est pas là. C'est vous qui êtes dans la ligne de mire. Je boirais bien un café, dit-elle à Brenda, la moins agressive, en lui souriant. Vous pourriez m'en faire un ?

L'autre femme se remit à protester.

– La ferme. Je suis à vous dans une minute. Tâchons de rester courtoises, conseilla-t-elle à Brenda. Je ne cherche pas à vous ennuyer.

– Je ne sais pas ce qui se passe, répondit Brenda d'une voix triste.

– Ne vous en faites pas. Si vous me donnez ce que je veux, il n'y aura pas de problème.

Brenda hocha la tête.

– Du café.

Elle partit dans la cuisine.

Au tour de la sœur. Karen posa une main sur le chambranle de la porte, à la hauteur de sa tête.

– Comment vous appelez-vous ?

– Je suis obligée de vous le dire ?

– À moins que vous n'ayez envie de passer la nuit en garde à vue.

– Elizabeth Horner. Je suis la sœur de Brenda.

– Bien, vous pouvez soit rester soit partir, Elizabeth Horner. Mais si vous restez, vous ne bougez pas d'ici et vous n'ouvrez pas la bouche. Compris ?

Elle rentra dans le salon et entreprit d'examiner les cartons. Il ne lui fallut pas longtemps pour y voir clair. La première liasse de papiers n'était autre que des extraits d'un dossier personnel. Elle trouva le nom. Une opératrice civile du standard. Cela ne lui disait rien. Les documents suivants concernaient un certain Smythe, agent de son état. Inconnu au bataillon lui aussi. Elle continua de pêcher au hasard. Au fond du carton, elle tomba sur des copies de dossiers complets. Oliver Williams travaillait à Wakefield,

au service des permis de port d'armes. Il avait visiblement accès aux données de la police.

Le carton du dessous contenait des demandes de port d'armes, soigneusement classées par ordre alphabétique. Elle chercha rapidement si celles de Coates et de Varley s'y trouvaient. Raté. De toute façon, ils devaient être assez malins pour avoir utilisé une fausse identité. Les demandes s'accompagnaient toutes de photos d'identité, photocopiées en couleurs. Il y en avait environ deux cents.

Brenda revint avec une tasse de café.

– Tout cela appartient à Ollie, je suppose ?

– Oui.

– Pourquoi les brûler ? Ce sont des documents relatifs à son travail, non ?

Brenda ne releva pas. Trop futée pour mordre à l'hameçon.

– Je vais fouiller la maison. Soit j'utilise les gros moyens, avec une équipe d'hommes et des chiens détecteurs de drogue. Soit vous me dites tout de suite s'il y a d'autres dossiers de ce genre ailleurs.

Brenda n'eut pas à réfléchir trop longtemps.

– À l'étage. Dans la chambre d'amis.

– Bien. Merci pour le café, répondit-elle en prenant la tasse pour boire une gorgée. Cela va prendre un peu de temps. Autant vous mettre à l'aise.

Elle monta à l'étage. Dans la plus petite chambre

l'attendaient cinq armoires de rangement aux tiroirs bourrés de copies ou d'originaux. Un ordinateur était posé sur une table dans un coin. Elle l'alluma. Les deux femmes, qui l'avaient suivie, l'observaient en silence, debout dans le couloir.

Elle trouva ce qu'elle cherchait dans un casier intitulé « Opérations ». Le tiroir supérieur renfermait un dossier étiqueté « Enclume ». Des renseignements venant de la base de données de la police, toutes concernant Enclume, toutes requérant un mot de passe pour y accéder. Ollie Williams n'avait pas perdu son temps.

Elle se tourna vers la deuxième armoire. Elle eut encore plus la nausée. Elle savait ce qu'elle allait y trouver.

Son dossier personnel était là, complet. Rangé par ordre alphabétique. Elle le sortit et en feuilleta rapidement la quarantaine de pages. Ses cheveux se hérissèrent. Il ne s'agissait pas de la version expurgée qu'avait vue Munro, mais de la version complète. Comment Williams avait-il pu se la procurer ? Londres n'aurait pas dû expédier cette version. Soit on l'avait fait suivre par accident, soit il avait un contact sur place.

Au milieu du dossier, elle découvrit dix photos, vraisemblablement prises à l'aide d'un téléobjectif. Elle sentit ses jambes se dérober sous elle. Elle s'assit sur la chaise du bureau le temps de reprendre son souffle.

Les clichés étaient récents. Elles dataient de l'opération Enclume. Elle le savait parce que, avant, ses cheveux lui arrivaient à la taille. Et sur ces photos, ils étaient plus

courts.

Il s'agissait pour la plupart de gros plans de son visage, suffisamment bons pour l'identifier. Aucun doute là-dessus. Elle dut examiner l'arrière-plan un bon moment avant de comprendre où elle se trouvait. Chez elle. On l'avait photographiée par les fenêtres.

Elle s'adossa et se tourna vers les deux femmes.

– Où sont ses appareils photo ?

Elles échangèrent un regard.

– Il les a emportés.

– Quand ?

– Il n'est pas rentré depuis dimanche. Il est parti observer les oiseaux.

– Observer les oiseaux ? C'est ça son passe-temps ?

Williams haussa les épaules.

– Ça lui arrive souvent ? De disparaître pendant des jours sans donner de nouvelles ?

Elle acquiesça.

– C'est un ornithologue amateur, intervint la sœur. Il n'y a rien de bizarre là-dedans. On le prévient qu'on vient de repérer un oiseau rare et il y va. Immédiatement. Peu importe où il se trouve.

– Vraiment ? Alors où sont ses photos d'oiseaux ?

Silence.

Elle chercha pendant près d'une heure des dossiers

concernant Leech. À part Enclume, il n'y avait rien. S'il avait téléphoné à sa femme pour lui ordonner de tout brûler, il lui avait probablement dit de commencer par celui de Leech. Ou alors le dossier était plus important ou, plus vraisemblablement, il avait été utilisé récemment. Si tel était le cas, il le conservait ailleurs. La recherche sur son ordinateur ne donna rien. Elle passa le disque dur en revue sans trouver le moindre cliché d'un oiseau ni d'autre chose et elle ne put se connecter à Internet parce qu'il fallait un mot de passe. Le labo s'en occuperait.

Les tiroirs du bureau contenaient des relevés de banque, des bulletins de salaire, des lettres d'avoués, d'entreprises de construction, de clubs dont il était membre, etc. Il n'avait visiblement pas d'argent planqué, mais il ne rassemblait pas des renseignements sur les membres de la police du West Yorkshire et ses opérations pour le simple plaisir. C'était une question de pouvoir. Remis entre les bonnes mains, cela devait rapporter gros. Il y avait sûrement quelque chose permettant d'en retrouver la trace dans cette pièce.

Elle prit tout ce qui la concernait, puis appela Harris. Elle lui expliqua où elle était, ce qu'elle venait de trouver. Elle omit seulement de lui parler de son dossier et de ses photos.

– Je crois qu'il faut envoyer une équipe ici. Pour saisir tout ça.

– Oui. Je suis d'accord. Comment êtes-vous entrée, par curiosité ?

– Avec un mandat.

Il soupira. Elle coupa la communication avant qu'il ne se mette à lui faire la leçon.

Elle se tourna vers les deux femmes. Elle voulut les interroger au sujet des documents qu'elle avait trouvés concernant l'adhésion à la salle de gym Berman à Leeds, puis se ravisa. Outre qu'il s'agissait d'un club très huppé et très cher, Berman était connu pour être fréquenté par un nombre non négligeable d'anciens taulards qui ne manquaient pas de liquide. De l'argent neuf. Du genre qui revenait couvert de poudre brune quand on l'envoyait au labo.

Berman avait figuré plus d'une fois dans l'enquête Enclume. Coates était fiché comme membre, un régulier. Quand Leech s'était renseigné sur l'agent qui avait vérifié ses plaques d'immatriculation plus d'un an avant, il avait découvert que Coates avait un copain dans la police qu'il avait rencontré à la salle de gym. Il ne savait pas à l'époque que Williams la fréquentait. Si Berman avait de l'importance, Sharpe n'avait pas envie que Brenda Williams le mentionne à son mari quand il téléphonerait.

– Falsifier des preuves est un délit, les avertit-elle d'une voix dure. Je pars. D'autres gens vont venir emporter tout ça. J'ai repéré ce qu'il y a ici. Si vous détruisez quoi que ce soit, je le saurai. Compris ?

La sœur lui jeta un regard presque haineux. Brenda se remit à sangloter.

Devant la porte d'entrée, elle songea à un détail un peu vague qui lui trottait dans la tête depuis des jours :

– Une moto.

Elles la regardèrent, incrédules.

– Est-ce que Ollie en possède une ?

– Non.

– Vous êtes sûres ?

– Oui.

– Il sait en conduire ?

– Pas à ma connaissance, répondit Brenda Williams en secouant la tête.

## 16.

C'était deux mois plus tôt. Elle avait noté la date quelque part. Elle rentrait du commissariat de Bradford en voiture. Une nuit humide, froide, avec une très mauvaise visibilité. À la mi-février.

Par hasard, elle avait fait trois détours. C'est ainsi qu'elle l'avait repérée. Deux détours prévus, pour des tâches de la vie quotidienne. Le troisième, délibéré, un test. Quelque part dans un coin de son cerveau, sa formation l'avait rattrapée : la repérer d'abord – pas difficile, puisqu'il s'agissait d'une moto, de nuit, avec un phare unique – puis vérifier. Elle avait essayé d'oublier qu'on lui avait inculqué ces méthodes. Mais on les lui avait tellement enfoncées dans le crâne que c'était devenu un réflexe.

Pour rentrer chez elle en sortant du commissariat de Bradford, elle prenait normalement la direction d'Aire Valley, traversait Shipley et Bingley, contournait Keighley, filait jusqu'à Skipton avant de se retrouver en pleine campagne au nord-ouest entre Settle et Skipton. Un itinéraire assez direct, avec des ralentissements aux heures de pointe dans Manningham et Shipley avant d'aller plus vite une fois qu'on empruntait le grand axe contournant Keighley et Skipton.

Elle n'avait pas trop songé à la sécurité avant de rejoindre Leech dans l'opération Enclume, ni même après.

Phil consultait l'ordinateur central chaque semaine pour savoir si on se renseignait sur ses voitures. C'est comme ça qu'il avait découvert le nom de Williams. Elle ne prenait pas cette peine. Elle ne surveillait pas ses rétroviseurs, ne guettait pas les véhicules vus à plusieurs reprises. Pourquoi l'aurait-elle fait ? Cette époque était révolue. Du moins l'avait-elle cru. Avant cette semaine, elle pensait que Leech perdait le sens de la mesure.

Tout avait commencé avant qu'elle ne le rencontre. Environ deux ans avant. Il se trouvait qu'un ami d'enfance de Coates habitait une des cités où il installait un point de vente. Un dénommé Eric Roberts. Il était venu voir Leech, à l'improviste, en passant par les canaux habituels. Trois ou quatre coups de téléphone au département des enquêtes criminelles, l'inspecteur principal mis au courant, enregistrement de la déposition. *A priori*, pas de danger. Tout se passait au sein d'un commissariat, non ?

Raté ! Moins d'une semaine plus tard, Roberts tombait d'un balcon du troisième étage à Thorpe Edge. Il avait eu de la chance de s'en tirer.

Leech racontait qu'il s'était montré prudent avec lui. Entre le premier contact et l'agression, il ne l'avait rencontré que deux fois. Chaque fois en dehors de la région, dans des circonstances sûres. Seul l'inspecteur principal avait été au courant.

Cet inspecteur principal, Alan Edwards, était du genre fervent. Quand il abordait le sujet de la drogue, Karen se demandait s'il avait toute sa tête. Discuter avec lui était

troublant. On avait l'impression d'avoir affaire à un fanatique religieux, imperméable à tout raisonnement. Il était donc fort improbable qu'Edwards ait décroché son téléphone pour prévenir Coates. Mais quelqu'un l'avait fait. À l'hôpital, une fracture du crâne et deux bras cassés plus tard, Roberts en était la preuve flagrante. Coates l'avait tenu à bout de bras dans le vide jusqu'à ce qu'il lui donne le nom du policier qu'il avait rencontré. Puis il l'avait lâché. Il y avait matière à engager des poursuites, mais non sans obliger Roberts à se présenter à la barre des témoins.

Environ six mois plus tard, en l'espace de quelques jours, Williams avait vérifié les numéros d'immatriculation de deux voitures utilisées par Leech. Williams travaillait dans un bureau, il ne combattait pas la criminalité dans la rue. Quelqu'un d'autre lui avait donc communiqué les numéros. Ce qui signifiait que quelqu'un suivait Leech. Ensuite les menaces avaient commencé. Des messages sur son répondeur privé, des lettres glissées sous sa porte en plein jour. Certaines vagues, d'autres très claires. *Fais gaffe à tes fesses. Ça vient !* revenait souvent.

Sans parler des infos d'indics. Des rumeurs de contrat. On racontait que Coates avait payé pour qu'on lui fiche la trouille, voire pire.

Leech avait commencé à s'inquiéter : il avait fait installer des caméras de sécurité chez lui, avait surveillé ses amis. Williams n'était pas le suspect n° 1. Il ne travaillait pas à Bradford. Et bien qu'il n'ait parlé de Roberts qu'à Edwards, pour on ne sait quelle raison, Leech restait convaincu que

la taupe venait de là, de Bradford, tout près de lui. Il n'avait pas songé aux données qu'Edwards avait pu envoyer au centre, aux renseignements, au QG, via les systèmes informatiques ordinaires et « sûrs » du bureau.

Six mois plus tard, il avait fait venir Karen de l'autre bout de la région, pensant qu'ainsi elle serait clean. Elle avait écouté ses craintes, mais elle avait eu du mal à les prendre au sérieux. Dans leur type d'affaire sur des dealers d'héroïne moyens, ce genre de chose ne se produisait pas. N'importe qui pouvait faire courir une rumeur sur des contrats, mais personne n'irait jusqu'au bout, pas au niveau de Coates.

C'était ce qu'il lui avait semblé. Surveiller ses arrières n'avait donc pas été une priorité. Même après avoir pratiquement pris quelqu'un sur le fait.

Elle avait remarqué la moto en entrant dans Keighley pour faire des courses. À ce moment-là elle n'en avait pas pris conscience, mais, quand, en sortant de la bretelle, elle avait revu le phare unique à trois cents mètres derrière elle, sans le moindre véhicule entre eux, elle avait compris qu'une partie d'elle l'avait déjà repérée. En tournant à Steeton pour prendre de l'essence, elle l'avait perdue. Mais trente secondes après son retour sur la route à deux voies, la moto était réapparue.

Elle avait tenté de voir sa plaque d'immatriculation. Difficile, dans l'obscurité. Elle avait ralenti et accéléré, sans en abuser. Elle voulait que la moto s'approche suffisamment pour pouvoir déchiffrer sa plaque, sans

éveiller de soupçons. Le motard n'avait pas mordu à l'hameçon.

Il s'était laissé distancer, au point qu'elle avait cru qu'il avait renoncé. En s'engageant dans les petites routes de campagne, elle avait aussitôt pris des détours. Elle avait emprunté un chemin bordé de haies qu'elle n'utilisait pas habituellement, s'était garée pour l'attendre, moteur arrêté et lumières éteintes. Près de trente secondes après, la moto filait devant l'entrée du chemin, trop vite pour qu'elle puisse discerner quoi que ce soit dans ses rétroviseurs. Elle avait redémarré, son cœur s'emballant un peu, méfiante, mais encore incertaine.

La moto n'était nulle part en vue quand elle avait quitté la route. Ce qui signifiait – si elle la suivait vraiment – qu'elle connaissait sa destination et son itinéraire. Pour quelle autre raison l'aurait-on suivie ? Des explications bien trop inquiétantes pour y songer sérieusement.

Sharpe croisa la moto qui roulait à toute vitesse dans la direction opposée. Environ trois minutes après, elle la suivit. Elle avait toujours des doutes. Le motard avait une visière noire. C'était tout ce qu'elle avait pu voir. La moto n'avait pas l'air particulièrement flam bante. Rien n'indiquait que son conducteur l'ait même regardée en la croisant. Elle supposait que c'était un homme.

Il n'y avait pas de plaque à l'avant et à la vitesse où elle allait, sous la pluie, dans le rétroviseur intérieur, elle n'avait pas l'ombre d'une chance de déchiffrer la plaque arrière.

À l'époque, elle avait songé à vérifier le circuit de

caméras de surveillance de Keighley. Elle avait même noté la date et l'heure. Elle avait fini par rentrer chez elle, plus sûre de rien. Elle n'aurait même pas pu jurer qu'il s'agissait toujours de la même bécane. Elle n'avait donc rien fait. Pendant des semaines, malgré la sensation d'être surveillée et suivie, elle n'avait pas voulu y croire.

Assise dans sa voiture devant la maison de l'agent Oliver Williams, elle consulta sa montre pour vérifier la date. Pas tant pour se rappeler – comment aurait-elle pu oublier ? On était deux jours après le 8 – mais pour revenir mentalement à la mi-février. Quelle était la date exacte ?

Les autorités locales testaient à Keighley un système de caméras de surveillance. Elles enregistraient tout sur CD. Elle le savait parce que l'itinéraire de Coates de Bradford à son domicile passait par le centre-ville de Keighley. Ils avaient saisi des enregistrements par le passé, pour vérifier des mouvements, des immatriculations. Le centre de contrôle gardait les images enregistrées de chacune des caméras installées. Pas plus de trois mois. Après on effaçait les CD pour les réutiliser.

Elle feuilleta le mince carnet noir qui lui servait d'agenda. (Leech en avait un électronique – est-ce qu'on l'avait récupéré et vérifié ?) Il ne lui fallut pas longtemps pour retrouver la date. C'était le 21 février. « Moto. 19 h 15. » Elle n'avait rien écrit de plus, cela suffisait. Moins de trois mois. Elle chercha le numéro du centre de contrôle et les appela.

– Vous arrivez trop tard, lui répondit une femme, sans prendre la peine de vérifier son identité.

– Vous les avez détruits ?

– Tout a déjà été saisi.

– Par qui ?

– L'inspecteur Hoyle. Il participe à l'enquête sur les meurtres. Phénix.

## 17.

Une moto.

Un pub, au milieu de nulle part, à mi-chemin entre le West Yorkshire et le Lancashire, dans les Pennines, un endroit si isolé que Munro se demanda comment il survivait, du moins sans encourager les conducteurs à forcer sur l'alcool. Sur la route à environ deux kilomètres du lieu où on avait découvert la moto.

Que deviendraient-ils sans les chiens dans cette enquête ? Le propriétaire du pub promenait chaque jour le sien – un colosse gris qui ressemblait à un énorme mouton – en suivant le même itinéraire. Le chien était passé devant le mur, s'était mis à renifler, son maître avait jeté un coup d'œil de l'autre côté.

La route allait de Hebden Bridge à Widdop en traversant une longue vallée boisée. De là, elle serpentait dans une petite gorge avant de descendre dans le Lancashire. Hebden Bridge était à six kilomètres à peine du sommet de Cock Hill Moor. En fait, la route était à deux vallées de là. Se rendre de Cock Hill, ou de Wainstalls, où la moto avait été abandonnée prendrait vingt minutes tout au plus.

Munro observait la technicienne de l'équipe scientifique qui faisait avec précaution le tour de la moto. L'engin était appuyé contre un mur de pierres sèches d'un mètre cinquante de haut. Ils avaient déjà déterminé qu'on l'y avait

poussée à travers un trou dans l'enceinte à dix mètres de là, puis à travers les herbes hautes et les buissons d'ajoncs. Au prix d'un effort sans aucun doute considérable (il s'agissait d'une Suzuki 250, non un modèle massif, mais suffisamment lourd pour que la manœuvre soit attribuée à un homme et non à une femme, toutes choses étant égales par ailleurs), on l'avait glissée entre les buissons d'ajoncs et le mur, hors de vue, indécélable sauf pour un chien.

Le mur entourait une sorte de chapelle. Une rangée de vieux ifs trapus courait du mur jusqu'à l'angle du bâtiment. Même de l'autre côté, la moto était difficile à voir.

– Je veux toutes les données. Et vite.

La technicienne du labo – une certaine Bernie Harris – opina. Derrière lui, Dave Binns qui dirigeait l'équipe discutait avec deux de ses enquêteurs.

– Deux jours, dit Harris, pour réunir la plupart des éléments.

– Pour tous. Tant qu'on ne sait pas si cette moto a quelque chose à voir avec le reste, je ne veux pas qu'on y consacre davantage de temps.

Il leva le nez vers le ciel. La journée avait été belle, mais les nuages arrivaient.

– Il va pleuvoir. Faudrait se magner un peu. Demandez de l'aide. Je veux des fibres, de l'ADN, la composition du caoutchouc des roues, une analyse des impuretés de l'essence, des empreintes, du verre, de la terre, du pollen, des résidus de poudre – tout le tintouin.

Il consulta sa montre. Presque 16 h 50. Il fallait qu'il rentre pour la séance de débriefing.

– Il y a du sang ?

Penchée sur la moto, elle tripotait quelque chose avec son stylo.

– Oui, je crois.

– Beaucoup ?

– Suffisamment. Si ç'en est.

– Vous avez réclamé des renforts ?

– Je vais les appeler, dit-elle en se redressant.

– Il faut accélérer le mouvement, Bernie, lâcha-t-il, irrité, avant de se retourner vers Binns. Pas de plaques.

– Non. Mais ce n'est pas un problème. Il y a un numéro sur le moteur. Cela nous permettra de remonter jusqu'aux plaques.

– Pas exactement. Vous pourrez découvrir celles d'origine. Il a dû se mettre des fausses s'il a un peu de jugeote.

– Exact.

– Il nous faut des bandes de vidéosurveillance. Il a bien dû traverser un endroit équipé de caméras.

– Le problème, c'est l'identification. Les bandes sont plutôt merdiques en général. À l'image, toutes les motos se ressemblent.

– Faudra essayer. Laissez tomber la séance de débriefing. Faut se bouger. Partez du principe que c'est lié

et que la trace de pneu de Cock Hill vient de cette bécane. Remontez sa trace. Il y a des caméras à Hebden Bridge ?

Binns secoua la tête.

– Dans certaines boutiques. Pas de système municipal. Je vais tout de même vérifier. On a déjà tout ce qu'ils conservent. Si elle est dessus, on la trouvera.

– Bien. Pourquoi l'abandonner ici ?

– Un changement de véhicule ?

– Une panne d'essence ?

– Ou alors il habite dans le coin, dit Munro en regardant autour de lui.

Des collines abruptes dominaient le cimetière. Entre le pub et l'endroit où ils se trouvaient, il n'avait pas vu une seule maison.

– Passez aussi cette chapelle au peigne fin. Empreintes, traces de pas, tout. Interrogez chacune des fermes à proximité.

– Quel périmètre ?

– Je ne sais pas. Faites preuve d'initiative. Réfléchissez. S'il l'a abandonnée ici, il a pu marcher, ou bien s'arrêter quelque part pour voler un autre véhicule. Peut-être que ses propriétaires ne s'en sont pas encore rendu compte. Je ne sais pas. Posez-vous la question – pourquoi ici ? Votre scène du crime vient de s'agrandir.

– J'aurai peut-être besoin de plus d'hommes.

– Faites-le-moi savoir. Qu'est-ce qu'il y a au bout de

cette route ? ajouta-t-il en désignant le pub.

– Colne, Lancashire. À quatorze kilomètres d'ici. Ma sœur y habite. Petite ville, pas vraiment de structures.

– S'ils ont des caméras, saisissez les bandes. Idem pour toutes les villes sur cette route. Si la scientifique se presse un peu, je devrais pouvoir tirer assez vite quelque chose de la trace de pneu. En attendant, il faut que nous supposions que cette moto est la bonne, celle qui a servi à prendre la fuite.

## 18.

L'inspecteur Sam Fisher était contrarié. Il s'occupait d'une mission relativement banale. Le commissaire Munro avait fait un appel à témoins dès sa première conférence de presse et ils avaient déjà reçu quelque chose comme cent cinquante coups de téléphone, pour la plupart inutiles. L'un d'eux, qu'il devait examiner de plus près, émanait d'un certain Mohammed Iqbal. Munro avait précisé qu'il s'intéressait à quiconque aurait pu se trouver dans les parages de Cock Hill Moor ou de Wainstalls vers minuit. Ce qu'affirmait Iqbal : « Près de Cock Hill vers minuit. »

Fisher était du style minutieux. Il débutait, sa formation encore toute fraîche dans son esprit. Il avait téléphoné à Iqbal pour reprendre son adresse et sa déclaration, pour être sûr de ne pas se tromper. Ensuite il l'avait cherché dans l'ordinateur central de la police.

Iqbal était un héroïnomane. Mauvais point. Les camés ne faisaient pas de bons témoins. Mais il y avait pire. D'après la base de données, il avait des liens avec les frères Khan. Les Khan dirigeaient le trafic d'héro à Manningham et à Keighley. Ils étaient des concurrents directs de types comme Varley et Coates. Apparemment Iqbal faisait plus que se fournir auprès d'eux. Il lui arrivait de jouer les encaisseurs et les flics pour leur compte. Il avait des antécédents de violence et de détention de drogue, le

dernier en date étant une inculpation pour vente en novembre 1995 pour laquelle il était en liberté provisoire jusqu'au procès.

Quand Fisher lui téléphona sur son portable, Iqbal lui raccrocha au nez, puis le rappela, au bout de dix longues minutes. Une voix maussade, réticente, agressive.

– Quelle est votre déclaration ? demanda Fisher, stylo en main.

– J'y étais.

– Où cela ?

– À Cock Hill. C'est la vérité.

Fisher soupira, nota ses dires mot pour mot, avec une exactitude scrupuleuse.

– Vous avez vu quelque chose ?

– Ouais. Une bagnole. Elle est descendue du sommet, elle s'est arrêtée sur la route, un type en est sorti avec un sac, il a fait deux pas, il l'a balancé. Il est remonté en voiture et il a redémarré.

– Balancé quoi ?

– Un sac. Je viens de vous le dire.

– Quel genre de sac ?

– J'en sais rien. Un sac, quoi.

– Un sac à main ?

D'après le commissaire, l'enquêtrice qui avait rencontré Leech et Mitchell la veille avait précisé que Mitchell en avait un.

– Ouais, répondit Iqbal, avant de se raviser. Ou peut-être un sac en plastique.

– Précisez. Un sac à main ou un sac en plastique ?

– J'en sais rien, mec. L'un ou l'autre. Il était de couleur claire.

– Clair comme quoi ?

– Clair, quoi. Blanc. Comme de la peau blanche.

– Comme de la peau blanche, nota Fisher. Où a-t-il été lancé ?

– Dans l'herbe.

– Et quelle heure était-il ?

– Juste après 1 heure. Je vous l'ai dit.

En fait, l'enregistrement de son coup de fil initial disait juste après minuit. Fisher s'interrompt, passant rapidement en revue toutes les éventualités.

– Z'êtes toujours là ?

– Oui. Vous pourriez nous conduire à l'endroit où cela s'est produit ?

– Ouais.

– Bien. Il est possible qu'on vous le demande. Vous avez vu la voiture ?

– Ouais.

– Vous avez un numéro d'immatriculation ?

– Il faisait sombre. Un H, c'est tout ce que j'ai vu.

– Couleur ?

- Foncée.
- Noire, bleue, marron ?
- Bleue. Une Astra.
- Une Astra bleu foncé avec une immatriculation H ?
- C'est ça.
- Avez-vous vu le visage de l'homme qui a jeté le sac ?
- Comme en plein jour.

Fisher se mordit la langue.

- Donc vous le reconnaîtriez ?
- Organisez une séance d'identification. Je le repérerai.
- Dites-moi à quoi il ressemblait.
- Qu'est-ce que vous voulez dire ?
- Décrivez-le. Vous avez vu ses vêtements ?

- Il était trop loin. Je sais juste que je le reconnaîtrais si je le voyais. Organisez une séance.

- Pour choisir qui ?

Silence. Fisher l'entendit réfléchir.

- Le suspect, finit-il par répondre, hésitant.
- Comment savez-vous que nous avons un suspect ?
- J'en sais rien, moi. Votre pote a dit d'appeler alors j'appelle. Ça vous intéresse ou pas ?

- Vous ne pouvez pas me donner de signalement ?
- Non. Mais je le reconnaîtrais si je le voyais.

Foutaises, oui ! Cela sentait tellement le coup monté

qu'il se demanda s'il valait la peine de creuser. Les Khan avaient entendu parler des problèmes de Coates et de Varley et ils essayaient de les enfoncer. Histoire d'éliminer la concurrence. Le numéro, la marque et la couleur de la voiture correspondaient au véhicule de Varley. Les Khan – surtout le frère aîné – étaient des types brillants. Ils y avaient réfléchi, dicté son texte à leur larbin. Un moyen facile de gonfler leur chiffre d'affaires.

Fisher montra son carnet à son chef, lui expliqua ce qu'il en pensait. Son supérieur s'appelait Scother, il venait de la brigade de lutte contre la drogue de Leeds. Scother lut ses notes, jeta un coup d'œil derrière lui et lâcha le carnet dans une poubelle.

– Ça fait combien de temps que vous êtes enquêteur ?

Fisher ferma la bouche, relâcha les sourcils.

– Près d'un mois.

– Près d'un mois, monsieur.

– Oui. Près d'un mois, monsieur.

– Ça se voit. Leçon n° 1 : ne pas faire de fleurs au camp adverse.

– Je ne vois pas ce que...

– Ces notes étaient – je suis sûr que vous le saviez déjà – la première description d'un suspect. Si on organise des séances d'identification avec ce lqbal, il faudra qu'on serve cette merde au camp adverse avant de procéder. Ça vous dit quelque chose ?

– J'en suis conscient.

– Bien sûr. Vous avez été formé, ajouta-t-il en se levant, avant de faire le tour de son bureau et de prendre Fisher par l'épaule. Vous avez perdu ce carnet il y a deux semaines. Il faut que vous remplissiez un formulaire de perte.

Fisher hocha la tête en déglutissant.

– Et maintenant si vous voulez un conseil, continua Scother d'une voix plus chaleureuse, oubliez toutes les conneries qu'ils vous ont fourrées dans le crâne à l'école de formation. Nous sommes ici pour boucler les méchants. Dans ce cas, le méchant a buté un collègue. La dernière chose dont nous ayons besoin, c'est de filer à la défense un premier signalement qui sape complètement le témoin de l'identification. Vous comprenez ?

Fisher ne pipa mot.

– Restez ici pour garder la boutique. Je prendrai la déclaration d'Iqbal.

Fisher attendit que Scother ait disparu pour récupérer son carnet dans la poubelle.

## 19.

La salle de gym Berman ne faisait pas de publicité. Si on voulait en devenir membre, il fallait la connaître. Pas question non plus de poser la question en y débarquant par hasard. Tout se passait uniquement sur invitation. La rumeur courait que Berman était gay, mais il fallait être un de ses très proches amis pour oser le lui dire en face. Malgré sa soixantaine d'années, c'était un homme solide. Condamné au début des années 1970 pour trois vols à main armée et un délit relevant de la section 18 (tir dans la jambe d'un agent de sécurité), il avait appris à apprécier les avantages d'une bonne forme physique pendant ses huit années de résidence dans les établissements pénitentiaires de Sa Majesté. Il avait dirigé les salles de gym de trois grandes prisons, dont Armley, où il avait rencontré le plus gros de la clientèle de son affaire actuelle.

Les rumeurs abondaient quant à l'origine de l'argent qui lui avait permis d'ouvrir sa salle. Elles allaient de l'évident – les bénéfices de son dernier job –, à l'absurde – la branche spéciale l'avait à la bonne et lui versait des subsides en échange d'infos sur les caïds de Leeds. Dans la banque de données, Karen n'avait jamais vu de renseignements venant de Berman. Cela ne signifiait pas pour autant qu'une version plus plausible de l'histoire ne tenait pas la route. Au milieu des années 1980, avant qu'elle ne soit affectée dans le West Yorkshire, personne

n'ignorait que des rapports s'étaient développés entre le département des enquêtes criminelles de Leeds et les membres de la salle Berman.

Un échange de bons procédés. Les caïds venaient s'entraîner chez Berman, se maintenir en forme et soigner leurs relations. Les inspecteurs de police fréquentaient les lieux parce qu'on pouvait picoler au bar à n'importe quelle heure du jour et de la nuit. Au point que Berman n'avait jamais jugé utile de demander une licence. Les malfrats alimentaient les inspecteurs en potins de choix et ceux-là leur fichaient une paix royale en s'alcoolisant aux frais de Berman. Karen avait aussi entendu parler de liens avec la franc-maçonnerie.

Le bar n'existait plus à présent, et la salle était ouverte à tout un chacun, à condition d'être parrainé par un membre. Dans certaines professions libérales de Leeds, l'endroit s'était fait un nom – un moyen de se distinguer du *vulgum pecus* ; l'argent seul ne vous permettait pas d'y entrer –, il fallait connaître quelqu'un. Généralement quelqu'un de pas trop net. Dans certains cercles, cela constituait un plus.

Berman avait confié les rênes de la boutique à ses neveux. Ceux-ci faisaient moins la fine bouche que lui devant les réseaux de drogue. Mais c'était surtout le blanchiment qui posait parfois problème. Même les petits calibres comme Coates empochaient tellement que blanchir l'argent devenait *la* priorité. Karen savait qu'au moins six trafiquants étaient membres chez Berman où ils côtoyaient les banquiers, avocats et policiers qui étaient

tendus, le jour, de les dénoncer. Si un peu de coke passait d'un camp à l'autre, qui allait se plaindre ?

Coates cadrait tout juste ; Varley n'avait pas l'ombre d'une chance. Oliver Williams devait être accepté parce qu'il avait des liens avec la ville de Leeds « du bon vieux temps ». C'était une hypothèse – il faudrait qu'elle vérifie son dossier pour en être sûre –, mais, en soi, Williams était du trop menu fretin pour être entré chez Berman au milieu des années 1990.

De l'extérieur, l'endroit était très peu engageant, ce qui, paradoxalement, en accroissait la valeur aux yeux des citadins récemment arrivés de Londres.

Située dans Leeds Road, coincée entre une rangée de magasins désaffectés et un night-club peu sélectif, la salle de gym ressemblait à un abri antiaérien, avec un étage et un sous-sol, le tout construit dans l'horrible béton des années 1970, sans oublier le toit plat. On aurait aisément pu prendre les marches descendant vers une porte en acier rouge munie d'une caméra de surveillance pour l'entrée d'un entrepôt, d'une centrale téléphonique ou d'un abri antinucléaire. Pas la moindre fenêtre.

Elle cogna à la porte en tendant sa plaque vers la caméra. Quelques secondes plus tard, elle entendit le déclic de la serrure, poussa le battant et entra. Elle était déjà venue dans ces lieux à deux reprises plusieurs années avant. Cela n'avait pas l'air d'avoir beaucoup changé. Elle s'approcha d'un comptoir derrière lequel se pressaient de jolies filles et des grands baraqués, expliqua

qui elle était et demanda à voir le directeur.

– M. Armitage est occupé.

– Armitage ?

– Oui. Le gérant. Il fait passer un entretien. Que puis-je pour vous ?

– Il faut que je voie un directeur. Si vous voulez que cet établissement reste ouvert, il est important qu'il me reçoive. Dites-le-lui, s'il vous plaît.

La fille hochait la tête en fronçant les sourcils. À croire que l'impolitesse la désarçonnait.

– Si vous voulez bien attendre un instant, la pria-t-elle avant de disparaître par une porte derrière le comptoir.

Karen s'assit dans le hall d'entrée. Tout ressemblait à n'importe quelle autre salle de gym, odeur comprise. Légers effluves de chlore montant de la piscine, personnel en survêtement d'uniforme nickel, piles de serviettes propres sur le comptoir de la réception. Décoration sobre : plantes tropicales, huiles abstraites originales et affiches de gymnastique d'avant-guerre. Tout était étudié, épuré, cher.

Armitage finit par apparaître. Grand, bronzé, musclé et beau gosse. Costume léger impeccable dont elle aurait reconnu la griffe si elle avait été plus douée dans ce domaine, chemise de coton à col ouvert, pas de cravate. Environ cinq ans de moins qu'elle. Avec une expression grave, il s'approcha d'elle et lui tendit la main.

– Puis-je vous aider ?

Elle se leva et la lui serra en le regardant droit dans les yeux. Il était perplexe, préoccupé, mais aussi intéressé. Séduit. Cela se lisait dans ses yeux. Les hormones mâles travaillaient.

– Je l’espère. Inspecteur Karen Sharpe. J’ai besoin de vous parler en privé.

– Bien sûr. Suivez-moi.

Son bureau était petit mais bien rangé. Pas de papiers, un ordinateur. Elle s’assit face à lui.

– Voulez-vous boire quelque chose ? demanda-t-il avec un accent distingué.

– Que me proposez-vous ? fit-elle en souriant.

– Ce qui vous plaira.

Il lui sourit à son tour. Un joli sourire. Il devait être charmant, chez lui. Si cette idée avait un sens. Pas d’alliance.

– Je prendrai de l’eau minérale. Gazeuse. Sans glace. Ni citron.

Il passa la commande par téléphone.

– Bien. On me dit que vous vous apprêtez à fermer la salle.

Elle lâcha un petit rire, volontairement nerveux, un peu gêné.

– Je suis désolée. C’était juste pour m’assurer qu’on me reçoive.

– Je vois.

Il ne la quittait pas des yeux. Elle en fut décontenancée au point de rougir légèrement. Il s'était produit le même phénomène avec Munro.

– J'enquête sur un meurtre, monsieur Armitage.

– Joe. Je vous en prie. Appelez-moi Joe.

– Joe. D'accord. Moi, c'est Karen.

– Karen. Oui. Vous avez l'air trop jeune pour être inspecteur, Karen.

Il laissa sa phrase en suspens. Toujours ces vieilles ficelles éculées ! Elle lui adressa un sourire idiot.

– Continuez. Vous enquêtez sur un meurtre...

– Oui. L'assassinat d'un policier. Vous en avez peut-être entendu parler.

– Bien sûr. Aux informations. Une histoire affreuse. Comment puis-je vous aider ?

Elle lui sourit. Contempla ses pieds, releva la tête. Il la fixait toujours. Chaque fois qu'elle le regardait, ses yeux étaient rivés sur elle. Sa mère lui avait dit, elle s'en souvenait (non sans difficulté), que de ne pas regarder quelqu'un dans les yeux était la preuve qu'on mentait. Sa mère lui avait aussi cassé une clavicule en lui balançant un aspirateur quand elle avait dix ans. Pouvait-on se fier au jugement d'une femme capable de faire une chose pareille ? La différence entre Armitage et Munro, comprit-elle, c'était qu'avec Munro, c'était authentique, inconscient, naturel. C'était sa façon d'être. Armitage donnait l'impression de le faire exprès, de chercher à la

désarçonner – au lieu de simplement essayer de la convaincre de sa bonne foi.

– Vous pensez vraiment que j'ai l'air trop jeune pour être enquêtrice ? Ou était-ce une tentative de flirt ?

Elle parlait sérieusement. Il fronça les sourcils, mais son regard ne bougea pas.

– Quel âge avez-vous ?

Son intonation avait un peu changé. Légèrement plus détendue. Il était sûr de contrôler la situation.

– Je suis plus âgée que vous.

Nouveau sourire.

– Cela ne signifie pas pour autant que vous ayez davantage d'expérience. Tout dépend de ce que vous avez fait dans l'intervalle. Depuis combien de temps êtes-vous enquêtrice ? demanda-t-il, toujours sûr de lui.

– À votre avis ?

– Je ne sais pas.

– Dites un chiffre.

– Pourquoi ne pas me le dire tout simplement ?

– Pour que vous puissiez me faire votre petit discours ? L'importance que vous avez. L'importance de cet endroit. Le fait que le commandant fréquente cette salle ? Ce qu'il me reste à apprendre ? C'est ça ?

Nouveau froncement de sourcils.

– Je ne crois pas.

– Non ?

– Non. Je suis sûr que vous connaissez déjà les réponses. Quelle que soit votre inexpérience, relativement parlant.

Elle soutint son regard, en souriant.

– Ça fait sept ans que je suis enquêtrice. Cela vous aide ?

Clignement d'yeux. Ses méninges travaillaient.

– C'est intéressant. Je ne vous connais pas. Je ne me rappelle pas vous avoir croisée.

Il se montrait plus prudent à présent. Une pointe d'incertitude.

– Pareil pour moi.

– Vous n'êtes pas un membre de la maison, à l'évidence.

– À l'évidence.

Elle le fixa, le visage sans expression. Elle laissa le silence s'installer jusqu'à devenir gênant.

– Bien, reprit-elle quand elle en eut marre. On flirte ou on est sérieux ?

– Flirter ? Pas du tout. J'ai dit ça comme ça. Une plaisanterie. Je suis désolé.

– Vous êtes pardonné.

Elle se pencha, posa une main sur le bureau à quelques centimètres de la sienne. La proximité était voulue. Il en était conscient.

– C'est quel genre de club ? demanda-t-elle d'une voix douce, suggestive.

Il cessa de la fixer le temps de vérifier la position de sa main.

– Un club de remise en forme, fit-il sur un ton légèrement irrité, craignant visiblement d'avoir perdu le contrôle de la situation.

– Il a une histoire. Vous la connaissez ?

– Bien entendu.

– Moi aussi. Nous devrions jouer franc jeu. Je suis certaine que nous cherchons la même chose, au fond.

La porte s'ouvrit sur la fille de la réception qui posa un verre devant elle. Elle observa la position de leurs mains sur le bureau. Cela donnait l'impression qu'on les avait interrompus. Une veine battait à présent sur la tempe d'Armitage. Elle attendit le départ de la fille pour boire une gorgée.

– Il est vraisemblable que cet endroit souffre de cette histoire.

Il se cala dans son fauteuil, éloigna sa main. Silencieux.

– Dans le temps, il fallait être une crapule pour entrer. Une crapule ou un ripoux. Je parle d'il y a vingt ans.

– Cela fait très longtemps.

– Oui. Tout est différent à présent. De grosses pointures et de grosses fortunes. Discrétion. Un peu de coke dans les vestiaires. Dans la brigade de lutte contre la drogue

– où je travaille habituellement –, nous considérons cet endroit comme un lieu de rencontre mis en place pour faciliter le blanchiment de l'argent de la drogue. Que des policiers d'autres services soient assez naïfs pour être des membres du club est source d'embarras. Un jour il va falloir sévir.

– D'autres services ? M. Rawson est membre depuis cinq ans.

Elle but une autre gorgée. Rawson était son supérieur hiérarchique. L'abruti à la tête de la brigade de lutte contre la drogue. Elle n'était pas au courant de son adhésion au club. Elle s'efforça de ne pas le montrer. Elle ne doutait pas que cela fût vrai.

– Comme je l'ai dit, au fond, je suis sûre que nous désirons la même chose.

Son visage ne trahit rien. Il la fixait de nouveau. Silencieux. Attendant qu'elle arrive à sa conclusion.

– J'ai besoin de votre aide. Je recherche un agent du nom d'Oliver Williams. C'est un de vos membres. Mais pas le genre que vous souhaiteriez aujourd'hui. Il est du genre ripoux. S'il posait sa candidature maintenant, vous lui diriez d'aller se faire voir. Selon moi, il est membre depuis longtemps. Depuis l'époque de Leeds. Il a quelques relations, mais surtout des petites pointures. Si – comme je le soupçonne – il est impliqué dans le meurtre d'un policier, vous ne voudriez pas l'aider. Mais plutôt l'expulser.

– Entièrement d'accord, approuva-t-il en haussant les

épaules.

– Je veux fouiller son casier. Sans que ni lui ni personne le sache. C'est la première chose. Peut-être voulez-vous passer un coup de fil à ce sujet.

Il hocha la tête, impassible.

– Vous avez un mandat ?

– Cela ferait mauvaise impression. Je veux votre aide, pas saccager cet endroit.

– Je vois. Et la deuxième chose ?

– Est-ce que Mark Coates a un casier ?

Il secoua la tête. Il était impossible de dire si le nom lui rappelait quoi que ce soit.

– Je ne sais pas. C'est un membre ?

– Selon mes informations.

– Je peux vérifier. Si c'est le cas, vous voudriez aussi le voir, je suppose ?

– Exact.

– Y a-t-il une troisième chose ?

– Tout dépend de ce que je trouve dans le casier de Williams.

– Bien, au moins nous savons à quoi nous en tenir maintenant, dit-il en se levant. Si vous voulez bien attendre dehors, chère madame. Je vais passer ce coup de fil.

Elle soupira *in petto*. Berman – ou ses neveux – lui balanceraient Williams sans vergogne. Coates, c'était une

autre paire de manches. Elle devrait faire face à des réticences qu'elle finirait par surmonter.

Dix minutes plus tard, on aurait dit qu'elle venait de changer d'interlocuteur. Il revint tout sourire, prêt à se mettre en quatre pour l'aider. Il posa une main sur son bras, se pencha vers elle et lui parla *sotto voce*, prétendument pour que le personnel de l'accueil n'entende rien.

– Désolé d'avoir été un peu rétif. Un peu froid, peut-être. Ce n'était pas mon souhait. En fait, dès l'instant où je vous ai vue, j'ai su que nous nous entendrions très bien. C'est juste que... enfin, il faut être prudent de nos jours. Il arrive que les policiers ne se contentent pas de faire leur boulot.

– Tout à fait.

– J'ai l'autorisation de vous apporter toute l'aide nécessaire.

Dans les vestiaires des hommes qu'il avait fait évacuer, il commença par lui montrer le casier de Coates qu'il ouvrit avec une petite clé. Vide. Elle sourit, pas dupe. Quand elle l'avait interrogé à propos de Coates, il était déjà au courant. Voilà pourquoi il n'avait pas cherché à connaître la raison de son intérêt pour lui.

Le casier de Williams fut une autre histoire. Bourré à craquer de documents. Il lui fallut moins d'une minute pour trouver ce qu'elle cherchait. Une copie complète du dossier de Phil Leech, une série de photos de lui et deux rapports sur ses déplacements sur des périodes de plus d'un an, rédigés par deux agences différentes de détectives privés.

Elle prit quelques notes et referma le casier. Armitage l'observait, planté à côté d'elle.

– Vous avez trouvé ce que vous vouliez ?

– Oui. Et il y a effectivement une troisième chose.

– Je ferai de mon mieux.

– Selon moi, il va venir récupérer ces papiers. Je suis surprise qu'il ne l'ait pas déjà fait. Vous m'appellerez quand il viendra ? ajouta-t-elle en sortant une carte de visite écornée.

– J'ai votre numéro maintenant, fit-il, l'air réjoui.

Lourdingue. Elle attendit.

– Je vais faire mieux encore, reprit-il, redevenant sérieux. Je m'assurerai qu'il reste ici jusqu'à votre arrivée.

– Je ne voudrais pas qu'on lui fasse du mal.

– Bien sûr que non. Faites-moi confiance. Ne me prenez pas pour un imbécile. Il faut que je discute de certains problèmes comptables avec lui. Tout ce qui peut contribuer à éradiquer la corruption des forces de police.

## 20.

Munro était en retard pour la séance de débriefing, la première de cette enquête. Une trentaine d'enquêteurs l'attendaient dans la salle des opérations du sous-sol. Il prit le temps d'observer leurs visages, de mémoriser leurs traits, chercha à repérer les présents et les absents. Sharpe appartenait visiblement à cette dernière catégorie. Il fit signe à Bob Harris de venir le rejoindre pendant que les autres bavardaient entre eux.

– Karen Sharpe ? Où est-elle ?

Harris haussa les épaules, légèrement gêné.

– Il faut que je vous parle d'elle, patron.

– Encore ? Il manque une quinzaine d'hommes, Bob. Sont-ils tous excusés ?

– Je crois, oui. La plupart effectuent des relevés dans la lande.

– Des résultats ?

– Rien pour l'instant.

– Il faut accélérer le mouvement.

Il nota mentalement de demander à Tony d'organiser une réunion des responsables le lendemain matin. Où était-il d'ailleurs ?

– Où est Tony ? demanda-t-il à Peter Dyson.

– Il va avoir du retard. Ils s'apprêtent à interroger Coates. Il est en train de briefer l'équipe.

– Il faut qu'ils assistent à cette réunion avant d'interroger qui que ce soit. Allez les chercher, vous voulez bien ? Tony inclus.

Il s'appuya à la table placée devant le vaste tableau blanc des scénarios, tourné vers l'assistance, attendant que les murmures se taisent.

– Bien. On peut s'y mettre ? La journée a été animée. Nous avons beaucoup progressé. Je suis vraiment content de vous. Comme je n'ai pas eu le temps de tout suivre sur écran, cette réunion est importante pour moi. J'ai l'intention de donner la parole à chacun des chefs inspecteurs afin de ne pas perdre trop de temps. Si vous souhaitez intervenir – et j'espère sincèrement que ce sera le cas –, soumettez vos questions à votre supérieur. Dès que je leur passerai la parole, ils pourront vous inviter à nous faire part de vos réflexions. Compris ?

Des hochements de tête, des sourires. Un silence réservé, surtout. Peut-être étaient-ils fatigués. Il se tourna vers Bob Harris.

– À vous.

– L'inspecteur Firth a fait du très bon travail. Comme il faisait partie des équipes qui ont commencé à 4 heures du matin, je l'ai autorisé à rentrer chez lui. Il a consulté le fichier sur les armes de Londres pour tenter de retrouver le numéro de série de la nôtre. Rien. Cet après-midi, il s'est

rendu dans notre service de Wakefield pour leur demander d'éplucher les dossiers locaux. Nous avons quelque chose.

– Un port d'armes dans le West Yorkshire ?

C'était presque trop beau pour être vrai.

– Exact. Au nom d'un certain Peter Cryer. Adresse à Keighley. Il n'existe pas. Voici pourquoi.

Il brandit un petit sac de pièces à conviction transparent qu'il fit passer à Munro. À l'intérieur, plié de sorte que la première page soit visible, se trouvait un formulaire de demande de permis de port d'armes de section 1. Deux photos d'identité y étaient agrafées. Le visage lui parut familier.

– Qui est-ce ?

– Mark Coates.

– Nous avons Coates sur le permis de section 1 pour l'arme ? s'exclama Munro.

– J'allais vous le dire. Mais l'info n'est tombée qu'à l'instant.

– Vous êtes sûr ?

– Certain. Il va nier, bien sûr. Mais regardez le nom de l'agent qui s'est occupé du permis. Oliver Williams. Il travaille à Wakefield. Les permis de section 1 font partie de ses responsabilités.

– Williams ? L'agent que Phil Leech soupçonne de vérifier ses véhicules ?

– Lui-même.

– Je vais mettre Karen Sharpe là-dessus. Est-ce qu'elle...

– C'était une des choses dont je voulais discuter avec vous. Elle a obtenu un mandat de perquisition pour le domicile de Williams cet après-midi.

– Un mandat du tribunal ?

– Absolument.

– Je souhaiterais qu'on me consulte avant de prendre ce genre d'initiatives. À ma connaissance, personne ne l'a fait.

– Effectivement, monsieur. En fait, l'inspecteur principal Marshall a décidé que nous n'avions pas de motifs pour réclamer ce mandat. C'était avant que nous ne découvrions le permis de section 1 de Coates.

– Des problèmes de communication ?

– Je ne sais pas, monsieur. En tout cas, elle n'est pas rentrée les mains vides. Elle a agi prématurément, j'en suis conscient. Mais elle a obtenu un résultat.

– Lequel ?

– Des masses de copies de dossiers concernant l'opération Enclume. Entre autres. Des documents dont il a dû se servir, voire vendre. Je ne crois pas qu'il revienne travailler.

Munro prit une profonde inspiration.

– D'accord. Nous reparlerons du mandat plus tard. Pour l'instant, vous êtes bien en train de me dire que nous

pouvons établir un lien entre l'agent Williams, le permis de section 1 et Coates ?

– Sans aucun doute. Nous n'avons pas encore récupéré le permis lui-même. Nous sommes encore en train de vérifier les documents saisis. Mais même si nous ne l'avons pas, même s'il nie que c'est bien sa photo qui accompagne la demande, nous aurons toujours les liens. On enquête sur l'adresse en ce moment. Je pense qu'elle est fautive. Le formulaire sera analysé pour les empreintes, l'ADN et le reste. Mais, au pire, nous avons la photo. Ce sera au jury de décider.

– Je ne connais pas Coates. Vous êtes sûr que la ressemblance est bonne ?

– Absolument.

– Dans ce cas, Bob, c'est de l'excellent travail. L'arme est liée à Coates et, si la piste de Dave s'avère, Varley est près de la scène du crime dans la bonne fourchette horaire. Que demander de plus ?

Marshall entra avec deux ou trois autres en s'excusant de son retard. Munro attendit qu'il l'ait rejoint pour reprendre :

– J'ai quelques éléments moins sûrs à vous rapporter. Nous venons de retrouver une moto à environ vingt minutes de la scène de Cock Hill. Mais je vais d'abord laisser Tony vous communiquer tous les détails révélés par les autopsies. Certains sont utiles puisque cela commence à infirmer la théorie du suicide de Mitchell.

Tony prit la parole et Munro fit signe à Bob Harris de le suivre à l'extérieur. Dans le couloir, il l'interrogea à propos de Sharpe.

– Que vouliez-vous me dire ?

– Elle est incontrôlable. J'ignore où elle est. Elle est allée chercher ce mandat sans consulter personne. Tony avait déjà pris la décision de ne pas en faire la demande.

– Une mauvaise décision, peut-être.

– Peut-être. Et elle a obtenu quelque chose. C'est du bon boulot. Je l'admets. Mais ce n'est pas ainsi que nous procédons. Ça passe pour ce coup-ci, mais cela peut tous nous mettre dans la merde la prochaine fois.

## 21.

Elle n'avait rien avalé de la journée. De retour de Leeds vers 19 h 30, elle sentit son estomac protester et se retrouva devant le dilemme habituel : où dîner ? Pas un seul endroit ne la tentait dans le coin.

Les restaurants n'étaient pas le fort de Bradford : linos collants, tables grasses, relents de w-c et des plats noyés sous cinq centimètres d'huile. On n'y comptait plus les restaurants proposant des menus très abordables dans ces conditions. L'intoxication alimentaire était garantie une fois sur trois.

Londres lui manquait sur ce plan-là. Non pour s'offrir un repas dans un établissement cher, mais pour dîner dehors tout simplement. Là, le seul moyen de se nourrir serait de s'acheter un sandwich dans un supermarché. Qu'aurait-elle fait à Londres ? Elle tenta de rassembler ses souvenirs. Cela aurait dû lui revenir aisément en mémoire. Si la ville lui manquait tant que ça, elle devait bien avoir un restaurant en tête.

Rien. Le vide total. Une toile blanche. Au sommet de Dudley Hill, elle ralentit.

Pourquoi ne parvenait-elle pas à se rappeler ? Cela commençait à l'irriter. Une voiture la doubla en klaxonnant. Elle aperçut des visages flous s'agiter derrière les vitres. Qu'est-ce qu'elle fichait ? Elle roulait sur la ligne blanche ?

Elle se gara près d'une station-service et s'efforça de réfléchir.

Il fallait procéder étape par étape. Où habitait-elle à Londres pendant ses dernières années là-bas ? À l'ouest. Elle tira ces mots comme s'ils venaient de très loin et les examina soigneusement.

À l'ouest. À Hammersmith ? Non, pas là-bas. Les souvenirs revinrent, lentement. Pendant une trentaine de secondes, ils n'eurent aucun sens pour elle ; puis ils se mirent en place. Le dernier maillon d'une longue chaîne. Elle comprit aussitôt où cela la mènerait.

Le goût amer qui lui envahit la bouche l'alerta. C'était physique. Le souvenir était là, elle le sentait, qui pesait au fond de sa conscience. Ce goût dans sa bouche était le signe annonciateur d'une crise de panique. Tourne les talons, lui soufflait-il. Garde-toi de déterrer quoi que ce soit.

Elle était une autre à présent. Tout ce qu'elle avait pu être alors était mort. La masse de souvenirs qui cherchait à l'engloutir était l'effet d'un dérèglement, le produit d'un accident biologique : ce qu'elle était à présent et ce qu'elle avait été se confondaient dans le même corps. Il fallait qu'elle réussisse à maîtriser ça.

Elle entendit avec soulagement son portable sonner. Le travail, la réalité, c'était tout ce qu'il lui restait à présent.

– Allô ?

– Allô ? Inspecteur Sharpe ? demanda une voix étrangère, avec un accent.

– Oui. Qui est à l'appareil ?

– Le Dr Mohammed Hussain. Vous m'avez laissé des messages.

– Docteur Hussain. Merci de me rappeler. J'enquête sur un meurtre et j'essaie de retrouver la trace d'un de vos locataires.

– Toomey. Il a tué quelqu'un ?

Elle rit, bien que cela n'eût rien de drôle.

– Non. Je crois qu'il voudra nous aider. Vous savez où il est ?

– Je n'en ai pas la moindre idée. Je viens d'apprendre qu'il a déménagé. Mme Khan m'a prévenu cet après-midi. Je savais qu'il causerait des ennuis.

– Vraiment ? Pourquoi cela ?

– Il a tout payé en liquide. Le double.

– Le double ?

– Oui. Comme il n'avait pas de références, j'ai refusé de le prendre. Il a offert le double et j'ai accepté. J'aurais dû me méfier.

Le cœur de Karen se serra.

– Pas de références.

– Non. Désolé.

– Vous savez quelque chose sur son compte ?

– Rien du tout. Vous ne mentionnez pas la maison, hein ? Cela lui donnerait mauvaise réputation. Ce serait mauvais pour les affaires.

– La mentionner à qui ?

– Je ne sais pas. À la presse ? Au juge ?

– Non. Toomey n'est pas impliqué dans ce sens-là. Vous pouvez me dire à quoi il ressemble ?

– Grand, taille normale, style vestimentaire normal. C'est pour cette raison que je l'ai accepté.

– Sans références ?

– Oui. Je ne recommencerai jamais, peu importe ce qu'on me propose. Cette histoire est horrible.

– Avait-il des signes distinctifs ? Des cicatrices, une claudication... ? Vous êtes médecin, n'est-ce pas ? Vous avez remarqué autre chose ?

– Je ne suis pas médecin. Je travaille dans la gestion.

– Je vois, ajouta-t-elle en soupirant. Vous n'avez rien remarqué d'autre ?

– Non. Je ne l'ai rencontré qu'une fois.

– Il avait un accent ?

– Oui. De Manchester, je dirais. Il m'a dit venir de là-bas.

– A-t-il expliqué pourquoi il ne pouvait pas fournir de références ? Pourquoi il serait obligé de vous régler en liquide ?

– Il a dit « pas de questions, double loyer ». J'ai compris qu'il était louche.

– Il a ajouté quelque chose ?

– Oui. Il m'a demandé si je connaissais un vendeur de

voitures dans le coin. Je lui ai donné les coordonnées du garage Lister Park. Mais c'est un concessionnaire BMW alors qu'il voulait vendre une Mercedes.

– Il avait une voiture ?

– Oui. Une voiture de luxe. Une Mercedes SLK.

– Vous êtes sûr ? La femme de la maison a dit qu'il n'avait pas de véhicule.

– Mme Khan ne sait rien. C'est une vieille folle. Elle vous a probablement menti. Elle se méfie de la police, depuis que son fils a été arrêté pendant les émeutes l'année dernière. Quoi qu'il en soit, elle n'était pas là ce jour-là. La fois où j'ai parlé avec Toomey, sa voiture était dehors, en plein dans mon champ de vision. D'ailleurs, il me l'a montrée.

– Vous avez vu la plaque d'immatriculation ?

– Oui.

– Vous l'avez notée ?

– Non. Pas besoin. J'ai une bonne mémoire des chiffres, en général. MIL 1122. Une plaque d'Irlande du Nord, si je ne m'abuse.

Elle le nota sur un bout de papier.

– Excellent. La couleur de la voiture ?

– Gris métallisé. Mais je ne sais pas s'il l'a encore. Comme je l'ai dit, il voulait la vendre.

– Il y avait quelqu'un d'autre avec lui ?

– Non.

– Dans la voiture ?

– Non.

– Très bien. Vous m'avez été d'une grande aide, docteur Hussain. Si jamais quelque chose vous revient, même un détail, téléphonez-moi, s'il vous plaît.

– Je n'y manquerai pas.

Elle se cala dans son siège et regarda l'obscurité tomber sur la ville. MIL 1122. Une plaque d'Irlande du Nord. Non que cela ait une signification. Il y en avait beaucoup et Toomey n'était manifestement pas irlandais. Au moins la plaque se détachait du lot. Des gens pourraient s'en souvenir.

En route vers Halifax, elle appela le service des immatriculations. La réponse était prévisible.

– Une Ford Orion noire. Envoyée à la casse en 1995.

– Dernier propriétaire ?

– David Dungannon. Ballymena, Irlande du Nord. Vous voulez l'adresse complète ?

– Non. Pas maintenant.

S'il l'avait vendue, on aurait changé la plaque et il serait pratiquement impossible de la retrouver.

Il était 20 h 30 passées quand elle entra dans la salle des opérations du sous-sol. Personne. Elle vérifia le tableau pour savoir qui était de service. Trente inspecteurs pouvaient faire des heures supplémentaires. Un point d'interrogation figurait à côté de son propre nom.

Elle s'installa au bureau de Marshall et Dyson et enfila des gants pour examiner les pièces à conviction saisies la veille au domicile de Varley à Eccleshill, en quête d'un lien à Toomey ou à MIL 1122. Rien. Elle passait à ceux de Coates lorsque les néons s'allumèrent dans la grande salle. Quelqu'un lui jeta un coup d'œil, sans entrer.

Elle trouva une clé en plastique parmi les affaires de Coates, identique à celle que Armitage avait utilisée pour ouvrir les casiers chez Berman. Elle vérifia le numéro de la pièce à conviction et se connecta à HOLMES pour voir si des ordres de mission la concernaient. Pour l'instant, rien. Elle remit la clé en place. Elle avait déjà fouillé le casier de Coates.

Elle examina chaque page de deux agendas saisis chez Varley. Dans le premier se trouvaient des listes de chiffres, accolés à des lettres. « 70/EM » revenait plusieurs fois, ainsi que « 50/JDM » et « 80/PB ». Il s'agissait sûrement des listes de dealers. Les initiales devaient être fausses ou codées. Plus tard, il lui faudrait peut-être y réfléchir. Pour l'instant, rien ne les reliait manifestement à Toomey. Dans l'autre agenda, des colonnes de chiffres correspondaient vraisemblablement à des recettes ou à des économies. En décembre, le montant total s'élevait à 5 000 livres. Pas de quoi fouetter un chat. Probablement un petit business d'appoint.

Des bouts de papier couverts de gribouillis illisibles étaient coincés entre certaines pages. Celui du 18 février lui parut étrangement familier. Vraisemblablement l'écriture

d'un dealer qu'elle avait déjà croisé. Elle le rangea et s'apprêta à partir. Elle était devant l'interrupteur quand un frisson lui parcourut l'échine. Elle s'arrêta net. Quelqu'un est en train de marcher sur ta tombe, aurait dit sa mère.

Elle se frotta la nuque en regardant l'horloge : près de 21 h 30. Le temps avait filé sans qu'elle s'en rende compte. Une vingtaine d'inspecteurs bavardaient entre eux dans la grande salle. Elle éteignit la lumière et sortit. Prise de chair de poule, elle se figea.

Debout près de la porte du petit bureau, elle fixait ses pieds. Qu'est-ce qui venait de lui échapper ? Au bout d'un moment, elle prit conscience qu'on la regardait.

– Ça va, Karen ? demanda un des inspecteurs qu'elle ne reconnut pas.

– Oui, fit-elle, hésitante. Fatiguée, c'est tout.

– Nous venons juste de terminer l'interrogatoire de Coates, dit un autre.

– Ah oui ? Qu'est-ce qu'il a dit ? Rien à déclarer ?

– Rien à déclarer.

Ils avaient l'air déçu.

Pourquoi parlerait-il ? songea-t-elle. Cela n'avait probablement rien à voir avec lui.

## 22.

Elle n'était toujours pas rentrée à près de 23 h 30. Assis dans sa voiture, Munro se demandait ce qu'il fichait là, pour la seconde fois en deux soirs. Certes, chaque fois, il était arrivé avec un bon prétexte. La veille, pour l'inviter à participer à l'enquête ; ce soir, pour lui rappeler les devoirs du travail en équipe. Mais ce n'était pas la raison de sa présence, pas à cette heure de la nuit.

Sa maison était petite, vieille, sombre. Il n'y avait pas d'autres habitations à moins de cinq cents mètres. Isolée, entourée sur trois côtés de très grands arbres qui se dressaient en formes massives dans l'obscurité. Des sycomores ou des marronniers, peut-être. Il n'y connaissait pas grand-chose. Sa femme aurait exigé qu'on les abatte car, en cas d'orage violent, c'était le genre d'arbre à s'écraser sur votre toit et à vous écrabouiller dans votre lit.

Il n'y avait pas d'éclairage public. Un ciel nuageux, sans lune, une nuit noire.

Se sentant un peu idiot, il tourna la clé de contact. Et si elle rentrait avec un homme ? Voire une femme ? Comment s'expliquerait-il ? Il avait son numéro de portable, il aurait pu l'appeler. Il aurait dû réfléchir avant.

Il effectuait un demi-tour quand des phares apparurent. Il s'arrêta pendant que la voiture se garait devant la maison : c'était sa Volvo. Elle en descendit et s'approcha. Les yeux

plissés, elle cherchait à voir qui était au volant.

– Ce n'est que moi, dit-il en baissant la vitre.

– Je sais. Je vous attendais.

Elle lui souriait avec un air ironique, pas chaleureuse pour un sou.

– Vous m'attendiez ?

– Oui, fit-elle en brandissant un sac. J'ai acheté ça pour vous.

– Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il en fronçant les sourcils.

– Du whisky. Votre alcool de prédilection, monsieur.

Il se sentit rougir dans l'obscurité.

– Vous voulez entrer ?

Il soupira. Elle ne l'avait même pas interrogé sur la raison de sa présence.

La maison n'avait pas changé, avec son curieux mélange de désordre et de vide. Il s'assit sur l'une des deux uniques chaises en gardant son manteau. Elle n'avait pas retiré sa veste.

– Vous avez froid ? demanda-t-elle en sortant des verres.

– Oui. Vous n'avez pas le chauffage central ?

– Pas encore. Je vais vous faire du feu, si vous voulez. En attendant, il y a un radiateur à gaz derrière vous. Alors, vous voulez un verre, oui ou non ?

– Oui.

– Mais il faudra partir ensuite, d'accord ? Vous avez de la route à faire.

Il s'efforça d'ignorer son ton moqueur.

– C'est gentil d'en avoir acheté. Qu'est-ce que c'est ?

– Pas la moindre idée. C'était leur marque la plus chère. Je n'en bois pas.

Mal à l'aise, il la regarda le servir. Elle était séduisante, mais pas au sens qui le faisait craquer habituellement. C'était plus que ça.

– Vous ne ressemblez pas à un policier, lui dit-il quand elle lui apporta le verre.

Cela faisait partie de son charme. Elle n'avait pas l'air de ce qu'elle était.

– Peut-être que je n'en suis pas un.

Il fronça les sourcils en prenant son verre. Savait-elle converser ? Bavarder ?

– Ce qui signifie ?

– Leurs attitudes, désirs, manières de réagir, peut-être que ce n'est pas moi.

– Philosophiquement parlant ? rétorqua-t-il, s'efforçant d'être enjoué. Mais, en réalité, vous êtes policier. Tout comme le reste d'entre nous.

– Oui. Mais c'est seulement mon boulot. Pas ma vie. Juste un moyen de gagner ma croûte.

– Pas votre vie ?

Il contempla le chaos autour de lui. À l'exception peut-être de l'abondance de livres de poche, rien n'indiquait dans son intérieur qu'elle eût une vie en dehors du travail.

Elle surprit son regard.

– Ne jugez pas ce que vous ne connaissez pas, *monsieur*, railla-t-elle, sarcastique. Ce n'est pas parce que vous ne voyez rien qui vous ressemble qu'il n'y a rien.

– Rien qui me ressemble ? On dirait une critique.

– Vraiment ? Vous m'avez dit que je ne ressemblais pas à un policier. Quel genre de réponse espériez-vous ?

Il se raidit. Pourquoi était-il venu ?

Elle s'assit sur l'autre chaise, tout près de lui. Elle s'était servi ce qui ressemblait à de la vodka. Il but une gorgée de whisky. Du Jameson typiquement moelleux. Pas son préféré car pas assez affirmé à son goût.

– Il est bon, commenta-t-il pour revenir à des échanges un peu plus courtois.

– Mais ce n'est pas votre préféré.

– Non, avoua-t-il en se raidissant.

Elle le dévisageait avec une telle intensité qu'il la crut fort capable de lire ses pensées.

– Cela va vous réchauffer en tout cas.

Elle était déroutante, extrême.

Elle se leva pour allumer le radiateur à gaz. Une lampe, une seule, une petite lampe de table dans la cuisine était allumée. Ils étaient pratiquement installés dans l'obscurité.

Habillés de pied en cap. Elle se rassit.

– Vous êtes bien sûre de vivre ici ? plaisanta-t-il en le regrettant aussitôt.

– Absolument. C'est ma maison. C'est la raison pour laquelle j'y suis. Pourquoi êtes-vous là ?

Il posa son verre et éloigna un peu sa chaise, incapable de lire en elle.

– Je suis venu vous demander où vous étiez cet après-midi.

– Vous êtes venu à minuit moins le quart pour me poser cette question ?

Elle se cala dans sa chaise, sans le quitter des yeux, un léger sourire au coin des lèvres sans le moindre semblant de respect.

– Pourquoi pas ? Je ne vais pas dormir avant des heures.

– Non ? Vous n'êtes pas fatigué ? Je croyais que vous n'aviez pas fermé l'œil depuis des jours.

– C'est vrai. Mais la fatigue ne suffit pas toujours à trouver le sommeil.

– Moi, je dors bien. Du sommeil du juste, dit-elle d'un ton amer, avant de lever son verre. Santé !

Il trinqua puis but une gorgée.

– Pourquoi êtes-vous là ? Ce n'est pas très professionnel.

Son attitude distante, hostile, sur la défensive devenait

lassante. Elle se tenait systématiquement à l'écart. Quoi qu'il arrive, elle refusait de se détendre. Décision prise, il vida son verre et se leva.

– Je ne sais pas. C'était une erreur. Je m'en vais. Passez me voir à la première heure demain matin, avant d'entreprendre quoi que ce soit.

Il baissa les yeux vers elle. Une expression de panique inattendue se peignit sur son visage. Il tournait les talons lorsqu'elle se redressa et posa une main sur son bras.

– Je vous en prie. Je suis désolée. Je ne voulais pas être comme ça avec vous. Je suis désolée.

Il attendit. À une trentaine de centimètres de lui, une main sur son bras, elle contemplait le bout de ses chaussures. Il se sentit perdu. Elle venait soudain de baisser la garde. Il fronça les sourcils. Était-elle sérieuse ? Dans son bureau, elle l'avait mené en bateau en faisant mine d'être bouleversée. Se moquait-elle de nouveau de lui ?

– Je vous en prie, restez. Prenez un autre verre. Je vais m'efforcer d'être courtoise.

– Courtoise ?

– Humaine. Ce que vous voulez.

– Humaine ?

Elle le regarda. Ses yeux paraissaient noirs dans la pénombre, écarquillés.

– Je tiens à ce que vous restiez. Je ne plaisante pas. Je suis désolée. Je ne sais pas pourquoi je me comporte comme ça, s'excusa-t-elle en lui serrant légèrement le

bras, l'air malheureux. Vous avez été très gentil avec moi.

– Je reste si vous faites du feu.

Il effleura ses cheveux et sa tempe gauche. Le contact dura une seconde. Mais c'était fait, trop tard pour revenir en arrière. Elle lui sourit, sans chaleur mais sans moquerie non plus, l'air triste. Il ne comprenait pas pourquoi. Il sentit son cœur s'emballer et avait envie de la prendre dans ses bras, de la serrer contre lui, mais c'était impossible. Il n'aurait même pas dû la toucher ainsi.

– Marché conclu.

## 23.

D'une main légèrement tremblante, il se servit un autre whisky pendant qu'elle préparait le bois. Elle était visiblement experte en la matière. Moins de dix minutes après, le feu ronflait dans la cheminée en teintant les murs de lueurs rouges. Il se planta derrière elle, heureux de sentir la chaleur sur son visage.

– Ça va se réchauffer rapidement. Je suis désolée. Je n'ai pas l'habitude de l'allumer pour moi toute seule. Ça ne vaut pas le coup.

– Vous avez toujours vécu seule ?

– Non. Pas toujours, répondit-elle en se tournant vers lui, toujours accroupie par terre.

– Je voulais dire ici.

– Oui. Je me suis installée seule.

– Il y a longtemps ?

– Vous m'avez déjà posé la question. Il y a cinq ou six ans.

– Alors pourquoi cet air... improvisé ? Comme si cela vous importait peu ?

Il s'efforçait de s'exprimer d'une voix gentille, douce. Peut-être vivait-elle ainsi pour une horrible raison qu'il ne fallait pas déterrer.

– Vous me l'avez aussi déjà demandé.

– Et vous m’avez répondu que c’était une question de priorités, ce que je n’avais pas compris.

Elle réfléchit un moment tout en le regardant. Il se sentit gêné de la dominer ainsi de toute sa taille. Mais où se poser ?

– Vous avez l’air mal à l’aise. Asseyez-vous.

Voilà que cela recommençait.

– Où cela ?

– Sur l’un de ces coussins ? suggéra-t-elle en désignant trois appuyés contre le mur derrière lui. Ou par terre. Ici. À côté de moi. Le tapis est confortable.

Il posa son verre et s’installa en retirant sa veste. Le tapis, épais, n’était pas aussi dur qu’il l’aurait cru. Elle ne le quittait pas des yeux. Le whisky faisait déjà son effet. Il fallait qu’il fasse attention. Il était fatigué, il avait menti. Le whisky et le feu l’achèveraient.

– Parlez-moi de vous. Dites-moi ce qui vous motive.

– Nous en étions à vous.

– Commençons par vous. Vous êtes plus intéressant.

– J’en doute, répondit-il, hésitant à lui dire quoi que ce soit. Je vais vous raconter l’histoire d’un de mes amis.

– Un ami ?

– Oui, ça vous intéresse ?

– Pourquoi pas ? Comment s’appelle-t-il ?

– Andrew Farrar.

– Toujours vivant ?

Il l'observa. Faisait-elle de l'ironie, le soupçonnant bien sûr de se dissimuler derrière ce fameux ami ?

– Non, il est mort, répondit-il impassible. Mais ce n'est pas ce qui compte.

– Désolée.

– Je vous en prie.

– Continuez.

La gorgée de whisky qu'il but lui brûla le gosier. Il savoura cette sensation.

– Je l'ai rencontré en 1969, j'avais quatorze ans. Vous deviez en avoir... neuf. C'est ça, neuf ans. Où étiez-vous alors, je me le demande ?

Il laissa sa question en suspens sans obtenir de réponse.

– Cette année-là, ma famille est venue s'installer dans le Yorkshire.

– D'où veniez-vous ?

– De Cupar, dans le Fife. Le royaume de Fife, en Écosse.

Il s'interrompit, les yeux dans le vague. Elle ne le quittait pas du regard, concentrée. Le fait qu'il se confie devait l'intéresser davantage que l'histoire elle-même.

– J'ai dû repartir de zéro. C'est du moins l'impression que j'ai eue. En Écosse, j'avais des amis, de la famille, tout. À Leeds, rien.

– Pourquoi Leeds ?

– Mon père y a trouvé un poste d'ingénieur. L'usine a fermé à Dundee, une place s'est présentée à Leeds. Il a donc déménagé en emmenant sa famille. Mon père, ma mère et moi. J'étais fils unique. À Cupar, j'étais proche de mes cousins, mais ici je n'avais personne. À l'école (il s'interrompt pour choisir ses mots), les petites brutes ne m'ont pas fait de cadeau. Pour toutes sortes de raisons que je vous épargnerai, mais surtout à cause de mon accent. On me surnommait Dick la Bite.

Elle fronça les sourcils. Quel rapport avec son accent ?

– Ne vous souciez pas de la logique de la chose. C'était un surnom. Qui m'a suivi jusqu'à la fin de l'adolescence ou presque. Si je protestais, on me tabassait et, à l'époque, j'étais maigre comme un clou et je ne savais pas me servir de mes poings. Mais c'est courant, la plupart des enfants passent par là. Et ce n'est pas de moi qu'il s'agit ici, insista-t-il avant de boire une nouvelle gorgée de whisky.

« À l'école, Andrew Farrar était le seul à m'adresser la parole. Encore aujourd'hui, j'ignore pourquoi. J'étais grand, efflanqué, mal dans ma peau. Sur le terrain de sport, je n'étais bon à rien. Quand on formait des équipes, je restais toujours en plan. En classe, cela ne se passait pas beaucoup mieux. J'étais moyen, je suppose. Moyen dans presque tout ce que je touchais. Par comparaison, Andrew était bon partout. Plus exactement, il excellait dans tous les domaines.

Il s'arrêta, vida son verre, sentit son esprit se détendre.

Le feu le berçait.

– À seize ans, il jouait au rugby pour le comté. Il a eu son diplôme de fin d'études haut la main. Pendant que je me débattais pour le décrocher, une place l'attendait en fac de médecine à Cambridge. Il a été élu délégué. Tout le monde l'aimait. Filles et garçons. Il n'avait pas l'ombre d'un ennemi. Et pourtant au bout de cinq mois, nous étions inséparables. Pourquoi ? Pourquoi s'intéressait-il à moi ?

Elle haussa les épaules.

– Peut-être que vous ne vous voyez pas comme les autres vous voient.

– Que voulez-vous dire ?

– Vous dressez un portrait affreux de vous-même. Mais vous ne pouvez pas avoir changé à ce point.

Son verre était vide. Elle alla chercher la bouteille. Il regarda ses hanches, ses longues jambes. Lorsqu'elle se pencha pour le servir, sa tête était à une dizaine de centimètres de la sienne. Il aurait pu la toucher. Était-ce ce qu'elle souhaitait ? Ce qu'elle essayait de lui faire comprendre ?

– Merci.

– Continuez, l'encouragea-t-elle en posant la bouteille et en se rasant plus près de lui cette fois.

– Cela vous intéresse ?

– Oui.

– Où en étais-je ? demanda-t-il en prenant son verre.

– Des amis inséparables.

– Des amis inséparables. Nous partagions tout. Le rugby, les filles, la musique. Bien entendu, dans la plupart de ces activités, j'observais, il agissait. Mais n'en tirez pas de conclusions hâtives. Pour moi, c'était plus que de l'amitié. Je l'adorais, je le vénérais. Les fortes personnalités m'ont toujours fasciné. On dit que je suis fort, que je donne cette impression...

Il hésita. Où cette pensée le menait-il ?

– Poursuivez, le pria-t-elle en se penchant un peu vers lui.

– J'ai passé la plus grande partie de ma vie à me sentir inachevé, à copier les autres. Je doute parfois d'avoir une vraie personnalité.

Elle s'écarta, les sourcils froncés. Cela devenait-il trop personnel ? Elle paraissait décontenancée.

– Mais ce n'est pas moi le sujet, c'est Andrew Farrar. Andrew est tombé amoureux de la fille que j'aimais – à ma façon juvénile – depuis le collège. Louise Robertson. Je la revois, rousse, fine, gracieuse. Elle ne s'est jamais vraiment intéressée à moi. Je ne faisais pas le poids face à Andrew. Si j'ai réussi à lui plaire, c'est grâce à lui. J'étais complètement largué avec les femmes à l'époque. Il m'a aidé.

– Pour ensuite vous la piquer ?

– Pas exactement. Un temps, nous l'avons, disons, partagée, raconta-t-il en rougissant. Elle sortait avec nous

deux. Parfois avec moi, parfois avec Andrew. Parfois...

Il ne trouvait pas les mots, ne parvenait pas à s'obliger à le dire. Elle compléta pour lui.

– Avec vous deux ?

– Oui, avoua-t-il en soupirant. En toute innocence. Quand il a eu vingt ans, ils sortaient ensemble. Rien qu'elle et lui.

– Vingt ans ?

– Oui.

– Et, avant ça, c'était vous deux, cela se passait avec vous deux.

– Oui.

– Je vois.

– Je dois admettre qu'ils étaient faits l'un pour l'autre, s'empessa-t-il d'enchaîner. Si cela signifie quoi que ce soit. C'est le cas ? ajouta-t-il après une pause.

– Que cela signifie quelque chose ?

– Oui. Vous croyez que deux êtres peuvent être faits l'un pour l'autre ? Vous pensez que cela fonctionne comme ça ?

– Je ne sais pas. Cela a-t-il de l'importance pour l'histoire, puisque vous avez été tous les deux avec elle à une époque ?

– Pas vraiment.

Soudain, il se sentit lourd, insatisfait. Pourquoi avait-il entrepris de lui raconter cette histoire ?

– Il a fini par devenir médecin ?

Il fixa le feu, avec l'envie de dormir.

– Bien sûr, bafouilla-t-il. J'ai abandonné mes études pour entrer dans la police. Il est allé à Cambridge, où il est devenu médecin. Ils se sont mariés. Tout était pour le mieux.

– C'est tout ?

– Non, continua-t-il après une profonde inspiration.

– Alors ?

Il se frotta la tête.

– Il y a dix ans, je venais juste d'être nommé inspecteur, je travaillais à Weetwood quand nous avons reçu un appel de chez lui.

– Vous saviez que cela venait de chez lui ?

– Bien sûr.

– Vous étiez toujours amis ?

– Pourquoi ne l'aurions-nous pas été ?

Il s'allongea par terre, la tête sur le bras. Il se sentait un peu gris.

– Il arrive que les gens se perdent de vue.

– Pas nous.

– Louise non plus ?

– Non.

– Malgré votre affection pour elle ?

– Mon faible pour elle, vous voulez dire ?

– Oui.

– Cela ne posait pas de problème.

– Alors, qu’avez-vous trouvé une fois sur place ?

– Il avait disparu.

– Comme ça ? fit-elle en levant un sourcil.

– Comme ça. Un jour il n’est pas rentré de l’hôpital. Pas de coups de fil, pas d’explications, rien. Il a disparu, c’est tout. Il a fallu deux jours à sa femme pour le signaler.

– Ils avaient des enfants ?

– Non. J’ai appris par elle, Louise Farrar, pendant l’enquête, qu’il n’avait jamais voulu d’enfants, que son propre père, que je connaissais bien, le battait quand il était petit. Il ne m’en avait jamais soufflé mot. Elle non plus. Peut-être que cela avait un rapport avec...

Il ne voulait plus continuer. C’était trop révélateur. Il n’aurait jamais dû se lancer.

– Vous avez découvert où il était ?

– Finalement, oui. En Cornouailles, il cueillait des fruits.

– Il cueillait des fruits ?

– Oui. Il nous a fallu huit mois pour le retrouver. Il l’avait quittée, avait plaqué son job ultra bien payé, avait sauté dans un train avec ce qu’il avait sur le dos, rien de plus, et était parti en Cornouailles.

Il la regarda. Malgré la pénombre, il crut remarquer qu’elle avait pâli. Il se redressa lentement.

– Je suis désolé. C’est un ramassis de conneries. Je n’aurais pas dû commencer à vous raconter ça.

– Non. Dites-moi, le coupa-t-elle en posant sa main sur la sienne, tandis qu'il sentit un frémissement, comme de l'électricité entre eux. Vous me cachez des détails.

– Peut-être.

– Alors pourquoi commencer ?

– Je ne sais pas. Je n'aurais pas dû.

– Comment était-il ? Comment était-il quand vous l'avez retrouvé ?

– Différent. Je l'ai à peine reconnu.

– Il vous a expliqué pourquoi ? voulut-elle savoir, lui agrippant toujours la main.

– Pas vraiment. C'était difficile d'obtenir un discours cohérent. Il a dit que lorsqu'il songeait à sa vie dans le Yorkshire, il avait l'impression de penser à quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui était mort.

– Il a dit ça ? Ce sont ses mots ?

– Oui. Je crois bien.

Elle retira sa main. Elle avait l'air de frissonner un peu.

– Il m'a dit : « C'est comme si j'avais les souvenirs d'un autre. Cela n'a jamais été moi. Je n'ai jamais voulu être cette personne-là. Toute ma vie, j'ai été obligé de devenir quelqu'un que je n'étais pas. Un beau jour je me suis réveillé et j'ai compris qu'il fallait que cela s'arrête. »

Il se rallongea ; ses yeux se fermaient.

– Voilà pourquoi j'ai dit qu'il était mort. Il est peut-être là-bas en train de cueillir des fruits. Mais ce n'est pas Andrew

Farrar. Pas celui que j'ai connu.

– Et Louise ? Louise Robertson ?

– C'est ma femme, répondit-il en soupirant. La femme dont je suis séparé.

## 24.

Jeudi 11 avril 1996, 4 h 40.

Il faisait déjà jour.

L'agent John Bowman contemplait le ciel, vaste plaque de métal gris. Il caillait, bien qu'on fût au printemps. Il regarda l'alignement de stagiaires, d'élèves officiers et de soldats, tous équipés, comme lui, de combinaisons en nylon stérile blanc et se demanda pourquoi diable il avait choisi ce métier.

La veille il avait consacré dix heures entières à ce qu'on appelait une « fouille de zone », qui consistait à arpenter une étendue de lande en scrutant la bande délimitée par les deux hommes autour de lui. Au début, il s'embêtait tellement qu'il s'était longuement interrogé sur l'effet que cela faisait d'être en bout de file, sans être rassuré par une présence à son côté. Jusqu'où faudrait-il examiner le terrain dans ce cas-là ? À la longue, la concentration exigée par le seul fait de regarder de droite à gauche, en dessinant de la tête un arc limité, avec attention, pendant des heures, était devenue presque insupportable.

Les soldats avaient été les premiers à craquer, à briser le silence en lâchant force paillardises et gros éclats de rires. Rapidement suivis par les élèves officiers, acheminés par car de la Met. Son unité – tous des stagiaires de la police du West Yorkshire – s'était

appliquée à maintenir un certain niveau de professionnalisme. C'était leur région, pas question d'échouer. Mais à 3 heures de l'après-midi, il doutait que quiconque fût encore capable de repérer quoi que ce soit.

Comme on pouvait s'y attendre, ils n'avaient rien trouvé.

Cela se passait de l'autre côté de la lande, dans un endroit du nom de Wainstalls. Aujourd'hui, on les avait conduits un peu plus loin, à Cock Hill, dont il n'avait jamais entendu parler. On leur avait simplement expliqué qu'une partie relevait d'une scène de crime. Sans dire laquelle.

La veille avait été exténuante. Mais le pire était encore à venir. Aujourd'hui, il fallait procéder à une « recherche manuelle » : avancer à quatre pattes, dans une lande et un marécage spongieux, les mains enfoncées dans des flaques d'eau glacée. Et ce pendant au moins six heures, leur avait-on assuré, en quête de « tout et n'importe quoi ». Notamment, des douilles.

Ils s'alignèrent le long de la route qui franchissait le sommet, près de la station météo. Difficile de décrire le temps qu'il faisait. À cette heure de la journée, cela changeait sans cesse. Ils se trouvaient à une telle altitude qu'ils voyaient les nuages dans la vallée. Le paysage valait-il le coup d'œil ? Il n'eut pas l'occasion de le contempler. On leur distribua du café et on les mit en rang.

Une petite barrière barrait la lande à environ cinq mètres de la route. Le terrain à couvrir se concentrait autour d'une rangée de poteaux télégraphiques qui suivait un petit ravin tourbeux descendant dans la vallée. Une fois la clôture

atteinte, sans avoir rien trouvé, ils la franchirent et se mirent à quatre pattes. Il ne connaissait pas les hommes qui l'entouraient.

Au bout d'environ une heure, ils tombèrent sur un terrain vraiment humide dans lequel il s'enfonça jusqu'à l'aîne. Ses mains disparurent dans une quinzaine de centimètres de liquide saumâtre, avec au fond une couche de boue plus ou moins épaisse. On ne lui avait pas précisé jusqu'où il lui fallait plonger les doigts.

Soudain, il toucha un minuscule objet tranchant. Il avait les mains si engourdies, à force de se déplacer dans les profondeurs glacées, qu'il dut s'arrêter et revenir en arrière pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé. Il retrouva l'objet qui lui échappa. Il sortit les mains du marécage et les frotta avant de se remettre au boulot. Ses collègues avaient une trentaine de centimètres d'avance sur lui. La brume s'était un peu levée et, du coin de l'œil, il vit le responsable fondre sur lui, sans doute pour lui ordonner de reprendre sa progression. Ses doigts se refermèrent sur l'objet. Il le sortit.

Une douille. Il s'accroupit dans l'eau.

– Objet, hurla-t-il, se rappelant le mot qu'on leur avait demandé d'utiliser.

Toute la ligne se figea. Le responsable se mit à courir vers lui.

– C'est une balle, monsieur, fit-il, fier tout à coup et content surtout d'entrevoir la fin de cette pénible

expérience.

– Une douille, le corrigea le responsable. Soyez précis.

On lui ordonna de s'asseoir, et le responsable appela l'équipe scientifique par radio. Les techniciens débarquèrent en moins de dix minutes. Ils lui demandèrent où exactement il avait fait sa découverte. Ils firent reculer l'alignement de deux mètres, si bien qu'il se retrouva tout seul, toujours dans la flotte. Ils se mirent à faire croquis et photos, apportèrent des piquets munis de petits fanions jaunes, les enfoncèrent autour de lui et commencèrent à discuter entre eux. Il aurait aussi bien pu ne pas être là. Finalement, ils lui prirent l'objet qu'ils glissèrent dans un sac avant de l'autoriser à se relever.

Il était si raide et si frigorifié que quelqu'un dut l'aider. En repartant, il vit l'équipe scientifique se mettre à quatre pattes dans la zone qu'il venait de couvrir.

Il se dirigea vers la camionnette où était distribué du thé pour savourer sa récompense. Moins de dix minutes après, les autres gars le rejoignaient. En sirotant une tasse de thé au lait sucré, il tenta de rétablir la circulation dans ses mains. On racontait qu'on avait trouvé une autre douille, juste à côté de la première.

Le responsable vint l'interroger en prenant des notes. Puis il leur dit de se préparer.

– On reprend dans cinq minutes. Avant six heures ce soir, faut qu'on ait couvert trois kilomètres carrés de cette merde.

## 25.

Il était plus intelligent qu'elle ne l'aurait cru. Elle le regardait, affalé par terre, toujours endormi tout habillé sous la lourde couette qu'elle avait jetée sur lui la nuit précédente, avec la tête sur l'oreiller qu'elle lui avait poussé sous la nuque. Il était étendu, bras en croix, jambes écartées et si grand que la pièce en semblait rapetissée ; la maison entière, étrange. Un extraterrestre sous son toit.

Il était près de 7 heures du matin.

*Comme si j'avais les souvenirs d'un autre.* Avait-il lu son dossier complet ? Ou le choix des mots était-il une simple coïncidence ? Où avait-il voulu en venir avec sa petite histoire ?

Elle prépara du café en faisant le plus de bruit possible. Il ne broncha pas. Son portable sonnait par intermittence depuis 5 h 30. Cela n'avait eu aucun effet non plus.

Il avait sous-entendu n'avoir lu que la version courte de son dossier. Mais désormais elle en doutait. Ce qui soulevait une autre question : que savait-il d'autre ?

Elle avait cru pouvoir le contrôler. En feignant l'inquiétude lorsqu'il s'était apprêté à partir, en posant sa main sur la sienne. En général, le contact physique faisait craquer les mecs. Ils étaient incapables de l'interpréter correctement, sans croire à de la réelle affection, puisque le contact impliquait que vous les laisseriez aller « jusqu'au bout ». Il y

avait une sorte de facteur biologique, fortement enraciné, qui disait que le sexe était important pour les femmes, banal pour les hommes.

Il ne manquait pas de charme. Si nécessaire, elle se serait fait un plaisir de coucher avec lui pour qu'il la lâche un peu. Plaisir était le terme qui convenait. Dès l'instant où elle l'avait vu dans sa voiture, elle ne pensait qu'à ça. Elle avait couché avec bien pire que John Munro et pour des raisons bien moins valables. Le déshabiller, découvrir à quoi il ressemblait en dessous. Peut-être cela lui aurait-il redonné, fugitivement, la sensation d'être vivante.

C'est là qu'il lui avait raconté son étrange histoire triste. À la fin, quand il lui avait dit ce qu'elle avait deviné depuis le début, à savoir que Louise était sa femme, elle avait eu du mal à retenir une vacherie.

En posant sa main sur la sienne, à la moitié de son récit, elle avait cherché à lui communiquer du désir. Mais il ne l'avait pas interprété ainsi. Elle l'avait vu dans son regard. Il n'était pas différent des autres mecs. S'ils ressentaient du désir, cela ne signifiait pas forcément quelque chose, ils auraient aussi bien pu avoir envie d'un bon steak. C'est comme ça qu'ils présentaient la chose, en tout cas. Par contre, si vous ressentiez du désir, si vous preniez les devants, si vous passiez à l'attaque, cela avait forcément une signification. Dans le cas contraire, vous étiez une salope.

En lui apportant son café, elle se demanda une seconde si le réveiller en lui retirant son pantalon pour lui sauter

dessus donnerait un résultat. La nuit avait au moins servi à ce qu'il n'insiste pas pour savoir ce qu'elle avait fait de son après-midi. Il fallait trouver un moyen de le museler sur le plan professionnel, pour qu'il lui fiche la paix.

Elle posa le café à côté de lui et le secoua doucement. Il était du genre à s'offusquer si elle se montrait trop directe. Se réveiller en elle le rendrait probablement physiquement malade.

Lorsqu'il ouvrit enfin les yeux, il parut vraiment troublé de se retrouver par terre. Puis il se confondit en excuses.

– Inutile de vous excuser. Vous n'avez rien fait, lui dit-elle avant de se taire pour que ses paroles fassent son effet. Vous en avez si peu fait d'ailleurs que j'étais déçue, ajouta-t-elle en se levant et en enfilant sa veste sans attendre qu'il réagisse. Il faut que j'y aille.

– Quelle heure est-il ? demanda-t-il en s'asseyant, les yeux bouffis.

– 7 heures et demie passées. Votre portable sonne régulièrement depuis deux heures.

– Mon portable ? Merde.

– Vous avez raté quelque chose ?

– Je ne sais pas.

Elle attendit qu'il consulte son répondeur.

– Pourquoi êtes-vous si pressée ? dit-il, le téléphone collé à l'oreille.

– Je participe à une enquête sur un meurtre.

– Attendez ! C'est important, s'exclama-t-il en levant une main, les sourcils froncés.

Elle obéit. Inutile de mordre. Qu'il garde donc ses grands airs. Il écouta ses messages pendant près d'une minute.

– Ils ont trouvé deux nouvelles douilles, finit-il par annoncer.

– Où cela ?

– À Cock Hill. À peu près à l'endroit désigné par Boyd.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

– Je n'en sais rien. Probablement que Mitchell ne s'est pas suicidée. Vous voulez toujours partir ? Buvez votre café avec moi.

– Je participe à une enquête. Mais prenez votre temps. Claquez la porte derrière vous.

Il lui sourit, croyant qu'elle plaisantait. Elle lui rendit son sourire et tourna les talons.

– Attendez. Ne partez pas comme ça. Il faut que je vous parle d'abord.

À propos de l'après-midi précédent, devina-t-elle.

– Nous discuterons ce soir.

– Ce soir ? Quel jour sommes-nous ?

– Jeudi 11 avril.

– Qu'est-ce qui se passe ce soir ?

Elle haussa les épaules en ouvrant la porte.

– Je ne sais pas. Mais si vous voulez parler, je serai là.

## 26.

L'inspecteur Clare Isles avait attendu plus d'une demi-heure qu'on la fasse entrer dans la West Yorkshire Bank à Bradford. Le directeur, un certain Thompson, était un homme d'une cinquantaine d'années. Elle avait compris dès leur première conversation – par téléphone, la veille – qu'il ne se montrerait pas coopératif. Il se disait trop occupé pour lui accorder une seconde. Tout contact avec la police faisait de la mauvaise publicité. Il avait tenté de la piéger en suggérant un rendez-vous à 8 heures du matin, son seul créneau, dans l'espoir que ce serait trop tôt pour elle. Elle s'était présentée devant la porte à l'heure convenue. Lui, non.

Il n'y avait pas grand-chose à faire. Toutes les enquêtes dépendaient de la coopération du public, sans qu'on puisse forcer personne. Soit les gens voulaient lutter contre la criminalité, soit non. Elle avait cru qu'en précisant à Thompson qu'il s'agissait d'une enquête sur la mort d'un policier, cela aurait fait une différence. Peine perdue.

On lui avait confié cette mission parce qu'elle était une femme. Elle n'en doutait pas un instant. On l'avait affectée à l'équipe enquêtant sur Phil Leech, ce qui semblait intéressant, reste qu'elle aurait préféré celle de Coates et Varley. Mais son supérieur, Nigel Davis, appartenait à la vieille école. Elle était la seule femme dans une équipe de

six et, dès le premier jour, chacune des missions ayant trait aux relevés de compte bancaire lui avait été attribuée. Le message était clair. Il ne lui confierait que ce genre de travail. Le boulot le plus barbant et le plus routinier de l'équipe.

Phil Leech – d'après ce qu'elle avait pu déterminer en examinant ce qu'on avait saisi chez lui, au domicile de son ex-femme, sur lui ou sur Mitchell (son portefeuille, notamment) – possédait trois comptes différents : un compte épargne à l'Abbey National, un compte courant et un compte de prêt à la West Yorkshire.

Abbey National s'était montrée des plus obligeantes. En quelques heures, on lui avait faxé tous les détails des opérations des cinq dernières années. Le compte avait connu des fluctuations, mais rien qui pût être utile pour l'enquête. La dernière fois qu'il y avait touché, c'était en novembre 1995 pour retirer 50 livres. Le solde se montait à un petit 11,56 livres Sterling.

– Mes supérieurs m'ont ordonné de vous recevoir, lui annonça Thompson quand le rideau se leva enfin à 8 heures et demie passées.

– Nous étions convenus de nous voir à 8 heures, n'est-ce pas ?

– Oui. Désolé. D'autres obligations.

On la fit poireauter pendant près d'un quart d'heure dans un bureau. Puis une jeune femme apparut, dans la tenue de la banque.

– En quoi puis-je vous être utile, madame ?

– Je crois que M. Thompson s'occupe de moi.

– Non. Il a été appelé ailleurs. Il m'a demandé de prendre le relais.

Elle répéta sa requête. Son interlocutrice la nota et disparut, sans même lui proposer de café.

Quand, une demi-heure plus tard, ils finirent par lui apporter des copies des comptes, elle décida de les emporter au commissariat pour les étudier. Cela se révéla problématique. Thompson réapparut.

– On me dit que vous souhaitez sortir ces documents de la banque ?

– Oui.

– Je ne pense pas que cela soit possible. Sans ordonnance du tribunal, en tout cas.

Elle soupira. Elle aurait pu essayer de lui expliquer que d'autres banques coopéraient régulièrement, sans ordonnance du tribunal. Mais cela ne l'avancerait à rien.

– Quelle différence ? J'ai vu les documents. Vous les avez divulgués.

– Vous laisser emporter des originaux est une tout autre histoire. Il faut que je consulte la direction générale à ce sujet.

– Cela va prendre combien de temps ?

– Revenez demain. Je devrais avoir la réponse.

– Trop long.

– Je suis désolé, mais ces dossiers nous appartiennent. Vous ne pouvez pas...

– Ce sont des sorties d'imprimante. Des copies, non des originaux. Les originaux sont dans votre système informatique.

– Peu importe. J'ai un devoir de confidentialité vis-à-vis de mon client.

– Vous l'avez déjà violé en me montrant tout ça.

– Parce qu'on m'en a donné l'ordre. À tort, je pense. On ne m'a pas ordonné de vous autoriser à emporter quoi que ce soit.

– Votre client est mort.

– Il a des héritiers. J'ai des devoirs envers eux.

– Je les prends, dit-elle en se levant. Qu'est-ce que vous allez faire ? M'en empêcher physiquement ?

Son visage s'empourpra. Elle attendit, les yeux fixés sur lui. Y songeait-il ?

– Que ferez-vous si je le tente ? reprit-il, en haussant le ton.

– Je vous arrêterai, mentit-elle.

– J'en prends bonne note. Je vais me plaindre à votre sujet, fit-il d'une voix tremblant d'une rage contenue.

– Très bien. Je ne vais pas être obligée de vous arrêter, si je comprends bien ?

Il lâcha un long soupir entre des dents serrées.

– Il me faut votre signature.

– Soit.

– Attendez ici. Je fais préparer des reçus.

Elle dut patienter dix minutes de plus. Puis une femme plus âgée et légèrement plus aimable que la précédente apparut avec plusieurs documents à signer.

– De quoi s'agit-il ?

– C'est la liste des documents que vous sortez.

– D'accord pour le compte courant et le compte de prêt. Mais ça, c'est quoi ?

Elle désigna un feuillet intitulé « Archives de toutes les opérations du compte 70054384 : Philip Andrew Leech ».

– C'est son troisième compte.

– Un troisième ? J'ignorais son existence. Je n'ai trouvé ni cartes ni documentation à son sujet.

– Il l'a ouvert le mois dernier. Il avait des difficultés à respecter les limites convenues de son principal compte courant sur lequel est versée sa paie. Il a accepté la requête du directeur d'ouvrir un autre compte et d'y transférer chaque mois une certaine somme couvrant ses dépenses. Il ne pouvait utiliser que cette somme.

– Il avait une carte pour ce compte ?

– Oui. Une carte de retrait. Il était censé l'utiliser à la place de l'autre.

Isles ouvrit son carnet et trouva la page où elle avait noté les données des cartes récupérées dans le portefeuille trouvé sur Mitchell.

– Nous n'avons pas de carte correspondant à ce compte.

La femme haussa les épaules, puis chercha la liste des opérations du nouveau compte. Elles se résumaient à un transfert et un retrait.

– Il l'utilisait donc.

– Oui. C'est le premier transfert de son compte principal au début du mois. Cinq cents livres. Ensuite un retrait. Le jour de sa mort, je crois.

Isles regarda la série de chiffres et de lettres correspondant au retrait.

– Vous voulez bien m'expliquer ?

– Ça, c'est le code du distributeur et de l'agence. Là, il s'agit d'un distributeur Link à Burnley...

– Burnley ?

– Oui. À 6 h 48. Il a retiré 100 livres...

– Vous êtes sûre de l'heure ?

– Oui.

– Ces données sont exactes ? Le distributeur ne pourrait pas indiquer une heure erronée ?

– Je ne crois pas.

– Il a donc retiré 100 livres le mardi 9 avril à 6 h 48 à un distributeur de Burnley, c'est bien ça ?

– Oui. Cela pose un problème ?

– Il était déjà mort depuis au moins deux heures.

- Quelqu'un d'autre a dû faire le retrait.
- Avec sa carte et son code.
- Oui.
- C'est bien ce que je pensais.

## 27.

Harris la prit à part avant le briefing.

– Le commissaire vous a parlé ?

– À quel sujet ?

– Vous a-t-il parlé ?

Elle réfléchit un instant.

– Peut-être.

– Soit ! À propos d'hier. Le fait d'obtenir un mandat sans consulter personne. Le fait de disparaître la moitié de la journée sans nous dire où vous étiez, lui dit-il, visiblement contrarié.

– Non. Il n'a pas évoqué ça.

– Eh bien, il va le faire. Il faut que vous le voyiez avant d'entreprendre quoi que ce soit aujourd'hui.

– Il n'a rien dit de tel.

– Eh bien, moi, je vous le dis. Où étiez-vous hier ?

– J'essayais de localiser Oliver Williams. Comme on me l'a ordonné.

– Votre corbeille déborde de missions auxquelles vous n'avez pas touché.

– On m'a dit – M. Munro m'a dit – que trouver Williams était la priorité.

– Vous pensez vraiment pouvoir y réussir seule ?

– Seule ? Qu'entendez-vous par là ?

– Nous formons une équipe, Karen. Nous travaillons ensemble. J'ai trois autres inspecteurs qui recherchent Williams. Si vous ne communiquez pas avec eux, comment pouvez-vous comparer vos données ? Peut-être suivez-vous des pistes qu'ils ont déjà écartées.

– Je travaille mieux seule. Jugez-moi aux résultats.

Elle tourna les talons.

Dans la salle des opérations, elle s'assit au fond, loin des tableaux blancs. Munro discutait avec Marshall et Dyson. Sur deux nouveaux tableaux, Munro avait inscrit deux scénarios. Elle reconnut son écriture.

Huit scénarios. Avec, pour chacun, une liste d'éléments positifs et négatifs. Elle était encore en train de les lire quand Munro leur fit face, ce qui fit taire les murmures. Il y avait une quarantaine d'inspecteurs dans la salle.

Il avait l'air fatigué, bien qu'il eût apparemment très bien dormi.

– Mesdames, messieurs, bonjour. Troisième jour de notre enquête. Briefing n° 2.

Son regard croisa le sien ; il enregistra sa présence, avant de poursuivre.

– On a fait de l'excellent travail au cours des dernières quarante-huit heures. Je vais faire le point et établir les démarches à suivre pour les prochaines quarante-huit heures. Nous avons du pain sur la planche, annonça-t-il en indiquant les tableaux derrière lui.

« Nous travaillons à présent sur la base de huit scénarios possibles. Je les ai notés ici. Après ce matin, je veux que nous nous concentrons sur deux d'entre eux. Il faut qu'on élimine des options pour mieux se concentrer.

« Scénario n° 1. Coates tend un piège à Leech et à Mitchell pour que son demi-frère, Luke Varley, puisse les descendre tous les deux. C'est mon scénario préféré. Toutefois, comme vous pouvez le voir, les preuves sont ténues. Pourquoi j'y crois quand même ? Un, parce qu'il en va ainsi dans les enquêtes pour meurtre. Les preuves mettent du temps à se révéler. Quand on a des suspects en cellule, l'horloge de la garde à vue tourne plus vite que les preuves ne tombent.

« Deux, pourquoi compliquer les choses ? Coates et Varley ont un mobile, voire trois. Ce n'est pas vraiment le cas dans aucun des autres scénarios – à l'exception du n° 8, qui est en fait une autre version de celui-ci. Cela faisait près de trois ans que Leech enquêtait sur Coates et Varley. Nous avons des photos de Leech, des données sur son domicile, sur ses plaques d'immatriculation, le tout récupéré chez Coates. En d'autres termes, Coates savait qui le pistait. Leech pensait que cela allait plus loin que ça. Il pensait qu'un agent – Oliver Williams – qui a fait des recherches sur sa voiture il y a un peu plus d'un an, avait pu transmettre des infos à Coates. En d'autres termes, les données personnelles sur Leech que Coates possédait pouvaient très bien venir de l'intérieur. Karen Sharpe a fouillé la maison de Williams hier.

Elle eut droit à un léger hochement de tête. Rien de personnel. Elle faisait juste partie de son équipe.

– Il détenait de nombreuses copies illégales de dossiers concernant le personnel de police. À l'évidence, nous aimerions bien l'interroger. Karen et d'autres membres de l'équipe de Bob Harris le recherchent.

Il passa ensuite à un tableau portant le titre « Éléments négatifs ».

– Le scénario n° 1 présente des faiblesses. Un point intéressant est que l'arme, que l'on peut utiliser pour établir le lien avec Coates, fait également partie des points faibles. Qui serait bête au point de laisser sur la scène du crime une arme enregistrée dans le West Yorkshire ? Numéro de série inclus. Ce doit être l'un des trucs les plus idiots que j'ai vus en quatre ans à ce poste. Il est vrai que l'arme est censée appartenir à un certain Peter Cryer, personnage entièrement fictif. Mais le permis a été délivré par l'agent Oliver Williams.

Une onde d'intérêt parcourut la salle. Il attendit que le calme revienne.

– Coates savait forcément que nous ferions le lien. D'autant plus que c'est sa photo qui figure sur le permis.

« Sur quoi faut-il que vous vous concentriez, à partir de ces données ? Avant tout sur le mobile. Trouvez-moi de quoi l'étayer. Gardez à l'esprit que si nous avons un mobile tangible, l'absence relative de preuves physiques – à condition qu'il en existe qui puissent les relier tous les

deux – devient moins importante. Il nous faut pouvoir démontrer une histoire au jury. Trouvez-la-moi.

« Passons rapidement en revue les scénarios restants. N° 2. C'était un assassinat terroriste. Ne vous y arrêtez pas. J'ai parlé au SO<sub>13</sub>. Personne ne l'a revendiqué et cela ne ressemble pas au boulot de l'IRA. Pour l'instant, donc, ce scénario est exclu.

Avec un marqueur, il raya le texte.

L'attention de Karen faiblit. Elle le regarda distraitement évoquer les autres scénarios, un à un, en répétant leurs failles, avant de les évacuer d'un trait de marqueur. Elle dressa l'oreille lorsqu'il arriva à ce qu'il appelait la « troisième scène ».

– ... Ceux qui ont assisté à la séance de débriefing hier soir ont entendu parler de notre troisième scène. Toutefois, les choses ont progressé. Venez nous en parler, Dave.

Un inspecteur du nom de Dave Binns se leva du premier rang pour se placer à côté de Munro. Son quart d'heure de gloire.

– Comme certains d'entre vous le savent, hier matin nous avons retrouvé une moto récemment abandonnée. (Il montra une grande photo aérienne.) Ici. Un lieu-dit du nom de Widdop. Le sommet d'un site touristique du nom de Hardcastle Craggs. En moto, aller de Cock Hill à cet endroit devrait prendre entre quinze et vingt minutes. C'est à deux vallées de distance. On avait retiré les plaques de la moto, mais nous avons le numéro du bloc moteur. Grâce

à lui, nous avons pu remonter jusqu'à la plaque d'origine : F226 TCP. Mike Newby de Lincoln en était le dernier propriétaire voilà deux ans. Nous lui avons parlé ce matin. Il l'a vendue à un dénommé Brian il y a près d'un an et demi, qui a payé en liquide et a prétendu être de Londres. C'est tout ce que sait Newby. La bécane était en vente sur Exchange and Mart. Newby a rempli sa partie des documents, Brian, non. Newby est dans les règles. La piste s'arrête là. Si la moto a un lien avec l'affaire, l'immatriculation risque de ne guère être utile. Le conducteur se baladait probablement avec de fausses plaques. L'équipe scientifique a relevé pas mal de taches de sang sur la bécane. C'est parti en analyse ADN. Il y a deux groupes sanguins qui devraient correspondre à ceux de Leech et de Mitchell.

Nouveaux murmures. Munro intervint.

– Ne vous faites pas d'illusions. La moitié des personnes ici présentes correspondrait au groupe sanguin. Le groupe ne mène à rien.

– On examine aussi des fibres, de la terre, etc., continua Binns. Il y a une trace de pneu sur la scène de Cock Hill. Nous savons maintenant qu'elle ne vient pas de la moto de Newby. Pas la bonne dimension.

Sa voix fluette était à peine audible de la place de Karen.

– Le réservoir de la moto est vide. C'est peut-être à cause de la panne d'essence que la bécane était cachée derrière un mur longeant une route vers le Lancashire. Cela

n'explique pas pourquoi les plaques ont été retirées. Jusqu'ici, les enquêtes dans les environs n'ont révélé aucun signalement d'effractions ou de vols dans le voisinage immédiat. En fait, rien n'a été signalé.

– Merci, Dave, reprit Munro. Je pense que cette moto se révélera sans rapport avec l'affaire. Tomber en panne d'essence ne colle avec aucun de nos scénarios. À mon avis, cela relève plutôt de la petite délinquance. L'utilisateur l'a volée, est tombé en rade, a abandonné la bécane, retiré les plaques. Elle peut fort bien avoir été abandonnée deux jours avant le meurtre de Leech et de Mitchell. Nous ne pouvons rien prouver sur ce plan pour l'instant.

– Mais aucun vol n'a été signalé, insista Binns, toujours debout derrière Munro.

Le commissaire eut l'air légèrement irrité qu'il soit encore là et contredise sa version préférée.

– Exact. Et ce fait est également intéressant. Merci, Dave. Vous pouvez vous rasseoir.

Il y eut quelques rires étouffés. Binns retourna à sa place.

– Certains éléments de cette enquête restent très ouverts, poursuivit Munro. Il est possible qu'une troisième personne soit impliquée – un tueur à gages. Le n° 8 est simplement une combinaison des scénarios 1 et 7. Nous gardons ces trois scénarios, mais je répète que nous devrions nous concentrer sur le premier. Quel tueur à gages laisserait sur la scène du crime l'arme que son commanditaire lui a fournie ?

Il les regarda. L'argument avait du poids. Et personne n'avait de réponse.

– Je pense que, dans les tout prochains jours, nous pourrons nous limiter au scénario n° 1. Je pense que Coates a engagé son frère Varley pour les tuer tous les deux et que nous avons les coupables en garde à vue.

Il sourit, espiègle.

– À vous de m'en apporter les preuves.

## 28.

Il la retint par le bras lorsqu'elle passa devant lui.

– Attendez un instant, s'il vous plaît, Karen. Il faut que je vous parle.

Il discutait avec Marshall. Elle attendit derrière eux qu'il ait terminé. Lorsqu'il se tourna vers elle, il souriait. Il avait un joli sourire.

– Karen. Merci d'avoir patienté. Vous avez trouvé ça efficace ?

– Efficace ?

– Oui. Qu'en avez-vous pensé ?

– De quoi ? De vos talents d'orateur ?

– Non. Des mesures, précisa-t-il en cessant de sourire.

– Je pense que vous avez éliminé trop de pistes trop vite.

Il se rembrunit. Harris s'arrêta près d'eux.

– Vous deviez parler à Karen à propos d'hier, monsieur.

– Merci de me le rappeler, Bob, répondit Munro en lui jetant un regard un peu amer. Il faut effectivement que je vous parle, Karen. Mais pas ici. Vous pouvez me rejoindre dans mon bureau dans une heure environ ?

– Bien sûr.

– Bon. À tout à l'heure. Vous pouvez venir, vous aussi,

Bob. Ce ne serait pas inutile.

Un savon collectif en perspective.

Elle monta dans la salle Coates et Varley, s'assit à son bureau et attendit qu'ils partent tous remplir leurs missions. Une demi-heure plus tard, il ne restait plus que le responsable vidéo de Harris et elle-même.

Chris Greenwood passait ses journées à visionner des enregistrements de caméras de surveillance. Petit, mince et binoclard, il semblait taillé pour son job. Un côté studieux. Elle avait déjà travaillé avec lui, trois ans avant.

– Vous avez les bandes du centre de Keighley ? lui demanda-t-elle.

– Oui.

– J'ai besoin de les voir.

– Toutes ?

– Certaines dates seulement.

– Pourquoi ?

– J'essaie de retrouver un certain Liam Toomey. Il conduit une voiture immatriculée en Irlande du Nord. Je pense qu'il a pu traverser Keighley plus tôt cette année.

Il valait mieux coller le plus possible à la vérité.

– Vous n'êtes pas censée chercher Toomey. Mais Williams.

Elle se pencha vers lui pour qu'il sente son odeur.

– Montrez-vous coopératif, Chris. Cela vous évitera d'avoir à les visionner.

– Convaincant comme argument. Quelles dates ?

Elle réclama toutes les bandes du 3 au 27 février. Une période suffisamment longue pour ne pas éveiller sa curiosité.

– Ça doit en faire un paquet.

– Nous pouvons faire des lectures rapides, non ?

– Tout est sur CD. On les regarde sur ordinateur. On peut effectivement accélérer le défilement ou le ralentir, au choix.

– Est-ce qu'on distingue les plaques d'immatriculation sur les bandes de Keighley ?

– Je ne sais pas.

– On peut agrandir l'image ?

– Si on sait se servir du programme.

– C'est facile de s'y initier ?

– Si je vous montre. Vous voulez toujours ces bandes ?

– Oui.

– D'accord. J'installe la bécane.

Il descendit aux archives, au sous-sol.

Elle revint à son bureau, se connecta à HOLMES et vérifia les dernières informations concernant Toomey. Harris avait mis un autre inspecteur sur le coup. Il lui fallut dix minutes pour reconstituer ce qu'il avait fait. Il avait essayé la Sécurité sociale, les HLM, les listes électorales, les annuaires téléphoniques, les autorités sanitaires, les municipalités, ainsi qu'une poignée d'informateurs

contrôlés par des équipes locales. Rien.

Par les renseignements, elle obtint les numéros de dix concessionnaires automobiles à Bradford qu'elle appela pour les sonder sur la plaque MIL 1122. Elle en avait joint sept, sans succès, quand Greenwood revint.

Il la conduisit à l'autre bout du commissariat, dans une petite pièce du dernier étage où on avait installé des systèmes de visionnage pour des vidéos et des images informatisées. C'était une ancienne chambre, comme ils en mettaient encore à la disposition des gradés dans la plupart des commissariats en cas de situations d'urgence.

– J'ai dormi dans une de ces chambres, lui dit Greenwood.

Elle n'en fut pas surprise.

Il lui expliqua la manipulation des CD et des images. Il lui fallut moins d'un quart d'heure pour en comprendre le principe. Il la laissa. Elle attendit que la porte se referme et choisit le CD du 21 février. Keighley comptait dix caméras. Elle voulait celle qui couvrait la rue menant au supermarché qu'elle avait empruntée ce jour-là.

Le numéro de la caméra apparaissait en surimpression sur l'image, mais le CD ne suivait pas vraiment un ordre logique. Elle dut visionner vingt bonnes minutes de film avant d'être sûre d'avoir bien repéré les positions des dix caméras. Elle nota le numéro de celle qui semblait la mieux placée pour couvrir son itinéraire, puis entreprit de passer les images en revue.

Cela lui prit près d'une heure. Elle finit par trouver. Sa propre voiture. Une image floue, en noir et blanc. Elle dut l'agrandir pour pouvoir lire la plaque et être sûre qu'il s'agissait bien de la sienne. Il était 18 h 38, selon l'heure indiquée sur la bande. Elle ralentit la lecture, se regarda tourner en direction du supermarché, compta deux voitures derrière elle, et la moto apparut. Elle arrêta le film, l'agrandit. Pas de plaque d'immatriculation. Pas à l'avant, du moins. (La caméra filmait la scène de face.)

Elle continua, attendant que sa voiture réapparaisse. Vingt minutes plus tard, elle y était. Cette fois, la moto sortait derrière elle, à trois voitures de distance. Cela semblait être la même bécane, mais il était difficile d'en être sûr. Elle arrêta l'image, l'agrandit pour regarder la plaque.

Son cœur bondit.

Elle sortit son carnet, vérifia les notes qu'elle avait prises pendant le briefing. F226 TCP. La même plaque. La moto qui l'avait suivie près de deux mois plus tôt était celle qu'on avait retrouvée la veille.

Elle remballa les CD et les rendit aux archives avant de regagner son bureau. Greenwood n'était pas là, mais plusieurs autres étaient rentrés. En regardant sa montre, elle se rappela son rendez-vous avec Munro. Il était temps d'y aller.

Au lieu de se rendre directement dans son bureau, elle redescendit dans la salle des opérations où elle interrompit une réunion entre Marshall et deux inspecteurs pour

recupérer les pièces à conviction concernant Coates. Elle chercha la clé en plastique qu'elle avait vue, la clé de son casier à la salle de gym. Elle l'examina soigneusement. Il y avait un numéro en relief dessus – 633. Sans se lancer dans des hypothèses, elle l'empocha.

Elle fila prendre sa voiture. Harris et Munro attendraient. Ils étaient le cadet de ses soucis.

## 29.

Dave Scother regarda l'heure. La séance d'identification était fixée à 11 h 30. Il avait un quart d'heure devant lui.

– Je sors fumer une clope.

Il restait trois inspecteurs dans la salle. Bob Harris s'entretenait avec Munro dans le couloir. L'ancienne équièrère de Leech – Karen Sharpe – n'avait fait que passer. Joli brin de fille. Mais, au-delà du physique, ce n'était pas une tendre. Ça crevait les yeux.

Son nouvel inspecteur – Fisher – le regarda d'un drôle d'air quand il se leva.

– J'ignorais que vous fumiez, monsieur.

– Il y a beaucoup de choses que vous ignorez, mon petit, dit-il en prenant le carnet regroupant les photos de surveillance d'Enclume. Je reviens.

La justice empruntait parfois des détours.

Par contre, la Pace – la loi de 1984 concernant les preuves policières et criminelles – était très claire quant aux séances d'identification. Elles devaient être menées par des policiers sous la supervision d'un inspecteur tous extérieurs à l'enquête. Il fallait à tout prix tenir les enquêteurs à distance des témoins. Selon lui, cette loi incarnait une vision de l'intégrité policière typique des années 1980 – un manque de confiance cynique.

À Halifax, ils organisaient les séances dans une salle proche du garage, à l'arrière du bâtiment. On demandait aux témoins de passer par la porte de service, où un membre de l'équipe d'identification les attendait généralement. Il fallait également tenir les témoins à distance des suspects. Si ces derniers n'étaient pas en garde à vue, on les priait de se présenter à l'accueil.

La porte de service servait aussi de lieu de réunion aux fumeurs, depuis qu'ils n'avaient plus le droit de se livrer à leur coupable plaisir à l'intérieur.

L'équipe d'identification avait appelé Mohammed Iqbal ce matin même, au numéro de portable qu'avait fourni Scother. On lui avait dit de se garer dans la cour et de téléphoner dès son arrivée pour qu'on vienne le chercher. Scother savait tout ça parce qu'il avait parlé à Iqbal entre-temps. Cela faisait partie de l'assistance à témoins. C'était ainsi qu'il aimait voir les choses. Il lui avait demandé de venir dix minutes à l'avance, au cas où.

À 11 h 20, Iqbal pénétra dans la cour au volant d'une Subaru Impreza, la voiture de prédilection des dealers. Il s'apprêtait à appeler l'équipe quand Scother frappa à sa vitre. Il la baissa et posa son portable.

– Monsieur Iqbal. Je suis content que vous soyez venu.

– Vous allez m'accompagner là-dedans ?

– Non. Je n'en ai pas le droit. Je n'ai pas le droit de vous adresser la parole. Ce sont les règles. Si la défense devait apprendre que je vous ai vu, cela risquerait d'invalidier

toute identification que vous pourriez faire.

lqbal avait l'air de s'en foutre royalement.

– D'accord.

– Ils redoutent que je ne vous dise qui choisir. Il faut que vous le fassiez seul.

– Vaut mieux que vous partiez alors.

– Je vais le faire. J'avais juste quelque chose à vérifier avec vous avant.

Il se pencha et posa le carnet de photos sur le tableau de bord.

– Je vais les laisser ici un instant.

Il l'avait ouvert à une page bien précise. On y voyait un gros plan de Varley avec un autocollant portant son nom en dessous. lqbal y jeta à peine un coup d'œil.

– Vous êtes sûr que le sac était blanc ?

– Ouais, affirma lqbal, l'air complètement paumé.

– Blanc comme l'autocollant sur cette photo, par exemple, insista-t-il en la désignant du doigt sans qu'lqbal lui accorde un regard.

– Qu'est-ce que tu veux, mec ?

Scother récupéra le carnet. Peut-être qu'lqbal était trop con, même pour ça.

– Rien. Ne vous en faites pas.

– Me prenez pas pour un con.

– Non ? Est-ce que celui que vous êtes censé choisir

vous connaît ? Si c'est le cas, ça va foutre la merde.

– J'l'ai jamais croisé, jamais vu, j'lui ai jamais parlé. À part ce soir-là.

Il sourit, dévoilant une rangée de dents cassées et noircies.

– Alors comment vous savez qui choisir ?

– Z'êtes pas le seul à avoir des photos.

– Ah !

Il le laissa appeler l'équipe d'identification.

Une heure plus tard, il lisait tranquillement le journal en sirotant une tasse de café à son bureau. Fisher arriva de la salle des opérations.

– Vous êtes au courant ?

– De quoi ?

– Notre témoin a identifié Varley.

– Je le savais ! s'exclama Scother en levant les yeux. Beau travail, mon petit. Je vais m'assurer que le commissaire sait que c'est vous qui l'avez repéré.

Fisher eut l'air hésitant.

– Vous ne croyez pas que c'est peut-être un coup monté ?

Scother fronça les sourcils. Ce même avait la cervelle trop bien faite.

– Un coup monté ? Expliquez-vous.

– Vous ne pensez pas qu'il travaille pour les Khan ? Ils

l'ont peut-être obligé à identifier Varley. Pour éliminer la concurrence.

– Y a qu'au cinéma qu'on voit des trucs pareils, répondit Scother en détournant le regard. Rappelez-vous que je vous ai dit de ne pas faire de cadeaux au camp adverse. À votre place, je ne jetterais pas le doute sur notre propre témoin. Le témoin que vous avez trouvé et que vous m'avez amené.

Il lui sourit.

– Une bière, ça vous dirait ? Il faut fêter ça, non ?

## 30.

Armitage parut content de la revoir. À son arrivée, il soulevait des poids pendant sa pause déjeuner. On l'installa dans son bureau, dans lequel aucun papier ne traînait et les tiroirs étaient fermés à clé, où il apparut vêtu d'un T-shirt flottant trempé de sueur et d'un short, les cheveux ébouriffés. Elle huma l'odeur musquée qu'il dégageait. Il avait de belles jambes musclées et bronzées. Elle se surprit à les admirer.

– Vous êtes marié ?

Il s'essuya le visage avec une petite serviette.

– Pourquoi ?

Elle lui sourit. Même après une séance d'exercice, il restait élégant, net, présentable, comme dans une vraie pub américaine. Une mâchoire ferme, bien dessinée.

– Pour savoir, c'est tout.

Habillée comme elle l'était, elle ne risquait pas de l'impressionner. Il devait craquer pour le genre tiré à quatre épingles, robes et bijoux, talons hauts. Elle n'en avait pas mis depuis le lycée.

– Vous n'êtes pas du coin, n'est-ce pas ? dit-il en s'asseyant face à elle.

– Comment avez-vous deviné ?

Il ne perçut pas le sarcasme.

– Votre accent.

– À l'évidence.

– Non. On ne situe pas forcément quelqu'un à son accent. Prenez le mien, par exemple.

– Soit, mais il vous placerait dans une classe particulière.

– Allons. Nous sommes en 1996. Les classes sociales n'existent plus.

– Seulement l'argent.

– Exactement. Vous venez de Londres, je présume ?

– Peut-être. Pourquoi voulez-vous le savoir ?

Il sourit, révélant une dentition parfaite, digne d'une pub Colgate. Il ne manquait plus que la petite auréole. Leurs regards ne cessaient de se croiser et de se détourner. Il ne cherchait plus à forcer le trait. C'était une parade à présent. La parade de l'intérêt. Chaque regard délivrait le même message biologique.

– Simple curiosité. C'est agréable de vous revoir. Il s'agit d'une visite amicale, cette fois ?

– Pas cette fois, non. La prochaine fois, j'apporterai une tenue de sport. Vous me montrerez vos installations.

Certes, il était séduisant, mais tous ces sous-entendus, ce flirt, cela commençait à devenir pénible. À quoi bon ? Après tout, il n'était qu'une marionnette. Il suivrait les instructions des neveux de Berman à la lettre.

– Je suis venue vous demander une faveur.

Elle coucherait avec lui, comprit-elle, en rougissant un peu. S'il le proposait et si cela ne devait pas faire de vagues, elle accepterait. Rien que pour son corps, son sourire. Cela suffisait.

– Tout ce que vous voudrez.

– Je suis à la recherche d'un dénommé Liam Toomey.

Ce nom vous dit quelque chose ?

Il secoua la tête, impassible.

– Ce n'est pas un de nos membres, je ne crois pas.

– Vous n'avez jamais entendu parler de lui ?

– Je ne pense pas.

Le nom serait rapporté à ses patrons. C'était un risque à prendre.

– Il conduit une voiture assez remarquable. Une SLK gris métallisé avec une plaque d'Irlande du Nord. MIL 1122.

– En toute honnêteté, cela n'aurait rien de vraiment remarquable dans cette salle de gym, dit-il en haussant les épaules.

– Certes. Mais vous vous renseignerez ?

– Bien sûr.

Pas de sourire ni de froncements de sourcils. Rien. Il était doué.

– Si vous trouvez quoi que ce soit, appelez-moi sur mon portable. À n'importe quelle heure.

– Même si je vous surprends au lit ?

– Même si vous me surprenez au lit. Je décrocherai.

C'est important.

– Il a un rapport avec le meurtre ?

– Je ne sais pas. Peut-être. Vous voulez noter le nom et le numéro d'immatriculation ?

– Vous croyez que je pourrais diriger cet endroit sans avoir une bonne mémoire ? MIL 1122. Liam Toomey. SLK gris métallisé. Ne vous inquiétez pas. Si c'est possible, je vous le ferai savoir.

Elle se leva.

– C'est tout ?

– Oui, répondit-elle en faisant mine de réfléchir. En fait, non. Pourrais-je voir de nouveau le casier de Coates ?

– Celui qui est vide ?

– Oui.

– Pour y prélever des échantillons de sueur ? Qu'est-ce que vous espérez tirer d'un casier vide ?

– Faites-moi plaisir. Vous verrez bien.

– Comme vous voudrez, madame.

Le casier ne contenait toujours rien. Il s'écarta pour qu'elle puisse regarder à l'intérieur. Elle vérifia le numéro : 542.

– C'est le numéro du casier ?

– Oui.

– Où est le numéro 633 ?

Il sourit. Il était au courant.

Elle attendit. Tout dépendrait des instructions qu'il avait reçues. Coates ne devait pas être assez important pour que l'on fasse ouvertement de l'obstruction. On devait lui avoir dit de ne pas lui mettre de bâtons dans les roues en ce qui concernait Coates, mais pas de l'aider non plus.

– Pourquoi cette question ? fit-il toujours souriant.

Elle lui brandit la clé sous le nez.

– Parce que j'ai sa clé.

Il hocha la tête. Il savait ce qu'il avait besoin de savoir.

– Je vois. Voici le 633.

Elle enfonça la clé dans la serrure.

– Vous étiez au courant.

– C'est de la calomnie, s'offusqua-t-il. Bien sûr que non.

Allez-vous m'expliquer de quoi il s'agit ?

– La clé était dans les affaires de Coates. Apparemment il disposait de deux casiers ici.

– Une scandaleuse effraction aux règles. Il va falloir que j'en parle au sous-directeur.

Elle ouvrit la porte. C'était un grand casier, suffisamment haut pour y accrocher une veste trois-quarts. Il ne contenait qu'un carton de la dimension d'une boîte à chaussures. Elle tira une paire de gants stériles de sa poche et les enfila.

– Des gants en latex.

– Ils vous plaisent ? fit-elle en levant un sourcil, d'un air las.

– Le latex a une odeur très particulière, non ?

– Effectivement. Que j'associe aux cadavres. Y a-t-il un endroit où je peux examiner ça ? En privé ?

– Vous voulez dire sans moi ?

– Pas la peine. Vous devez savoir exactement ce qu'il y a là-dedans.

Il la conduisit dans son bureau. Elle ouvrit la boîte.

– Surprise ! Des photos.

– Jolies, non ?

Assis face à elle, il ne cherchait pas à voir ce qu'elle regardait. Elle passa les clichés en revue en évitant de mettre les doigts où Coates avait posé les siens.

– Elles ne sont pas couvertes de vos empreintes, n'est-ce pas ?

Il ne répondit pas. Lorsqu'elle leva les yeux, il l'observait, avec l'air de lui demander si elle le croyait assez stupide pour ça.

– Je ne vois aucune empreinte aux angles. Si un client vous appelait pour demander...

– De nous rendre coupables d'un délit ? Comme d'effacer des empreintes sur une série de photos ?

– Oui. Quelle est la politique du club en la matière ?

– Cela dépend du client et de la gravité de ses ennuis.

– Vous avez des traces écrites concernant l'attribution de ce casier ?

– Non, je le crains. C'est un casier véreux. Un membre du personnel a pris des libertés, apparemment. Toutefois,

j'imagine qu'en temps utile vous dépêchez vos amis de l'équipe scientifique et je suis sûr qu'une requête d'un client du genre que vous avez mentionné n'aurait pas été accordée dans ce cas.

– Personne n'a fait ce genre de requête.

– Non.

Elle compta près de quarante clichés. La carte de visite d'une société de détectives privés établie à Leeds, Nuttall's Enquiries, était agrafée sur le premier. Elle avait déjà vu ce nom dans les documents de Williams.

Le photographe s'était bien débrouillé. Les vingt premières photos montraient Phil Leech dans diverses circonstances, seul, près de sa voiture. Sur les cinq suivantes, on le voyait avec Fiona Mitchell. Karen tenta de reconnaître les lieux de rencontre. Les dates allaient de la mi-mars à la fin mars. Ils semblaient être sur le parking d'un pub, puis dans un centre commercial. Fiona descendant de son propre véhicule, rejoignant la voiture de Leech, y montant. Puis une photo d'eux enlacés dans l'habitacle. Karen lâcha un soupir.

– Quelle idiote.

– Après, cela s'aggrave.

Suivaient une quinzaine de clichés apparemment pris à l'aide d'un téléobjectif. D'excellente qualité. Les cinq premiers montraient Fiona et Leech dans une maison. Les dix derniers représentaient presque tous la même scène. Le photographe avait réussi à les surprendre nus, à la

fenêtre de l'étage du domicile de Leech. Karen la reconnut. Debout devant la fenêtre, Fiona s'étirait. Dans une série de plans rapides, Leech venait se coller contre elle et prenait ses seins dans ses mains. Elle se laissait aller contre lui, ils s'embrassaient. La date était le 1<sup>er</sup> avril 1996. Karen contempla les seins minuscules, la cage thoracique d'anorexique. Pauvre Fiona, pauvre idiote pathétique.

– Très imprudent, commenta-t-elle en les rangeant dans la boîte.

– Il est doué, non ? Le photographe, je veux dire.

– Oui. Il faudra que je fasse appel à lui un jour. Elle s'assit. Ce que je ne comprends pas, c'est qu'on conserve ces photos.

Armitage haussa les épaules.

– Dans le cas de Mark Coates, j'imagine que l'idée était de se protéger. De les jeter à la figure de votre ami Leech si l'affaire finissait au tribunal. Pour prouver sa *mala fides*. Ce n'était pas seulement leur relation sexuelle qui l'intéressait. Mais le fait qu'elle le voyait en mars. Manifestement, elle parlait. Coates devait craindre pour des affaires relativement peu importantes. Des histoires de drogue, pas de meurtre. C'est ce que je crois. Il ne garderait pas ces photos dans l'intention de mettre sa petite amie au pied du mur pour une simple affaire d'infidélité.

– Non. Il serait plus radical.

– Effectivement. Lui montrer les preuves ne

l'intéresserait pas. Il se contenterait de la foutre à la porte.

– Rien de plus.

– Peut-être quelques baffes. Il ne la tuerait pas.

– Vous avez discuté avec lui ?

– Je ne le connais même pas. Mais je vois le genre.

Dans ce club, nous avons des gens assez importants ou assez fous pour commanditer un double meurtre, même si cela vise un policier. Mark Coates n'est pas de ceux-là.

– C'est bien ce que je pensais. Mais ils vont adorer chez moi. Un mobile tout trouvé. Je vais envoyer l'équipe scientifique. Il faut que j'y aille. Puis-je les remettre dans le casier, comme nous les avons trouvées ?

– Bien sûr.

– Et Williams ? Vous n'en avez pas entendu parler ?

– Vous avez ma parole. S'il vient, je vous appelle.

## 31.

– On y est, dit Munro en étudiant les visages de ses collaborateurs assis autour de la table. L'heure de la décision a sonné.

Il venait de réunir les dix inspecteurs participant à l'enquête. Ils avaient pris du retard. Bob Harris et lui-même avaient attendu Karen Sharpe pendant une bonne demi-heure. Une demi-heure fichue en l'air. Tout était désormais retardé.

Il était en colère contre elle. Il ne lui reprochait pas son insubordination ni sa désobéissance mais de s'être servie de la nuit précédente. Elle représentait une menace psychologique. Il en frémissait rien que d'y penser. Il lui avait pratiquement tout raconté, avec tous les détails. Il lui avait confié des choses qu'il n'avait jamais dites à personne. C'était une petite trahison et il se sentait idiot.

– La garde à vue de nos deux invités devrait prendre fin ce week-end. Il faut donc agir sans tarder. Décider de les inculper ou non maintenant, au cours de cette réunion.

Des dossiers s'empilaient devant lui. Les rapports du service médico-légal de Londres, pour les deux scènes de crime. Les analyses étaient terminées. Faxées à Wakefield, elles lui avaient été livrées par coursier. Il avait disposé d'une demi-heure avant la réunion pour lire le tout.

– J'ai les rapports de la médecine légale. Il y a du bon et

du mauvais, annonça-t-il aux inspecteurs qui le fixaient tous, attendant qu'il développe.

« Il n'y a pas de sang de Fiona Mitchell sur la scène de Wainstalls. Pas une goutte. Elle n'a été ni tuée ni blessée là-bas. Toutefois, on a de l'ADN et des fibres. Cela peut dater – elle était probablement déjà montée dans sa voiture. On ne peut donc en conclure qu'elle se trouvait à bord du véhicule de Leech ce soir-là. En revanche, dans ses cheveux, sur son visage, sur ses vêtements, on a de grandes quantités de sang de Phil Leech. Et pas seulement du sang. Également de la matière cervicale. À part ce sang, celui sur Mitchell, il n'y en a pas de Leech sur la scène de Cock Hill Moor. Leech n'a donc été ni tué ni blessé à cet endroit. Donc – et l'analyse des taches de sang sur ses vêtements et sur les sièges de la voiture le confirme – elle était assise à côté de Leech quand on lui a tiré dessus. L'analyse la place sur le siège du passager. Les trajectoires viennent de l'autre côté. On est donc sûr à cent pour cent que Fiona Mitchell n'a pas tué Phil Leech. Ça va jusqu'ici ?

Quelques hochements de tête.

– Dans son vagin, on a le sperme de Phil Leech. Datant de ce jour. Cela prouve qu'ils avaient des rapports sexuels. On ignore à quelle heure ils ont couché ensemble pour la dernière fois. Et si Coates était au courant. Prouver qu'il le savait est plus important que de prouver que ces rapports existaient. Pour l'instant, ce n'est pas fait.

Il ferma le premier dossier, ouvrit le suivant.

– On a l'ADN de Luke Varley sur l'arme du crime.

Les bouches s'ouvrirent autour de la table. Relâchement de tension. Il leur sourit.

– Étonnamment, on a aussi une empreinte partielle sur l'arme, toujours de Varley.

Au bout de la table, deux inspecteurs échangèrent des murmures, l'air enthousiaste. Les pièces du puzzle se mettaient en place. Il leva une main.

– Permettez-moi de vous dresser un tableau complet avant de trop vous réjouir, ajouta-t-il en attendant que le silence revienne. De l'ADN de Mitchell et de Leech sur l'arme. Mais provenant seulement des particules de sang. Pas de sueur, bien que l'arme ait été dans la main de Mitchell. Surtout, ni ADN ni fibres, rien qui relie l'arme à Mark Coates.

Les inspecteurs les plus aguerris froncèrent les sourcils.

– Pire, il n'y a rien – et je dis bien rien –, ni ADN, ni terre, ni pollen, ni éléments biologiques et – comme je vous l'ai annoncé ce matin – pas d'empreintes de pied ou autres, qui permette de situer Coates ou Varley sur l'une ou l'autre scène. Pas la moindre trace. Selon l'équipe scientifique, ils n'étaient pas sur place.

Ils le regardèrent en silence.

– Ce sont exactement leurs termes ? demanda Tony Marshall. Ils n'étaient pas là ?

– Non. J'exagère. Je songe aux arguments qu'utilisera la défense. Les résultats ne sont pas concluants,

manifestement. On n'a pas de preuves de leur présence sur les lieux.

– On le savait pour Coates, dit Harris qui était assis à côté de Marshall. Et ces éléments placent maintenant Varley sur la scène, puisque l'arme y était et que son ADN est dessus.

– Mais que diront les scientifiques au cours des interrogatoires de la partie adverse ? La défense va leur demander comment il est possible que quelqu'un tue, à bout portant, deux personnes sans laisser de traces nulle part ailleurs que sur l'arme. N'est-il pas possible qu'il ait manipulé l'arme ailleurs ? Qu'il ne se soit pas trouvé sur la scène de crime ? Cet argument aura du poids.

Harris ne répondit pas.

– En fait, continua Munro, la défense aura davantage que ça à présenter. Parce qu'il y a une abondance d'ADN provenant d'une autre source sur les deux scènes et sur l'arme.

– L'ADN de qui ? demanda Marshall.

– Nous l'ignorons.

– Ils ne peuvent rien nous donner dessus ? s'enquit Philips.

– La tierce personne – si tierce personne il y a – était un homme blanc.

– Un tueur à gages ?

– Peut-être. Il pourrait y avoir d'autres explications. Gardons-nous de tirer des conclusions hâtives. Selon le

labo, l'ADN de quelqu'un qui a été en contact avec Leech et Mitchell aurait pu être transféré sur l'arme, selon l'origine de l'arme, etc. Il faut y réfléchir. Mais ce sont des arguments de la défense, pour l'instant. Concentrons-nous sur ce que nous avons : Varley sur l'arme, Coates lié à l'arme, Varley quittant la scène dans le bon créneau horaire, la liaison de Leech et de Mitchell. Nous avons un tueur qui surprend, c'est notre hypothèse, Leech et Mitchell à Wainstalls, qui descend Leech et puis... quoi ? Mitchell doit être transportée sur près de deux kilomètres avant que le tueur ne l'exécute de trois coups de feu. Le même tueur ? Comment est-elle allée du point A au point B ? J'ai posé cette question dès le début. Nous n'avons toujours pas de réponse. Pourquoi est-elle allée du point A au point B ? Que se passait-il ? Et, surtout, comment le tueur savait-il qu'ils seraient ensemble à Wainstalls, à cette heure-là ?

« Des preuves devraient nous éclairer là-dessus. Nous ne les avons pas encore trouvées, c'est tout. Soit il les surveillait, soit quelqu'un l'a prévenu. En partant du principe que nous conservons le scénario n° 1, le seul lien auquel je puisse songer – si nous ne pouvons pas prouver que Coates les surveillait –, c'est Mitchell elle-même. D'après Sharpe, elle était hystérique lorsqu'elle l'a appelée. Coates menaçait de la tuer. Mais nous savons que Coates dormait. Fiona et Coates se disputent effectivement sur la bande de vidéosurveillance. Nous avons le son maintenant. Il lui reproche de ne pas rester avec lui ce soir-là. Il n'y a

rien de violent, pas de menaces. Fiona a quitté la maison dans le calme. Était-elle vraiment terrifiée quand elle a appelé Sharpe ou mentait-elle ? Voilà où nous en sommes et nous n'en saurons pas plus aujourd'hui. Parlez-nous des interrogatoires, Tony.

Marshall ouvrit son registre.

– On a procédé aux deux, et ils ont duré longtemps. Coates en a subi un second. Lors des premiers, pratiquement pas de réponses. Quelques commentaires de Coates, rien d'utile. Nous l'avons interrogé il y a une heure sur son lien avec l'arme. C'est son avocat qui a répondu. Selon lui, nous ne lui avons pas révélé suffisamment d'éléments pour lui permettre de conseiller convenablement son client. Nous les avons mis au courant pour Williams et nous leur avons accordé un entretien en privé. À leur retour, son avocat a lu une déclaration écrite. Il nie complètement avoir fait une demande de permis de section 1. Le document a été envoyé au labo pour des recherches d'ADN et d'empreintes. Mais, pour l'instant, nous ne pouvons pas aller plus loin.

– Varley ?

– Varley a pété un câble quand il a été identifié au cours de la séance. Cela ne nous a pas surpris. Au cours du premier interrogatoire, il était à cran. Les policiers se sont munis de gaz lacrymo, au cas où. Nous ne lui avons communiqué le résultat qu'après l'avoir raccompagné en cellule. Il a aussitôt craqué : il a hurlé, a balancé des coups de pied dans la porte. Nous avons fait venir un médecin,

mais il s'était calmé à son arrivée. Son second interrogatoire a lieu en ce moment.

Le portable de Munro sonna. Il le sortit de sa poche et regarda le numéro : Sharpe. Elle attendrait. Elle-même l'avait déjà fait attendre. Il regarda l'assemblée, le visage grave.

– Voilà où nous en sommes. Pour être honnête, cela ne me plaît pas.

Expressions consternées. Même Marshall avait l'air choqué.

– Vous n'êtes pas sérieux, patron. Nous avons des liens avec l'arme et la présence de l'un d'eux sur la scène. Il faut procéder à une inculpation.

– Trop de détails en suspens. Beaucoup trop. Nous n'avons même pas encore de mobile. J'ai tant de questions à propos de ce qui s'est réellement passé que je ne suis pas sûr que je saurais me l'expliquer moi-même. Chaque lacune donne lieu à une autre interprétation possible. Que quelqu'un me raconte. Maintenant. Qu'on me raconte ce qui s'est passé, au détail près, qu'on me dise ce que nous allons devoir présenter demain au juge qui va décider de la remise en liberté. Un volontaire ?

Son portable sonna à nouveau. Même numéro. Il réfléchit.

– Je vais le prendre, dit-il en se levant et en s'éloignant de la table.

Immédiatement des voix s'élevèrent derrière lui,

discutant, rouspétant.

– Allô ?

– John ? Karen Sharpe.

– Je suis en pleine réunion des responsables...

– Je sais. J'ai du neuf.

Il refoula sa tentation de lui passer un savon.

– Continuez.

– Je suis dans une salle de gym à Leeds, Berman. Vous devez connaître. Je viens d'appeler l'équipe scientifique. Il y a un casier qui appartient à Coates ici. Il est bourré de photos de Leech et de Mitchell. La dernière date du 1<sup>er</sup> avril. Ils sont au domicile de Leech, nus, ils s'embrassent. Il les faisait surveiller. Il était au courant pour eux. C'est un cabinet de détectives privés qui a fait le boulot, Nuttall's Enquiries. Pour autant que je sache, ils ont pu surveiller Leech jusqu'au soir fatidique. Il faut les retrouver, et vite. Je recherche toujours Williams.

Il soupira *in petto*. De soulagement ?

– John ? Vous êtes toujours là ?

– Oui. C'est du super boulot, Karen. Cela prouve-t-il seulement qu'il était au courant de leur liaison, ou pensez-vous qu'il savait qu'elle jouait les indics ?

– C'est lié. Les premières photos remontent à la mi-mars. Leech et Mitchell se retrouvent dans un parking de pub, par exemple.

– Je vois. Excellent travail, Karen. Vous revenez ici ?

– Non. Désolée pour ce matin. Il fallait que je poursuive cette piste.

– Ne vous inquiétez pas.

– Nous pourrons discuter ce soir.

– Peut-être. On verra.

Il raccrocha, réfléchit un moment. Derrière lui, la discussion allait toujours bon train. Il avait cinquante enquêteurs à sa disposition, et une seule – Karen Sharpe – lui avait fourni deux des pistes les plus importantes... en dehors des services légistes. Qu'est-ce que cela révélait à son sujet ? Harris prétendait qu'elle s'était montrée grossière avec lui. « Jugez-moi aux résultats », avait-elle dit. Et les résultats étaient là.

Il se tourna vers l'assemblée.

– Bon, on a quelque chose, dit-il en se rasseyant. C'était Karen Sharpe, annonça-t-il en regardant Harris. Elle a trouvé des photos que Coates a fait prendre de Leech et de Mitchell ensemble. Il semble que nous ayons la preuve d'un mobile.

Ils étaient sans voix.

– Elle est dans une salle de gym à Leeds. Berman. Mal famée. Coates y possède un casier. Les photos ont été prises par un cabinet de détectives privés, Nuttall's Enquiries. Il faut qu'on les retrouve et qu'on les cuisine. Vite. Vous pouvez vous en charger, Bob ?

– Pas de problème.

– Cela change la donne pour moi. Je ne suis pas encore

satisfait mais je m'en contenterai. Fixons-nous pour objectif de les inculper tous les deux et de les présenter au tribunal à 16 heures.

## 32.

Elle avait à peine raccroché que son portable sonna. Elle rentrait de Leeds, par la M62. C'était Armitage. Elle s'arrêta sur le bas-côté.

– Salut.

– Je vous surprends au lit ?

– Si vous avez de bonnes nouvelles.

Elle étouffa un bâillement. Elle aurait bien eu besoin d'un bon lit, mais non pour ce qu'il avait en tête.

– Williams était garé devant quand vous étiez là. Il vous a vue.

– Vous plaisantez ?

– Non. Il a téléphoné. Je lui ai expliqué que l'enquête concernait un autre client.

– Et ?

– Ça l'a rendu nerveux. Il a refusé d'entrer. Souvenez-vous que je ne le connais ni d'Eve ni d'Adam. Il s'est montré plutôt irrité. Il n'avait pas mesuré l'ampleur de son problème.

– Merde.

– Ne vous en faites pas, poursuit Armitage en riant. Je me suis arrangé avec lui. Sa clientèle est tellement importante pour nous que nous avons accepté de lui livrer

le contenu de son casier.

– Vous allez le faire ?

– C'est notre accord. Il attendra sur l'aire de repos d'une route secondaire proche de la A64 entre Tadcaster et York. C'est lui qui a décidé. Vous sortez au nord par Catterton. Il y sera à 17 heures. Nous lui remettrons le carton.

– Vous avez l'intention d'y aller ?

– Pas vraiment. Je vous ai donné ma parole. Peut-être pourriez-vous prendre ma place. Il sera au volant d'une Citroën rouge. C'est une petite route de campagne paisible. Vous ne devriez pas rencontrer de problème.

Elle consulta sa montre. Elle avait deux heures devant elle.

– Merci. J'y serai. Les techniciens de l'équipe scientifique sont venus ?

– Oui. Ils ne sont pas aussi polis que vous.

– Ils n'ont pas reçu la même formation.

– Et ce sont surtout des hommes.

– Vous vous êtes renseigné pour Toomey ?

– Oui.

– Et quelle a été la décision ?

– Nous serons ravis de vous aider.

– Pourquoi ?

– J'ai chanté vos louanges.

– Et cela a suffi ?

– J'ai dit que vous compreniez la logique de la vie moderne.

– Et c'est le cas ?

– Je le crois. Vous travaillez habituellement dans la brigade des stup, non ?

– Exact.

– Mes patrons ont un grand respect pour cette brigade. Comme je vous l'ai dit, M. Rowson est un membre associé. Il vous admire également.

– Il ne me connaît même pas. Quand aurez-vous quelque chose sur Toomey ?

– Jamais, peut-être. J'ai dit que je me renseignerais, c'est tout. Si j'obtiens quelque chose, je vous appelle. Que cela ne vous empêche pas de vous rendormir.

– Ne vous en faites pas pour moi, répondit-elle en souriant. Merci, pour Williams. C'est très précieux pour moi. J'ai une dette envers vous.

– Pour nous cela ne veut rien dire. Ou du moins pas plus que ça.

– Quoi donc ?

– Que vous avez une dette envers nous.

### 33.

Munro entendit le raffut dès que la première porte de sécurité menant aux cellules s'ouvrit. Des coups réguliers, qui résonnaient dans le couloir, ponctués de jurons à plein volume. La voix paraissait enrouée, comme si elle n'avait cessé de hurler de toute la matinée.

Il attendit que Tony pousse la grille intérieure, puis l'accompagna au bureau des inculpations, un long comptoir courant d'un mur à l'autre derrière lequel se trouvaient les brigadiers responsables des gardes à vue des prisonniers. Le brigadier était Andrew Conrad, qu'il connaissait depuis longtemps.

– Bonjour, Andy.

Il s'accouda au comptoir. Conrad était entouré de trois agents et d'un fonctionnaire de détention civil, une femme. Son arrivée attira leur attention.

– C'est Varley ?

– Oui. Il n'a pas arrêté depuis la fin de son interrogatoire.

– Il fait ce boucan avec sa tête ?

– Je l'espère, dit Conrad en souriant.

– Est-ce que le médecin l'a ausculté ?

– Oui. Quelques hématomes. Il prétend que c'est vous qui les lui avez faits. Il a eu une plaie à la tête lors de l'arrestation. On l'a recousu. D'après le toubib, son état

permet qu'on le garde en détention. Il n'est pas fou, il est fumasse, c'est tout.

Munro se tourna vers Marshall :

– De quoi se plaint-il ? dit-il en haussant un peu la voix pour couvrir le vacarme.

– Il pense que nous avons truqué la séance d'identification. Qu'Iqbal travaille pour les Khan et qu'il le connaît.

– C'est vrai ?

– Non, pour autant que nous sachions. Dave Scother s'est renseigné.

Munro réfléchit. Ce n'était ni le moment ni le lieu de sonder Tony sur ce qu'il pensait de Scother.

– Il faudra en reparler. Rappelez-le-moi, d'accord ? Sinon, il n'avait rien à déclarer, je suppose ?

– Exact.

– Très bien. Je veux les inculper tous les deux, annonça-t-il à Conrad.

Conrad s'installa devant l'ordinateur, un grand sourire aux lèvres. Il chaussa des lunettes.

– Vous voulez les faits ?

– Je vous crois sur parole, dit Conrad en tapant sur son clavier. Quel est le chef d'inculpation ?

– Il y en a deux. Meurtre pour les deux. Les deux entre le 8 et le 9 avril 1996. Première victime, Philip Andrew Leech. Seconde victime, Fiona Jane Mitchell. Dans cet ordre.

– Inculpations conjointes ?

– Oui. Les deux contre les deux accusés. Même formulation.

Munro attendit qu'il ait entré les données dans l'ordinateur.

– Leurs avocats sont là-haut à la cantine. Vous voulez qu'ils soient présents ?

– Non, je ne crois pas. Que pourraient-ils ajouter de plus ? Content, Tony ?

– Et comment !

– Vous m'en voyez ravi. Comment va Coates ? Il est plutôt silencieux, on dirait.

– C'est lui le cerveau. Varley a des antécédents de maladie mentale. Coates est calme. Il connaît le système et ses procédures.

– Il sait qu'il est innocent ? demanda Conrad en le regardant par-dessus ses lunettes.

– Ou peut-être sait-il seulement qu'on n'a pas grand-chose contre lui.

– Allons, patron, vous êtes censé vous réjouir. Nous progressons.

– Vous allez tous fêter ça, je suppose ?

– Nous serons au bar à 5 heures. Nous vous attendrons.

– Par qui voulez-vous commencer ? s'enquit Conrad.

– On peut sortir Varley ?

– Pas moyen.

– Commençons par lui alors.

Conrad passa de l'autre côté du comptoir. Il donna l'ordre à l'un des policiers d'apporter le registre de détention et les formulaires d'inculpation que crachait l'imprimante. Puis il les précéda dans le couloir. Ils s'arrêtèrent devant la porte de la cellule de Varley. Son nom et son numéro de détention étaient inscrits sur un petit tableau noir, mais on n'avait pas besoin de ça pour repérer sa cellule.

Il donnait des coups de pied dans la porte. Le battant en tremblait. C'était une porte lourde et solide. Varley risquait de se blesser à ce compte-là. Ils l'avaient placé sous observation constante. Assis sur une chaise dans le couloir, un policier était chargé de vérifier son état toutes les cinq minutes à travers le judas pour l'observer et lui poser des questions. Il reportait ensuite les résultats sur un formulaire qui serait ensuite joint au rapport de détention. Sa mission ne semblait pas troubler ledit policier. Un exploit, vu le vacarme constant.

– Attention, les prévint Conrad. Il crache.

Ils s'écartèrent. Conrad fit signe au policier qui se leva et ouvrit le petit judas rectangulaire. La trappe métallique s'abaissa, laissant apparaître une ouverture assez grande pour y plaquer une tête.

– Luke Varley ? C'est Andrew Conrad, le brigadier responsable des gardes à vue. Vous voulez bien écouter ce que j'ai à vous dire, s'il vous plaît ? hurla-t-il.

Pour toute réponse, il obtint un coup dans la porte suivi d'un chapelet de menaces. Le visage de Varley apparut, collé contre le judas. Sa plaie au front était bien visible. Munro croisa son regard, vit qu'il comprenait qu'un groupe se pressait devant sa cellule.

– Où est mon putain d'avocat ?

– Écoutez ce que j'ai à vous dire, continua Conrad. Je vais vous inculper pour meurtre. Je le fais ici parce que j'ai décidé que vous étiez trop violent pour être conduit au comptoir des inculpations.

– Va te faire foutre !

Varley voulut lui cracher à la figure mais le rata. Son mollard dégouлина sur le mur.

– Luke Varley. Vous êtes inculpé de deux meurtres... Conrad lut les chefs d'inculpation.

Le visage de Varley disparut et les cris reprurent. Il était visiblement mal en point. Tony Marshall étouffa un gloussement.

Conrad finit la lecture du premier chef d'inculpation.

– Avez-vous quelque chose à déclarer, monsieur Varley ?

Un silence, puis la réponse. Le policier entreprit de noter les menaces, mot pour mot.

– La première phrase suffira, dit Conrad. Il passa au second chef.

Nouvelle pantomime. Cette fois, c'était plutôt dans le

genre : « Je vous buterais tous si je pouvais, connards. » On avait l'impression qu'il allait fondre en larmes en hurlant ces mots.

– Charmant, ricana Marshall.

Munro tourna les talons.

On amena Coates au bureau des inculpations. Son frère tapait toujours contre la porte quand il se prêta à la même procédure d'une manière plus civilisée. S'il savait que l'auteur du vacarme était son demi-frère, il n'en laissa rien paraître. Coates était si calme qu'on ne lui passa même pas les menottes. Munro se tenait à côté de lui, curieux. Il ne le connaissait pas.

Coates portait une combinaison de détention en toile blanche. On avait envoyé tous ses vêtements au labo pour analyse. De taille moyenne (pour Munro), un mètre soixante dix-neuf, il avait un torse musclé. Le temps passé chez Berman avait porté ses fruits. Il devait peser dans les quatre-vingts kilos, sans un gramme de graisse. Le visage ne manquait pas de charme. Rasé de près, anguleux, teint clair, mince sans être osseux. Certainement pas le faciès d'un voyou. Des cheveux courts. Des yeux verts, intelligents, vifs.

Ils n'auraient pas l'occasion de l'interroger au sujet des photos maintenant. Mais cela n'avait pas d'importance. Quand les détenus décidaient de rester silencieux pendant un interrogatoire, on perdait parfois son temps à les garder jusqu'à la fin de la garde à vue, tout ça pour leur servir tous les détails à l'avance. Ça ne faisait que leur laisser

davantage de temps pour réagir aux preuves et préparer leur défense. L'idéal était de leur donner juste assez de renseignements pour que l'avocat de l'accusation puisse demander au jury de tenir compte de leur silence et de garder le reste sous le coude pour les surprendre plus tard.

Les réponses de Coates furent plus circonspectes. À l'accusation de Leech, il déclara « Je nie » et à celle de Mitchell « C'était ma petite amie. Je ne l'ai pas tuée. Je l'aimais ». Il s'exprimait sans émotion. Il s'exprima lentement pour donner à Conrad le temps de noter. Obligeant. Il avait manifestement préparé sa réponse.

Munro pensait qu'on en avait terminé. Mais quand on tendit à Coates la feuille d'inculpation, il se tourna vers lui.

– Vous n'avez pas arrêté le bon coupable, dit-il d'une voix calme.

Munro ne releva pas.

Il laissa à Marshall le soin de parler aux avocats de la défense et de réquisitionner une voiture pour les conduire au tribunal le plus proche. Il partit téléphoner au parquet. C'était aux procureurs de prendre le relais. Il remettait son enquête entre leurs mains. Il fallait les mettre au courant de ce qui les attendait.

En passant devant la cantine, il les vit au bar. Ses inspecteurs. La fête commençait déjà.

Un peu prématuré, tout ça, songea-t-il.

## 34.

L'heure de pointe entre York et Leeds n'était peut-être pas aussi pénible qu'à Londres, mais cela n'en restait pas moins irritant. Elle passa devant Tadcaster et sa brasserie puante à 16 h 49. La circulation devenait de plus en plus dense dans les deux sens. Elle avait prévu d'arriver tôt sur les lieux, histoire de bien repérer le terrain, mais plus elle approchait de Leeds, plus on ralentissait. Elle aperçut un panneau qui indiquait la direction de Catterton.

Elle s'engagea sur une petite route sinueuse où elle réussit à pousser jusqu'à 50 km/h. Autour d'elle s'étendait une campagne plate, des champs cultivés, une haute haie bordant la chaussée, quelques arbres. De rares fermes isolées. Elle ne croisa personne.

Plan A et plan B, se dit-elle. Où étaient-ils ? Jusqu'à ce qu'elle voie l'aire de repos – de son côté de la route –, la voiture rouge et qu'elle ralentisse, elle n'avait pas prévu plus compliqué que de descendre de voiture, s'approcher de lui, l'arrêter et bavarder un peu. Plan A.

C'est seulement en tournant dans l'aire de repos, à 20 km/h, qu'elle prit conscience qu'il devait connaître sa voiture. Il avait pris des photos d'elle et l'avait filée pour rassembler des infos sur son compte. Si Armitage ne mentait pas, il l'avait déjà vue dans la Volvo plus tôt dans la journée.

Elle aperçut son regard dans le rétroviseur et comprit ce que cela signifiait : il n'allait pas se laisser arrêter comme ça. Ses feux s'allumèrent. Il démarrait. Elle voulut le doubler, le bloquer. Trop tard ! Il s'éloignait déjà.

Elle appuya sur l'accélérateur. Elle monta jusqu'à 60 avant de lui rentrer dedans. En plein dans le pare-chocs arrière. Le bruit fut assourdissant. Elle vit l'avant de la Citroën se soulever. Elle se sentit projetée vers le volant, retenue par sa ceinture de sécurité, puis rebondir contre l'appui-tête. La Citroën avançait toujours. Son pare-brise et sa vitre arrière étaient fissurés. Elle vit la voiture tressauter, caler, s'immobiliser. Elle respira profondément.

Elle bondit de sa voiture, se rua sur sa portière, l'ouvrit. Elle allait l'attraper par le col, lui filer un coup de poing ou un coup de pied. Elle le tenait.

Elle comprit en le voyant qu'il ne serait pas nécessaire de recourir à la force. Il n'avait pas mis sa ceinture de sécurité.

Oliver Williams était affalé sur son siège, le nez et la bouche en sang, les yeux clos. Inconscient. Son visage avait heurté soit le volant, soit le pare-brise. Un pare-brise étoilé mais toujours en place. Elle avait choisi pile la bonne vitesse. Un peu plus vite, et elle l'aurait envoyé valdinguer sur la route.

Elle vérifia sa respiration et chercha son pouls. Il était vivant. Il saignait, mais il n'en mourrait pas. Elle avait vu des photos de lui. De jolis clichés bien propres pris cinq ans plus tôt où il figurait, élégant dans son uniforme. Il avait

le nez droit à l'époque. Maintenant il était cassé. Des fragments de ses dents de devant devaient flotter dans sa bouche. Ce serait douloureux, une fois le choc passé.

Il paraissait plus âgé qu'elle ne l'aurait imaginé, ce qui la fit culpabiliser un instant. Des cheveux gris plutôt courts, un visage de « flic des années 1970 ». Il devait avoir une gueule de ripoux sous son masque sanguinolent. Le genre de poulet qu'on savait pourri dès qu'il franchissait la porte d'un pub. Elle se souvint des photos qu'il avait prises d'elle, les dossiers à son domicile.

Elle alla vérifier les dégâts. Sa Volvo était pratiquement intacte. Elle pourrait reprendre le volant. La Citroën aurait besoin d'une remorqueuse. L'arrière s'était affaissé sur les roues. Elle se palpa. Sternum douloureux, à l'endroit où la ceinture l'avait cisailée. Cou légèrement raide. Rien d'autre. Elle s'était préparée.

Elle ferma sa portière et regarda la route. Au loin, à travers les trous dans la haie, elle vit une voiture passer sans s'arrêter. L'homme au volant ne ralentit pas. Elle monta dans la Citroën, côté passager.

Immobile, Williams haletait, les yeux ouverts. Lorsqu'elle poussa sa tête en avant, il gémit. Elle fouilla les poches de sa veste et sortit son portefeuille. La plaque lui confirma qu'elle tenait le bon. Elle examina les cartes de visite, les cartes de crédit, le liquide. Le sang gouttait de son nez et tombait sur sa veste. Il ne la regardait pas, mais elle savait qu'il était conscient.

– C'est moins moche qu'il n'y paraît. (Il commençait à

respirer avec difficulté.) Vous avez besoin d'une assistance médicale. Ce sera douloureux. Vous avez le nez cassé et perdu deux dents. Mais tout ira bien. En attendant, vous êtes en état d'arrestation.

Sa tête se tourna lentement vers elle.

Elle sortit un bâton de gloss rose de la poche de sa veste. Elle abaissa le pare-soleil, se pencha vers le miroir et entreprit de se maquiller. C'était seulement la seconde fois en trois ans qu'elle se servait de ce bâton. Du coin de l'œil, elle vit qu'il l'observait.

– Vous me connaissez, continua-t-elle sans le regarder, en passant son gloss sur sa lèvre supérieure. Je m'appelle Karen Sharpe. J'ai vu vos photos de moi. J'admire votre travail.

Il avait les yeux vitreux. Il n'allait pas tarder à vomir. Le choc.

Une voiture s'arrêta sur la route et revint vers eux en marche arrière. Elle la rejoignit. C'était une femme, seule. Sharpe brandit sa plaque par la fenêtre.

– C'est un accident. Il a dû s'endormir au volant. L'ambulance arrive. Ne vous inquiétez pas.

La conductrice redémarra.

Lorsqu'elle revint près de lui, Williams frissonnait. Le choc pouvait être fatal, se rappela-t-elle. Sa chemise, sa veste et le haut de son pantalon étaient imbibés de sang. Il était toujours dans la même position, incapable de bouger. À cause du coup du lapin, certainement. Ou alors il avait la

colonne vertébrale touchée. Elle consulta sa montre.

– Il est temps qu'on bavarde un peu, Ollie.

## 35.

– Vous pouvez parler ?

– Vous avez appelé une ambulance ?

– Ah ! vous pouvez parler. Non. Je n'ai pas appelé d'ambulance.

– Je ne sens plus mes jambes. Appelez-en une.

– Pas si vite. Faisons d'abord connaissance.

– Arrêtez vos conneries.

Il tourna la tête vers elle, haletant. Ses bras n'avaient pas bougé.

– Jurer ne vous mènera à rien. Vous êtes en compagnie d'une dame. Surveillez votre langage.

– Appelle les secours, salope, hurla-t-il en lui éclaboussant le visage de salive et de sang.

Elle lui sourit avant de sortir un mouchoir en papier de sa poche pour s'essuyer. Il grimaçait de douleur.

– Vous croyez que c'est grave ? lui demanda-t-elle sur le ton de la conversation.

– Une ambulance, s'il vous plaît, pleurnicha-t-il.

– Quand vous m'aurez livré quelques petites choses.

– Je ne peux pas bouger les jambes, geignit-il en éclatant en sanglots.

– Vous auriez dû mettre votre ceinture de sécurité. Vous

pouvez bouger les mains ? demanda-t-elle en lui pinçant le poignet gauche. Vous sentez ça ? (Il dégagea son bras.) Vous voyez. Ce n'est pas si terrible. Vous pouvez bouger.

– J'ai besoin d'un médecin, je vous en prie.

– J'en ferai venir un. Dès que vous aurez accepté de répondre à mes questions.

– Salope. Quelles questions ?

– Vous vous souvenez de moi, n'est-ce pas ?

– Karen Sharpe. La fille de Londres.

– Bien sûr. Vous n'ignorez rien sur mon compte. Où vous êtes-vous procuré mon dossier ? Prenez votre temps. J'ai toute la journée devant moi. Je ne souffre pas, moi.

Des larmes coulaient sur ses joues.

– À quoi vous jouez ? J'ai besoin d'un médecin. Il me faut de l'aide. Vous ne pouvez pas m'interroger comme ça.

– C'est ça la vraie vie, Ollie. Vous me connaissez. Vous avez lu mon dossier. À votre avis, combien de temps la personne que vous avez découverte dans ce dossier serait-elle capable de vous regarder vous vider de votre sang ?

– Je vais être malade, se plaignit-il en tremblant.

– À en mourir ?

Il eut un haut-le-cœur. Un long filet de bile atterrit sur ses genoux.

– Ce doit être le choc. Ça peut être fatal.

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

– Où vous êtes-vous procuré mon dossier ?

– Le commandant l'a réclamé. Il y a quatre ans. J'étais l'assistant de son officier d'état-major.

– Alors vous l'avez copié ?

– Oui.

– Vous l'avez depuis longtemps ?

– Oui.

– À qui l'avez-vous montré ?

– À personne.

– Répétez-moi ça.

– À personne. Ce n'était pas nécessaire.

– Pourquoi cela ?

– Je leur ai raconté.

– À qui ?

– À Luke Varley.

Elle opina du chef.

– Pas à Coates ?

– À Coates aussi. Mais cela ne l'intéressait pas. Il ne vous connaissait pas à l'époque.

– Mais ça intéressait Varley ?

– Oui. Je crois bien.

– Pourquoi ?

Williams soupira, un long soupir qui lui parcourut le corps.

– Je souffre.

– Pourquoi Varley s’y intéressait-il ?

– Il essayait de monter sa propre affaire. Il déteste Coates.

Ça, elle l’avait appris par Mitchell.

– Avec qui allait-il travailler ?

– Les Irlandais.

– Les Irlandais ?

Elle sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

– Les Provisoires, d’après lui. C’est probablement des conneries, on s’est foutu de lui.

– Les Provisoires ne trempent pas dans la drogue.

– Vous êtes bien placée pour le savoir.

Elle regarda les champs. C’était comme un cauchemar. Qui devenait de pire en pire. Elle se tourna vers lui.

– Expliquez-moi. Pourquoi vous paierait-il pour mon histoire ?

– Pour les appâter. Pour prouver sa bonne foi. Désolé.

– Les appâter ?

– Je lui ai dit que cela les intéresserait de savoir où vous étiez, qui vous étiez.

– Vous saviez ce que cela voulait dire ? Les conséquences que cela pouvait avoir pour moi ? (Elle s’efforça de cacher son indignation. Il ne releva pas.) La vraie vie, hein ?

- La vraie vie. Désolé.
- Foutaises. Vous leur avez aussi donné une photo ?
- Je ne leur ai rien donné. J'ai filé l'info à Varley.
- Peu importe. Une photo aussi ?
- Oui. Pour qu'ils comprennent.
- Qu'ils comprennent quoi ?
- Que c'était pas du flan.
- Combien vous a-t-il donné en échange ?
- C'est important ?
- Faites-moi plaisir. C'est moi qui ai le téléphone.
- 200 livres.
- 200 livres ? Ils vous auraient filé cinquante fois ça.

- J'y allais au pif. Je pensais qu'on le menait en bateau. Je ne croyais pas que cela puisse être vrai. Varley, c'est un clown. Je ne le voyais pas capable de monter ce genre de deal. Je lui ai donné en pensant qu'ils n'auraient pas la moindre idée de ce que cela représentait, parce qu'ils le roulaient dans la farine, parce qu'ils n'appartenaient pas à l'armée provisoire. Je me foutais de sa gueule. Ce type est un con. Désolé.

- Mais Coates, non ?
- Je lui ai fait l'offre. Il avait plus de jugeote.
- Il est donc au courant.
- Non. Rien que de vagues tuyaux. Comme il refusait de payer, il n'a rien eu.

– Avec qui Varley est-il en rapport ?

– J'en sais rien. Un type de Manchester, je crois. Un intermédiaire. J'ai pas demandé.

– Comment il l'a rencontré ?

– Dans un pub, dit-il en ricanant et en pleurant en même temps. Il pense qu'on conclut des deals avec l'IRA dans des pubs.

Elle sortit son portable.

– Vous m'avez bien aidé, Ollie. Merci.

– Vous ne voulez pas savoir pour Coates et Leech ?

– Non. D'autres vous interrogeront à ce sujet. (Elle composa le numéro des secours.) Vous ne faites pas de moto, si ?

– Non.

Il tenta de secouer la tête. Cela avait l'air douloureux.

– Vous êtes sûr ?

– Oui.

Elle expliqua la situation au standard des secours.

– Je vais vous laisser. Bonne chance pour vos jambes.

## 36.

Son entrée dans le bar fut saluée par des applaudissements et des acclamations. Il avait attendu 19 heures, dans l'espoir que, de guerre lasse, ils rentrent retrouver leur femme et leur chien. Peine perdue. Ils étaient toujours là. Environ vingt-cinq de ses inspecteurs, plus quelques policiers de Halifax. Des hommes, surtout, dont la moitié était déjà ivre.

Il leva les mains pour obtenir le silence.

– Ce n'est qu'un début. Nous crierons victoire quand le juge prononcera la perpétuité. Pas avant.

Il eut une bouffée d'irritation contre lui-même. Pourquoi ne pouvait-il pas se réjouir, tout simplement ? Il chercha Sharpe du regard. Elle n'était pas là, évidemment. Même Bob Harris, qui s'approcha de lui, habituellement si mesuré, si barbant, se lâchait.

– Sharpe a retrouvé Williams.

– Quand ? demanda Munro en fronçant les sourcils.

– Il y a environ deux heures. Il est hospitalisé à York, annonça Harris en se retenant de rire. Comme il a tenté de s'enfuir, elle lui est rentrée dedans. Il est blessé.

– Qu'est-ce que cela a de drôle ?

– Elle a fait ça avec sa propre voiture.

– Est-ce que Sharpe va bien ?

– Bien sûr. Rien ne peut l'atteindre.

– Elle a vos résultats, alors ?

– Et elle a bousillé sa bagnole. Elle l'a garée dans la cour.

– Elle est rentrée ?

– Avant de repartir aussitôt en prenant un des véhicules de service.

– Pourquoi ne m'avez-vous pas dit qu'elle avait retrouvé Williams ?

– Je n'étais pas au courant. J'étais ici. Elle a téléphoné il y a une demi-heure.

Munro le laissa, accepta le demi que Marshall lui offrait.

– Santé !

Derrière lui il entendait sa propre voix, à la télé, aux informations nationales. On l'avait interviewé au tribunal, où il s'était rendu avec Tony pour parler de la remise en liberté provisoire avec le représentant du ministère public. Il arrivait que les avocats aient besoin de renforts. Le débat concernant la demande déposée par Coates avait duré quarante-cinq minutes. Toujours hystérique dans sa cellule, Varley n'en avait pas déposé. On n'avait même pas pu l'amener au tribunal.

Il s'était déplacé pour montrer aux « perruques » qu'il était important d'obéir aux ordres. Une présence gradée suffisait. Il n'était désormais plus nécessaire de prendre la parole, l'avocat du ministère public se chargeait de tout.

La défense joua sur la faiblesse des preuves. Le topo préparé par Marshall pour le ministère public ne mentionnait pas l'absence de preuves médico-légales reliant Coates à l'une ou l'autre scène de crime. Pour éviter d'influencer les avocats. On leur avait livré le baratin habituel, l'avocate ne se laissant pas démonter. Il nota son nom.

Le juge lui adressa un clin d'œil en refusant la remise en liberté provisoire. Pas l'ombre d'une chance, surtout quand on bute un flic. Les deux inculpés eurent droit à un renvoi à huitaine. Le lendemain, pour l'appel en cour d'assises, il ne serait pas question de dissimuler des faits.

La presse attendait dehors avec caméras de télévision et tout le tintouin. Il écouta sa voix refroidir leurs attentes. « Nous n'en sommes qu'au début... Nous sommes heureux que le tribunal nous ait suivis... C'était un crime atroce... » À la fin de l'interview, certains de ses hommes lui crièrent leur approbation. Il les salua en levant son verre.

Ils prenaient l'affaire très à cœur. C'était un des leurs qui venait de tomber et ils voulaient un résultat. Une vraie maladie, cette obsession du résultat. On leur fourrait ça dans le crâne dès l'école de police, rien d'autre ne comptait. En d'autres termes, il fallait toujours obtenir une inculpation. Non pas une condamnation, car, si le juge la rejetait ou si le jury déclarait l'accusé non coupable, ce n'était plus de leur ressort. Le haut commandement lui-même n'échappait pas à cette manie. Dès le lendemain, on l'appellerait pour tenter de récupérer la moitié de la

brigade. Vous n'avez plus besoin de cinquante inspecteurs. Vous avez obtenu le résultat, ils sont inculpés. Le crime était lavé. Mais le boulot consistant à réunir les preuves pour décrocher une condamnation venait à peine de commencer.

Le bar était petit. Dans cette foule, le bruit, la fumée et la chaleur devinrent vite intenable. Sans parler de l'odeur de sueur. Il avait envie de filer pour rejoindre Sharpe. Elle n'était pas comme eux. Marshall lui demanda ce qui n'allait pas.

– Rien. Rien du tout. C'est un des jours les plus heureux de ma vie.

Marshall le regarda d'un drôle d'air, ne sachant pas comment prendre ce commentaire, soupçonnant un sarcasme, sans en comprendre la raison.

Lui-même ne comprenait pas.

Il offrit une tournée aux brigadiers et vida rapidement son verre. Ils lui demandèrent s'il allait faire la fête ce soir et blaguèrent à propos de son célibat. Ah ! Ah ! Il rit, bavarda avec eux, les encouragea. Il s'apprêtait à prendre congé quand Bernie Harris lui fondit dessus. Il lui offrit à boire. Elle faisait la gueule, mais au moins c'était un visage féminin.

– Non. Je vous apporte de nouveaux éléments, lâcha-t-elle sèchement en jetant un regard autour d'elle.

– Allons dans mon bureau.

Il promit à Marshall de revenir, en sachant pertinemment qu'il n'en ferait rien.

– La moto de la scène n° 3, celle qui a été repérée par un chien.

– Oui ?

– Même si la trace de pneu de Cock Hill n'est pas la sienne, cette moto s'est probablement trouvée sur les deux scènes de crime.

– Probablement ? Qu'est-ce que cela signifie ?

– De la terre, de l'herbe, du pollen. Tout correspond. Sauf que les échantillons ne sont pas forcément propres à la région. L'équipe essaie d'affiner. Ils sont retournés sur les trois scènes prélever de nouveaux échantillons.

– On a des chances de dépasser ce « probablement » ?

– Peut-être.

– Peut-être. Probablement.

– Oui. Il paraît qu'on peut récupérer l'ADN de graines maintenant pour remonter jusqu'aux plantes.

Elle plaisantait ou quoi ?

– Très bien. Merci, Bernie. Mais il n'était pas nécessaire de vous déplacer pour me prévenir.

– D'accord. Mais ça, c'est différent, continua-t-elle en lui tendant une feuille pliée.

– De quoi s'agit-il ?

– Des analyses de Londres. J'ai gardé le meilleur pour la fin. Cela concerne des vêtements saisis au domicile de Varley. Des résidus de poudre sur un sweat-shirt gris. Ils correspondent au type de balle.

Il relut le texte, regrettant d'avoir bu.

– Sur un sweat-shirt gris ?

– Oui. Il était au fond de son lit.

– Il aurait pu rentrer chez lui après, se changer ?

– Peut-être. Je ne connais pas les détails. Mais il a tiré avec cette arme.

– Cette arme ? L'arme en question ?

– Un 9 mm. Ce type de balle.

– Seulement les balles ? Pas cette arme précise ?

– Non. Mais c'est tout de même positif. Cela vient étayer votre décision de les inculper.

– Vraiment ? Peut-être que cela n'était rien du tout.

Pourquoi n'y a-t-il rien dans ses cheveux ? Ni dans ses narines ? Ni sous ses ongles ?

Depuis le début de l'enquête, c'était toujours comme ça. Des plus et des moins, toujours un revers à la médaille. Chaque fois que quelque chose désignait Coates et Varley, une donnée pointait dans une autre direction.

Bernie Harris haussa les épaules.

– Est-ce que cela prouve qu'il a tiré avec, cette nuit-là ?

– Pas exactement.

– Pas du tout, oui.

Son visage se durcit ; il l'agaçait.

– Peu importe. Vous avez le résultat. Faites-en ce que vous en voulez.

## 37.

Elle était terrifiée. Ce qui n'avait été que l'ombre d'un doute devenait une éventualité, voire une réalité.

Sa voiture avait fait des siennes sur le chemin du retour : elle tirait sur le côté et faisait des bruits bizarres. Elle l'abandonna dans la cour à Halifax, entra dans la salle des opérations par l'arrière et prit les clés d'un véhicule attribué à un certain inspecteur Scother. Il n'y avait personne ici, mais à en juger par le bruit qui s'échappait du bar voisin, la nuit serait longue pour les zélés enquêteurs de l'opération Phénix.

Dans les bureaux de Dyson et de Marshall, elle embarqua deux des sacs de pièces à conviction rapportés des domiciles de Coates et Varley. On verrait bien combien de temps ils mettraient à se rendre compte de leur disparition.

Elle rentra chez elle en surveillant ses rétroviseurs. Absurde, l'heure n'était plus à la prudence. Il aurait fallu y penser deux mois plus tôt. Mais la peur s'était emparée d'elle à présent.

Dans un magasin de spiritueux de Bingley, elle fit impatiemment la queue en se rongant les ongles. Elle vérifia son portable, à l'affût d'un appel d'Armitage. Il n'y avait plus d'autres pistes pour remonter jusqu'à Toomey. Elle comptait sur lui.

En tête de file, le responsable de l'attente, ivre, fouillait dans ses poches à la recherche de monnaie pour régler la bouteille de trois litres de cidre posée sur le comptoir. La vendeuse essayait bien de le convaincre de s'écartier afin de lui permettre de servir les autres clients, mais il était complètement à l'ouest. Karen lutta pour ne pas intervenir. Quand l'homme la croisa en traînant les pieds, il lui jeta un regard hostile. Elle détourna les yeux, redoutant sa propre réaction.

Elle grimpa jusqu'à 225 km/h sur la double voie qui contournait Keighley. À cette vitesse, elle repérerait tout de suite qu'on la suivait. Son cœur battait la chamade. Une Impeza bleu métallisé s'engagea derrière elle à la sortie du rond-point de Silsden. Elle comprit aussitôt qu'elle ne présentait pas de danger. Trop voyante, avec ses vitres teintées et ses pleins phares. Le conducteur accéléra au point de presque lui coller au pare-chocs arrière. Au rond-point suivant, elle ralentit prudemment, en freinant en plusieurs fois. L'Impeza, toujours pendue à ses basques, faillit lui rentrer dedans. Sharpe fut tentée d'écraser le frein, histoire qu'elle s'empale dans son coffre. La voiture bleue tourna à droite à la sortie du rond-point.

Elle se gara et regarda dans son rétroviseur le bolide foncer vers Skipton, un bourg paisible. Mais paisible jusqu'à quand ? Les dealers de Keighley étendaient leurs tentacules dans la vallée. Leech aurait suivi la voiture, l'aurait bloquée et aurait asticoté ses occupants jusqu'à ce qu'une bagarre éclate. Elle prit la bouteille de vodka qu'elle

venait d'acheter et en but une rasade. De la super vodka, très alcoolisée. Elle réprima un haut-le-cœur lorsqu'elle lui brûla le gosier.

Elle s'efforça de reconstituer ce qu'elle savait. Fiona avait évoqué l'accent irlandais parce que Varley lui en avait parlé. C'était la seule explication possible. Elle avait voulu l'avertir, en fait. Ollie Williams avait dit quelque chose à Varley, qui l'avait répété à Fiona. Pourtant Fiona avait menti au téléphone pour les convaincre de venir tous les deux, Leech et elle-même, à Wainstalls. Pourquoi ?

Elle était trop ivre pour conduire. Leech était allé au rendez-vous tout seul. Il l'avait remplacée. Ensuite, on les avait descendus tous les deux. Cela ne tenait pas debout. Que s'était-il passé dans l'opération Enclume pour déclencher ça ?

Quelque chose lui échappait. Pire, elle ratait un détail qu'elle avait déjà remarqué. Elle en était sûre.

Une fois chez elle, elle mit la vodka au freezer et monta les sacs de pièces à conviction dans sa chambre. Elle chercha au fond du carton qui lui tenait lieu de table de nuit la petite clé qu'elle y avait scotchée. Sous le tapis, elle souleva une planche et tâtonna dans la cavité jusqu'à ce que ses doigts se referment sur la poignée d'une boîte métallique.

La boîte était munie d'un cadenas qu'elle ouvrit avec la petite clé. À l'intérieur se trouvait le canon d'un automatique. Elle le posa sur le lit. Toujours à tâtons, elle récupéra les deux chargeurs pleins, neuf cartouches

chacun. Elle les posa à côté de l'automatique avant de refermer la boîte et de tout remettre en place, cadenas, planche et tapis. Elle s'assit sur le lit et examina l'arme.

Elle semblait être en état de marche. Elle l'avait nettoyée et graissée avant de tirer avec vers la mi-mars, comme elle le faisait tous les mois, depuis huit ans. Il fallait qu'elle marche. Ce n'était pas la peine de posséder une arme si elle devait s'enrayer. Dans le tiroir de la cuisine où elle conservait ses documents, elle prit son permis de port d'arme de section 1 qui lui était délivré et renouvelé à Londres chaque année. Le West Yorkshire n'était même pas au courant. Elle rangea le permis, un rectangle de plastique de la taille d'une carte de crédit, avec sa photo, son nom et ses données, derrière sa plaque dans son portefeuille.

De retour dans sa chambre, elle enfouit un chargeur sous des vêtements dans l'unique armoire de la pièce. Elle arma son automatique, mit la sûreté, le glissa dans la poche intérieure de sa veste, puis accrocha la veste dans l'armoire et s'allongea sur le lit.

La nuit commençait à tomber. Elle savait qu'elle serait incapable de fermer l'œil. Elle laissa les rideaux ouverts. On l'avait suivie, pour une raison en lien avec Coates, Varley et Fiona, mais la moto n'appartenait à aucun d'eux. F226 TCP. La personne qui la surveillait, qui savait déjà où elle habitait, n'était ni Coates ni Varley. Ni Williams. Qui alors ? Elle tenta de se remémorer le peu qu'elle en avait aperçu dans la seconde où il ou elle l'avait croisée deux

mois plus tôt, quand elle avait réussi à le ou la semer. Mais cela avait été trop bref.

Elle prit conscience qu'elle restait à l'affût du moindre bruit dans l'obscurité croissante. La route avait beau être à un bon kilomètre de chez elle, elle entendait le bruit de la circulation, malgré les fenêtres fermées. Elle sentait les vibrations monter à travers le sol et résonner dans son corps.

Dans le temps, c'était constamment comme ça. Elle s'en souvenait à présent. Des périodes tellement stressantes qu'elle avait l'impression que son cœur avait doublé de volume. Chaque minute de chaque jour, elle l'entendait battre dans sa gorge. Elle s'était crue malade, mais le médecin lui avait expliqué que c'était l'anxiété.

Elle prenait ces palpitations pour des symptômes parce qu'elle n'avait pas l'habitude de les entendre. Mais ce bruit était toujours là, à l'arrière-plan, chez tout le monde. Des litres de sang, activés par une pompe défectueuse. Facile à arrêter.

Elle ferma les yeux, laissant les images affluer. Cela faisait huit ans qu'elle essayait de les fuir. Ce qui lui échappait restait enfermé dans sa tête.

Elle entendit un véhicule s'engager dans son chemin. Elle se releva. Qu'il vienne donc ! L'arme à bout de bras, elle se pencha vers la fenêtre. Reconnaisant la voiture de Munro, elle fut irritée.

En descendant du véhicule, il l'aperçut à l'étage et lui

sourit. Elle lui rendit son sourire, l'arme lourde et froide pesant au bout de son bras.

## 38.

En lui ouvrant la porte, elle eut l'impression d'être un ressort trop tendu. Elle avait besoin de lâcher du lest.

– Puis-je vous aider ? fit-elle en lui bloquant le passage.

Il parut complètement largué.

– Je plaisantais, reprit-elle en s'effaçant.

Ils regardèrent chacun leur montre. À peine 22 heures.

– Plus tôt qu'hier soir.

Il passa devant elle sans piper, les sourcils froncés.

– On commence par quoi ?

– Qu'est-ce que vous voulez dire ? demanda-t-il, planté au milieu de la pièce vide.

– Ça fait si longtemps que nous ne nous sommes vus. Nous avons du retard à rattraper.

Elle s'approcha de lui, si près qu'elle perçut son malaise. Il avait bu, cela se voyait dans son regard. Maintenant qu'il était là, elle avait envie de lui sauter dessus, de le déshabiller, de se distraire.

– Vous voulez boire quelque chose, monsieur ?

– Un petit whisky, oui.

Elle lui versa huit fois ce qu'on servait dans un pub. Suffisamment pour garantir qu'il resterait une grande partie de la nuit, à moins qu'il n'insiste pour appeler un taxi.

– Asseyez-vous, dit-elle en désignant une chaise.

Il obéit, sans retirer sa veste. Elle inspira un grand coup. Qu'aimerait-il entendre ?

– Je tiens à vous remercier pour hier soir.

– Me remercier ? répéta-t-il avant de boire une bonne rasade.

– Oui. D'avoir été poli. Normal. Je me sentais... Je me sentais vulnérable. Vous avez été gentil avec moi, sans vous comporter comme un crétin.

– Je ne suis pas un crétin.

– Non. Je l'ai tout de suite su en vous rencontrant. Vous avez été bon pour moi. Vous avez été... poursuivit-elle avant de s'interrompre pour donner du poids au mot. Attentif.

– Je n'ai fait que mon travail.

– Pas tout à fait. La nuit dernière a été différente.

Elle laissa sa phrase en suspens et alla chercher la vodka dans le freezer. Après s'en être servi un verre, elle s'assit en rapprochant sa chaise de la sienne. Assez près pour qu'ils se frôlent si elle allongeait la jambe droite. Mais ce serait pour plus tard.

– Différente ?

– Oui. J'étais bourrée. Vous auriez pu en profiter. Vous ne l'avez pas fait.

Il avala une nouvelle rasade. Il savait ce qui se préparait. Cela se voyait. Il avait juste besoin d'un petit coup de

pouce.

– Vous ne m’avez pas parue bourrée.

– Vous étiez très fatigué. Mais je suis sincère, John. J’apprécie. La plupart des hommes ne sont pas comme ça, dit-elle en s’adossant et allongeant la jambe.

– La plupart des hommes...

Il s’interrompit quand son genou s’appuya contre le sien. Il ne baissa pas les yeux. N’éloigna pas sa jambe.

– La plupart des hommes ne sont pas quoi ?

– Prêts à bavarder, intelligents. Avec la plupart, c’est physique.

– J’aime bien discuter avec vous, Karen. Parfois, vous m’avez semblé être la seule personne sensée de cette enquête. Je suis content de vous connaître.

Excellent ! Allez, laisse-toi aller.

– Moi aussi.

– Ils sont tous en train de fêter ça. Ils n’ont rien compris.

Il était amer. Elle garda le silence un moment.

– Ce n’est pas si simple, n’est-ce pas ?

– Je ne sais pas.

– Les ADN trouvés sont complexes.

– Il paraît qu’on a trouvé celui de Varley sur l’arme.

– Et alors ? On ne trouve jamais ce Varley là où il devrait être. Plus j’y pense, plus je redoute que ce ne soit pas tant les preuves qui désignent Coates et Varley que moi qu’on

cherche à aiguiller dans ce sens-là. Si je cesse d'être obnubilé par eux et que j'essaie de savoir qui me manipule...

– Bob Harris ne m'aime pas.

– Bob Harris ?

– Oui. Il me juge incompétente.

– Je ne crois pas, non. Il a juste des idées bien arrêtées quant à la manière de procéder. Vous lui faites l'effet d'une anticonformiste.

– Vous pensez que c'est la différence d'âge ?

Il réfléchit. Cela sous-entendait qu'il n'y en avait pas entre eux.

– Peut-être. Il est plus âgé, c'est un fait. Mais c'est un bon inspecteur. Vous souffririez plus avec Scother ou Davis.

– Vous pensez que j'ai merdé ?

– Moi ? s'exclama-t-il, l'air effrayé. Pas du tout. Votre initiative m'a vraiment impressionné. Si vous n'aviez pas appelé aujourd'hui avec l'info sur les photos, je ne les inculpais pas.

– Vraiment ?

– Oui. Qu'est-ce que j'aurais dû faire, à votre avis ?

– À quel sujet ?

– Les inculper ? Les libérer ? Vous croyez qu'on tient les bons coupables ?

– C'est important ? Tant que vous pouvez le prouver...

– Oui. Je veux coffrer les bons. Vous ne pensez pas que Varley et Coates soient...

– C'était peut-être un truc sexiste avec Harris.

– Comment ça ?

– Comme je ne suis pas jolie, blonde... expliqua-t-elle en désignant sa poitrine d'une main, avant de rougir et de détourner les yeux. Parce que je n'ai pas de gros... ajouta-t-elle avant de boire.

– Bob n'a pas cette mentalité, répondit-il, sérieux. Et vous êtes jolie.

Elle sourit *in petto*.

– Mais vous voyez ce que je veux dire, non ?

– Non. La séduction, c'est plus complexe que ça.

– Que quoi ? Le physique ?

– Oui.

– Vous voulez dire que vous ne me trouvez pas séduisante physiquement ?

– Si. C'est justement ce que je viens de dire, dit-il en détournant les yeux.

– Mais pas comme ça.

– Comment ? Si. Je vous trouve séduisante. Point barre.

– Pourquoi ?

Il avala une nouvelle gorgée. Son verre était déjà presque vide. Il devait avoir raté sa question. Elle se pencha, pressant sa jambe contre la sienne.

– Pourquoi me trouvez-vous séduisante ?

– J’y réfléchissais, répondit-il en s’écartant.

– C’est si difficile à expliquer ?

– Non. Mais c’est plus que physique. Je cherche comment exprimer ça au mieux.

Quel sérieux ! Cela allait prendre des plombes. Elle serait morte d’ennui avant.

– Je vous ressers.

– Ce qui m’attire, reprit-il, la voix déjà un peu pâteuse, c’est que je n’arrive pas à lire en vous.

– C’est-à-dire ?

– À cet instant précis, si, bien sûr, dit-il en la regardant droit dans les yeux.

– À cet instant précis ?

– Vous me faites du genou, vous ne cessez de remplir mon verre, vous flirtez...

– Je ne flirte pas.

– Pas comme les gens normaux, certes. Mais vous le faites, croyez-moi.

– Les gens normaux ?

– Ceux qui se lisent à livre ouvert. Vous ne me dites que ce que vous voulez bien me dire. Vous contrôlez la situation. La plupart du temps, je ne sais pas sur quel pied danser avec vous. J’ai l’impression que vous vous moquez de moi.

– À vous entendre, je suis horrible.

– Non. Forte, c'est tout. Vous savez ce que vous voulez.

Quelle carrure ! Pourquoi les hommes naissaient-ils ainsi ? Tout en muscles. Exactement ce qu'elle attendait.

– Mentir ne vous gêne pas non plus.

– À quel propos ?

– N'importe quoi. Me soutenir que vous ne flirtez pas, par exemple. Tout ce qui peut vous aider.

Elle vida son verre, se servit une autre vodka.

– Je croyais que c'était difficile de me cerner.

– Là, vous me facilitez les choses parce que vous attendez quelque chose de moi.

– Et quoi donc ?

– À vous de me le dire.

– De la compagnie ? Quelqu'un à qui parler un peu ?

Son ironie lui échappa complètement. Il rit.

– Excellent. Parce que vous vous sentez seule ici, c'est ça ?

– Il ne faut pas oublier que mon équipier s'est fait descendre il y a trois jours et...

– À d'autres. Vous n'en aviez rien à foutre de Phil Leech.

Elle se cala dans sa chaise, mal à l'aise. Il était plus froid qu'elle ne l'aurait cru.

– C'est méchant de dire ça.

– Essayez de prendre l'air bouleversé pour voir.

– Là, vous devenez carrément cruel.

– Très bien. Là vous avez l'air secoué. Vraiment.

Dingue ! Les hommes étaient réellement capables de tout pour contrôler la situation. Il aurait encore préféré la voir pleurer plutôt que de se laisser entraîner dans son lit.

– Vous me prenez pour un monstre de foire, c'est ça ? s'exclama-t-elle, gardant mal son sérieux.

– C'est une réplique de film ? fit-il en riant.

– Ne jouez pas les salauds, John. Cela ne vous va pas.

– Vous avez déjà ressenti quelque chose pour quelqu'un ? demanda-t-il en la regardant droit dans les yeux.

Elle détourna le regard. Et en avant la musique ! Allons, ma chère, racontez-moi votre vie. Voilà ce qu'il voulait. Il voulait plus que son corps. C'était sa personnalité qui intéressait cette pauvre cloche !

– Vous ne devriez pas vous moquer de moi, dit-elle d'une voix qui se brisait un peu.

– Répondez-moi, Karen. Je suis sérieux.

Posant une main sur sa joue, il l'obligea à tourner la tête. Elle le regarda dans les yeux. Il ne plaisantait pas.

– Répondre quoi ? soupira-t-elle, agacée.

– Vous avez toujours été seule ?

– Non. Et je ne suis pas un monstre de foire.

– Je n'ai pas dit ça. Vous avez déjà eu une vraie relation ? Longue ?

– Pourquoi ? Les courtes ne comptent pas ? répliqua-t-elle en s'écartant. J'en ai marre de tout ça. Vous voulez que je me raconte. Je n'ai rien à dire.

– Vous ne voulez pas en parler ? C'est trop difficile ?

– Non. Je n'ai pas envie de vous raconter, décréta-t-elle en se levant. On file au lit ?

– Au lit ? fit-il, surpris. Pour dormir ?

– Pour baiser.

Il en resta sans voix.

– Faut bien que l'un de nous le dise. À ce rythme-là, on va passer toute la nuit debout à y penser, rien de plus. Je ne vous demande pas de partager ma vie, John, ajouta-t-elle en lui prenant la main. Je n'ai rien d'essentiel à vous offrir. Vous pouvez m'avoir pour une nuit. Cela vous suffira ?

Il se leva.

– Vous ne m'offrez même pas ça.

– Quoi donc ?

– Vous pour une nuit. Vous allez partager votre lit avec moi. Votre corps. Point barre.

Elle lui sourit.

– C'est votre dernière chance. Une nuit.

– Oui, dit-il en s'approchant.

Elle lui planta un baiser rapide et doux sur les lèvres.

– Alors allons-y.

## 39.

Pour la première fois depuis des mois, elle se sentait légère. Dans la chambre obscure, il voulut la déshabiller, mais sous l'effet de l'alcool, il tâonnait. Elle renonça vite à l'idée de le guider.

Elle alluma la lampe et se déshabilla. Allongé sur le lit, il l'observait et elle lut de la peur dans ses yeux. Elle s'employa à l'apaiser en lui débitant des platitudes sur sa beauté. Elle débordait d'énergie, une énergie qui bouillonnait en elle, impatiente de se libérer.

Tout en déboutonnant sa chemise, elle l'embrassa doucement. Malgré son incroyable docilité, elle dut tout de même forcer pour glisser sa langue dans sa bouche. Elle eut la sensation qu'il trouvait l'échange de salive répugnant. Lorsqu'elle lui retira sa chemise, la chaleur que son corps dégageait l'enveloppa, avec une odeur de mâle, gâchée par un déodorant ou un after-shave musqué. Une saloperie que sa femme avait dû choisir.

Il était tout en muscles tel un vrai roc. Les épaules, le torse, l'abdomen – elle en lécha les contours, tenaillée par l'envie de repousser les limites des options qui s'offraient à elle. Elle lui parla d'exercice, de sport, de trucs de mecs. Qu'elle lui fasse la conversation le dérouta complètement. Excitée, elle se mit à se frotter contre ses cuisses. Il allait se décider à réagir, oui ou non ?

En lui retirant son pantalon et son caleçon, elle découvrit qu'il était énorme.

– Nom de Dieu ! Tu aurais pu m'avertir.

Elle s'entendait rire. Son euphorie était telle qu'elle avait l'impression d'être droguée. *Dick-la-Bite*.

– Mais pourquoi tu ris ? n'arrêtait-il pas de lui demander, embarrassé.

Elle tenta de la mettre tout entière dans sa bouche, pour le faire taire. Devant cet exercice pas simple, limite absurde, elle s'esclaffa. Il commença à bouger et à gémir. Puis soudain il la repoussa : il reprenait la situation en main.

Souriant, elle lui céda. Il éteignit de nouveau la lumière. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'il voulait cacher ? Son corps ou le sien ? Son visage peut-être, dépouillé de toute dignité. Qu'allait-il faire ensuite ? Elle ne s'attendait pas à être surprise. Bingo ! Il lui écarta les jambes, la pénétra. Elle s'efforça de se détendre. Elle redoutait qu'il ne lui fasse mal si elle n'y parvenait pas. Le tenant à bout de bras, elle vit la sueur perler sur son front.

Et en avant ! Les coups de butoir. Une vraie caricature de la bêtise masculine. Il se laissa tellement emporter qu'elle sentit sa sueur lui goutter sur ses seins. Elle émit les bruits attendus, puis s'en lassa. Il était si énorme qu'il fallait qu'elle resserre les jambes pour l'empêcher de s'enfoncer trop profondément.

Au beau milieu, il lui posa une question qu'elle ne

comprit pas.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu dis ?

Il haletait comme un clébard.

– C'est bon ? C'est bon pour toi ?

Elle songea une seconde à mentir.

– Pour moi, ça ne le fait pas.

Elle le poussa sur le flanc, roula avec lui, tout en le gardant en elle. Il se laissa faire, visiblement consterné. Elle s'assit à califourchon sur lui.

– T'es comme une putain de baleine, souffla-t-elle, sa respiration s'accélérait déjà.

Il fallait qu'elle s'empale sur lui, qu'elle plaque son clitoris contre son os pubien. Elle se frotta contre lui, sentit l'orgasme monter, en le regardant dans le noir, en regrettant qu'il n'y ait pas de lumière. Elle lui pinça les mamelons et se concentra sur le peu qu'elle distinguait de ses traits déformés.

– Bon Dieu ! C'est grand !

Elle avait l'impression d'avoir fumé un bon gros joint.

Il luttait, ça se voyait, car il ignorait ce qu'il faisait. Elle l'oublia pour se concentrer sur ses propres mouvements. À l'arrivée de l'orgasme, elle vit qu'il serrait les dents, les yeux clos.

– T'avise pas de jouir avant moi. Si tu jouis avant moi, cela ne se produira plus jamais.

Une expression de panique se peignit sur son visage. Il

allait tout foutre en l'air. Elle le gifla de toutes ses forces.

– Pense à autre chose ! Pense à autre chose, bordel !

Elle crut qu'elle allait s'évanouir. Elle eut une image fugitive de lui qui la fixait comme si elle était un monstre, effaré, la main sur la joue qu'elle venait de frapper. Les contractions commencèrent.

## 40.

Il était allongé sur le ventre telle une vraie baleine échouée, un truc énorme gisant sur son lit. Elle se leva dans l'obscurité. Elle était encore hors d'haleine, mais il dormait déjà. Il ne tarderait pas à ronfler, comme elle l'avait entendu la nuit précédente.

Dans la salle de bains, elle se glissa sous le jet de la douche. Elle avait le corps rouge écrevisse, électrique, les capillaires gorgés de sang. La sensation était si puissante qu'elle eut envie de remettre ça. Il n'était pas en état. Elle se passa la main entre les jambes en s'efforçant de penser à autre chose. Pourquoi pas, après tout ? Abandonne-toi, détends-toi.

Une fois propre, elle se sécha, vérifia l'heure. La réalité n'allait pas tarder à revenir en force. Près de minuit, et elle avait l'œil toujours bien ouvert.

Elle descendit, se servit un verre d'eau, laissa le silence l'envahir. Il n'avait rien d'un filet de sécurité. Si quelque chose arrivait maintenant, il ne lui serait d'aucune aide. Comme d'habitude, on ne pouvait compter que sur soi-même. Elle monta récupérer sa veste dans l'armoire, avec l'arme et son poids rassurant de nouveau dans sa poche.

Elle s'assit à la table et prit l'un des sacs de pièces à conviction. Sans avoir vraiment la tête à ça, elle entreprit de trier son contenu. Elle tomba sur l'agenda de Varley,

avec des feuilles coincées entre les pages, l'ouvrit et relut les notes pour ensuite jeter un œil aux feuilles.

Le silence nocturne était épais, palpable. Alors qu'elle regardait la première feuille, la liste du dealer, elle sentit le rythme de son cœur s'accélérer.

Cette liste était là depuis le début, depuis le premier jour. Voilà pourquoi elle avait rapporté les sacs chez elle. Elle en avait pris conscience dès l'instant où elle l'avait vue, les cheveux hérissés comme maintenant. Sauf qu'elle n'avait pas percuté. À présent elle savait.

Elle reconnaissait l'écriture.

Le choc l'assomma. Une sensation physique lui sauta au visage et lui brouilla la vue. Elle suffoqua. Elle avait refoulé tout ça depuis si longtemps que si elle ne le contrôlait pas, cela l'étoufferait.

Elle se leva et s'efforça de réfléchir. Tout lui revenait, des images intenses, brûlantes de vie. Elle se tourna à nouveau vers l'écriture pour vérifier, en attendant un instant que sa vue s'éclaircisse.

Il pouvait y avoir des milliers de gens avec une telle écriture. Que croyait-elle reconnaître ?

Elle en étudia les détails, en vain. Toutefois elle avait la certitude que c'était lui, qu'il était ici, dans sa vie, dans le West Yorkshire. Il avait débarqué à son insu et avait écrit cette liste avant de la remettre à Varley. Elle tenait le fin mot de l'histoire. Ni Coates, ni Varley, ni Leech, ni Mitchell n'étaient en cause. Mais elle.

Se rasseyant, elle se sentit nauséuse, comme si elle venait de recevoir un coup au plexus. Elle tenta de nouveau de comprendre ce qu'il avait écrit, sauf qu'il n'y avait rien à comprendre. C'était une liste de dealer, rien de plus. Les quantités étaient importantes, suffisamment pour parler de livraison en gros, mais tout était codé, comme toujours, impossible à déchiffrer. Aucun indice sur des lieux ou des heures de rendez-vous, pas le moindre numéro de téléphone.

Elle songea soudain à son portable et vit qu'elle avait raté deux appels. Armitage avait laissé deux messages. Dans le premier, il lui disait qu'il avait des infos pour elle. Le second, un quart d'heure plus tard, était plus long, son débit, lent, sensuel :

– Vous m'avez promis de décrocher. J'espérais vous surprendre au lit. Là, je sors. Vous ne pourrez pas me joindre. Votre dénommé Toomey habite à Horsforth. Dans Acre Court. Je n'ai pas réussi à avoir le numéro. Il a vendu le véhicule que vous m'avez signalé et conduit une vieille Ford à présent. Plus discrète. L656 GSO. Une Granada blanche. J'espère que cela vous sera utile. J'ai hâte de vous revoir à la salle de gym.

Elle vérifia l'heure puis monta à l'étage. Munro n'avait pas bougé. Elle aurait pu mourir étouffée sans qu'il le remarque. Elle s'habilla sans bruit dans le noir en l'écoutant respirer. Il ne se réveillerait pas avant le jour. Elle lui écrivit un petit mot pour le remercier, lui expliquant qu'elle partait travailler, qu'elle posa près de ses chaussures.

En bas, elle remballa les sacs de pièces à conviction et enfila sa veste. L'arme lui parut encombrante. Elle resta longtemps plantée sur le seuil à observer la nuit. Silence total. Les nuages masquaient la lune, l'air était immobile, chaud, un signe d'orage ? Rien ne bougeait à l'extérieur. Elle tira la porte derrière elle, monta dans sa voiture. Elle rangea l'arme dans la boîte à gants.

Horsforth était un faubourg de Leeds. Il lui faudrait une demi-heure pour y arriver.

## 41.

À une époque, elle croyait le voir constamment, convaincue que chacun des hommes qu'elle croisait dans le centre-ville ou dans les magasins, qu'elle apercevait au bout d'une rue, qu'elle remarquait de sa voiture, ou qu'elle voyait siroter une bière dans un pub et qui lui correspondait à peu près physiquement, n'était autre que lui en chair et en os : James Martin.

Au début, elle se rappelait encore bien son allure, ses traits. Cela avait fini par s'estomper. L'image saturée de détails, aussi précise qu'une photo qu'elle gardait de lui fut rapidement remplacée par de vagues impressions, provoquées plus souvent par des odeurs ou quelques mesures de musique que par un homme qui aurait pu lui ressembler. À la fin, elle n'avait plus qu'une idée floue de lui. Il lui fut plus facile de l'enterrer et de redémarrer.

Elle aurait été incapable de dire pendant combien de temps elle l'avait vu partout. Elle se souvenait que son visage s'était effacé plus vite que son besoin irrépressible de le rendre réel. Un moment, ils étaient tellement confus dans son esprit que même une femme, vue de profil, avec des cheveux longs, une démarche féminine, une taille qui n'avait rien de commun avec la sienne, lui paraissait si semblable qu'elle ne pouvait s'empêcher de s'approcher d'elle pour vérifier. Tout ça à cause d'une broutille dans la

forme de son nez.

À présent, lorsqu'elle songeait à lui, elle ne voyait rien. Elle n'était même pas sûre de le reconnaître. Elle essayait de reconstituer son visage, mais dès qu'elle se concentrait sur la bouche ou le nez, ou encore la couleur des yeux – le reste disparaissait. Tout était flou.

Pour citer Munro, c'était comme si elle avait les souvenirs d'une autre. Ça pouvait lui tomber dessus lorsqu'elle écoutait la radio, par exemple. À cause d'une chanson débile. Un tube de l'époque, une voix bêlante qui débitait des âneries pendant que les soldats abattaient froidement des gens d'une balle dans la tête.

C'était pire que d'avoir des souvenirs greffés. À sa sortie du service psychiatrique, elle s'était battue pour se construire une personnalité qui n'ait aucun rapport avec son passé. Aucun rapport avec Jim Martin. Alors se le remémorer soudain, cigarette au bec, la charriant gentiment, buvant sa bière, blaguant, avoir sa présence là, dans sa tête, son odeur dans ses narines, c'était comme la projeter brutalement cinq, six ans en arrière, la lâcher dans le corps d'une morte. D'un coup. Comme si elle était de nouveau cette femme-là. Comme si on ne l'avait jamais supprimée.

C'était comme de mourir sans fin. Laisser quelqu'un derrière soi, puis le réincarner, puis repartir. Karen n° 1 et Karen n° 2.

Sauf qu'à l'époque elle ne s'appelait pas Karen.

Elle arriva à Horsforth par Yeadon. Toomey avait pris du grade, en passant de Manningham à Horsforth. Mais il n'avait évidemment rien à déboursier. Ceux qui l'employaient à Manchester devaient régler la facture. Au bout du compte, c'était le contribuable qui banquait. Le relocaliser dans un coin que les flics avaient dans le collimateur – Manningham, Harehills, Chappletown, par exemple – présenterait un risque.

Sutherland devait s'attendre à ce qu'elle se renseigne dans toute la région sous le contrôle de sa force de police. Les agents chargés par Munro de retrouver Toomey avaient dû s'en charger. Il fallait donc installer Toomey dans une ville dont le commissariat local ne le considérait que comme un citoyen convenable, respectueux des lois – jusqu'à preuve du contraire.

Elle détestait Leeds. Bradford n'avait rien d'exceptionnel, mais Leeds l'avait horripilée dès son arrivée. Les habitants avaient des prétentions de petite ville, s'enorgueillissant de leurs boutiques. C'était un des premiers sujets qu'abordait un membre de la prétendue grande bourgeoisie, comme si c'était une marque de grande classe.

En dehors du kilomètre carré accueillant boutiques et bureaux s'étaient des banlieues postindustrielles comme dans n'importe quelle autre ville du nord. Récemment, on y avait injecté des capitaux pour transformer la périphérie en second centre financier. On construisait partout des structures modernes en verre et en béton, des prétendus

« aménagements de prestige ». On rasait les taudis en moins de temps qu'il n'en aurait fallu pour les condamner. À leur place poussaient des mini-répliques de Bishopsgate et de Docklands et des tours de siège d'entreprises.

Le vendredi soir, dans le centre de Leeds, on se serait cru à Londres. Mais pas dans un quartier du centre. Les habitants étaient convaincus que cela ressemblait au West End ou à la City, alors qu'on aurait plutôt dit un arrondissement excentré – du style Harrow ou Ealing. Comme une petite ville de banlieue, sans le mélange racial et linguistique. À Leeds, ils s'émerveillaient à l'idée que leur ville pouvait rappeler la capitale. Ils méprisaient Bradford. Une ville qui ne se prenait pas pour autre chose que ce qu'elle était, avec taudis et le reste, dans laquelle on trouvait justement ce côté cosmopolite. Elle préférait encore Bradford.

Dans certains quartiers de Horsforth, la petite bourgeoisie donnait des noms à ses maisons. Ce n'était pas tout à fait le nord de Leeds, mais on s'en approchait. Certaines rues respiraient carrément la richesse. Pourtant les habitants appartenaient surtout à la bourgeoisie moyenne. Il y avait aussi quelques quartiers un peu moins chics, histoire de leur rappeler d'où ils venaient. Acre Court se situait dans la moyenne. Une rue bordée d'arbres où se succédaient immeubles et maisons jumelées. Un endroit banal où Toomey pourrait adopter un profil bas. Ce devait être le conseil qu'ils lui avaient donné.

La rue était sombre, déserte. Elle roula jusqu'au bout en

cherchant sa Granada blanche, puis se gara à une extrémité, à mi-chemin entre deux lampadaires. Elle baissa un peu son siège. Il devait être sorti, en train de monter un deal ou de s'amuser, peu soucieux de leurs recommandations. Elle avait tout son temps.

Il y avait le risque, comprit-elle soudain, que Toomey ne soit pas juste le maillon d'une chaîne conduisant à James Martin. Toomey pouvait être Martin. Elle serra les dents et réfléchit. Grâce au casier judiciaire que Sutherland lui avait montré, elle connaissait son âge. Vingt-cinq ans. Dix de moins. Si on dissimulait son identité, cela devenait un simple détail technique. Deux personnes avaient fourni son signalement, qui ne correspondait pas à celui de Martin. Pas tel qu'elle se le rappelait.

Mais huit ans avaient passé.

Si Toomey était bien James Martin, le jeu devenait plus compliqué. Elle avait beau avoir fait du chemin et trouvé un équilibre, il restait des traumatismes plus profonds qu'elle n'était pas encore capable d'affronter. Elle savait qu'ils étaient là, pas loin, elle l'avait toujours su, tel un arrière-plan obscur avec lequel elle avait appris à vivre, qu'elle avait appris à ignorer.

Elle sentit ses muscles se raidir, les palpitations commencer. Elle ouvrit la boîte à gants pour vérifier que l'automatique s'y trouvait encore. Il était posé sur une carte routière du Royaume-Uni. Elle la prit, tandis que la panique montait en elle.

C'était à elle de jouer. Elle pouvait battre en retraite,

emprunter une de ces routes, partir au hasard, ou foncer droit vers un aéroport. Rien ne la retenait ici. Elle n'avait même pas de chat.

Elle prit plusieurs inspirations et regarda l'arme. Elle n'avait rien cherché, c'était venu à elle. Il en serait ainsi toute sa vie si elle ne l'affrontait pas. Non pas la menace, ni l'idée inquiétante qu'il puisse être ici, ni les raisons de la mort de Leech et de Mitchell.

Sa peur, c'était qu'elle soit obligée de regarder en face ce que, elle, elle avait fait.

## 42.

La fête au bar n'intéressait pas Chris Greenwood. Il ne buvait pas. Cela faisait quinze ans qu'il travaillait et dix qu'il n'avait pas touché à une seule goutte d'alcool. À cause des erreurs qu'il avait commises au cours de ses cinq premières années, il avait compris très vite qu'il ne dépasserait jamais le grade d'inspecteur. Il avait accepté l'idée depuis longtemps. Il aimait son boulot et était reconnaissant qu'on lui permette de le faire. Un boulot prenant, parfois intellectuel, rarement satisfaisant en termes de résultats, mais qui suffisait pour empêcher son esprit de vagabonder. Avec son passé, il avait déjà de la chance d'avoir un emploi.

On ne pouvait pas changer le passé. Mieux valait l'oublier. Rester des heures les yeux rivés sur des bandes vidéo de piètre qualité était un bon moyen de ne pas y penser.

Il avait récupéré la bande de Burnley auprès de l'équipe responsable des scènes de crimes parce qu'ils avaient envie de boire un coup. De 9 heures du soir à 3 h 28 du matin, il avait visionné à vitesse normale une infinité de plans flous, à l'affût de la moto, de Varley, ou bien de sa voiture, ou encore de Coates (bien qu'on l'ait prévenu que c'était peu probable), de tout ce qui semblait présenter un rapport avec l'affaire. En vain. Il avait peu utilisé la lecture

rapide. Il ne voulait pas se tromper.

Il s'était autorisé une pause vers minuit pour se rendre aux toilettes et se préparer du café. Il continuait volontiers. Personne ne l'attendait chez lui.

Toutefois, vers 3 heures du matin, ses yeux commencèrent à fatiguer. Quand, vingt-huit minutes plus tard, il repéra enfin le véhicule de Varley – à 5 h 47 le 9 avril, d'après l'image –, il fut envahi de la douce satisfaction que seul ce genre de travail minutieux pouvait apporter. Il arrêta la bande, la rebobina et nota le numéro de la caméra.

Après, tout alla plus vite. Il connaissait les caméras, savait comment reconstituer le trajet de la voiture. Il lui fallut une heure et demie pour suivre le véhicule de l'endroit où il entra dans le système de vidéosurveillance à celui où il en sortait, un peu moins d'une demi-heure plus tard. Varley était arrivé par le nord de la ville, en provenance de Colne.

Cela devrait correspondre à la déclaration du témoin de l'identification qui avait vu Varley descendre de Cock Hill en direction de Keighley, près de six heures avant ces séquences, en principe.

Il regarda la voiture traverser le centre-ville presque désert jusqu'à ce qu'elle s'engage dans une rue qui n'était pas équipée de caméras. Elle disparaissait pendant dix-sept minutes, de 5 h 54 à 6 h 11. Puis elle réapparaissait, sortant de la même rue, et empruntait le même itinéraire pour quitter la ville. Il nota sur son registre la dernière image des feux arrière, en direction de Colne, à 6 h 17.

Il avait assisté aux briefings. À tous, sans exception. Il devinait déjà leur interprétation. Il ouvrit le plan de Burnley que lui avait remis l'équipe responsable des scènes de crime et trouva la banque où l'on avait tiré de l'argent avec la carte de Phil Leech. D'après les angles des caméras, il reconstitua le trajet. Varley avait pu se garer hors du champ de vue et se rendre à pied au distributeur. L'itinéraire le plus logique n'était pas couvert par la vidéosurveillance.

Le minutage concorderait. Le trajet de l'endroit où on le voyait pour la dernière fois dans la voiture (en supposant qu'il était au volant, ce qu'on ne pouvait vérifier sans agrandir l'image) au distributeur ne devait prendre au maximum que quatre minutes à pied. Vu l'endroit où il était, il pouvait très bien s'être servi de ce distributeur.

Le problème, c'était l'heure. L'opération sur le compte de Leech s'était produite à 6 h 48, près d'une demi-heure après le départ de Varley.

Il se prépara un autre café avant de passer deux autres bonnes heures à vérifier si Varley réapparaissait jusqu'à 9 heures ce matin-là. S'il était revenu, ce n'était pas dans cette voiture. Il entreprit de visionner de nouveau les bandes en guettant les autres protagonistes possibles. Les problèmes apparurent rapidement. Grâce à la position des caméras, il était possible d'aller de la gare routière et de la gare (sans compter plusieurs parkings) dans le quartier de la banque sans jamais être filmé. Le système de vidéosurveillance présentait des lacunes.

Il releva les numéros d'immatriculation de toutes les

voitures susceptibles d'avoir croisé Varley, hors caméras. La théorie selon laquelle Varley avait utilisé la carte n'allait pas tenir la route. S'il avait effectivement pris la carte (ce qui restait l'hypothèse préférée du commissaire), il avait dû la refiler à quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui s'en était servi peu après son départ.

À 7 heures, il appela le portable de Munro.

## 43.

La voiture s'engagea dans Acre Court juste avant 8 heures. Elle le sut au bruit assourdi qui interrompit le cauchemar qu'elle faisait depuis cinq ans, à quelques variantes près.

Pourchassée, elle courait dans une ville de bord de mer. Elle ne reconnaissait pas l'endroit, mais certains détails lui rappelaient son enfance. Elle sautait d'une jetée sur des rochers à travers lesquels elle progressait en haletant. Une journée chaude, calme. Des cris de mouettes s'élevaient quelque part derrière elle.

Elle se trouvait dans une ville septentrionale – à en juger par les maisons, les rochers, les passants. Sauf que les vagues, petites, venaient doucement s'échouer sur la grève. Était-elle au bord de la Méditerranée ? Quand elle dépassait des gens en courant à toutes jambes, ils la saluaient comme si de rien n'était.

Elle arrivait dans des dunes. Le souffle lui manquait tellement qu'elle était obligée d'avancer à quatre pattes. Ses mains s'enfonçaient dans le sable, de telle sorte qu'elle avait l'impression que son poursuivant n'était pas derrière elle, mais en dessous. Elle se mettait à creuser frénétiquement, s'arrachant les ongles, les doigts en sang.

Elle creusait de plus en plus vite. Soudain elle effleurait quelque chose de doux. De terreur, son cœur s'arrêtait

presque de battre. Elle creusait encore. C'était un visage. Quelqu'un était enterré dans la dune. Cela devenait une course contre la mort. Il fallait le sauver. Le sable ne cessait de retomber en pluie fine sur ses doigts. Enfin le visage apparaissait.

Elle s'asseyait sur ses talons, horrifiée, perdue. C'était bien une tête humaine, mais sans visage, sans le moindre trait. La peau était lisse de la racine des cheveux à la mâchoire. Pas d'yeux. Pas de bouche. Pas de nez. À l'arrière-plan, elle entendait un bruit de moteur. Un bateau ? Un avion ?

Elle ouvrit les yeux. Il faisait jour. Une journée maussade, des nuages bas. Elle vit dans le rétroviseur extérieur la voiture approcher. Son esprit fit le lien entre le bruit de moteur et l'image. Retour à la réalité. La voiture ralentit à quelques mètres devant elle. Immobile, elle lut la plaque. L656 GSO. Une Granada blanche.

Les places de parking ne manquaient pas, mais il avait apparemment du mal à en trouver une à son goût. Il finit par revenir vers elle en marche arrière. Apparemment peu doué, il faillit emboutir deux voitures. Après de multiples manœuvres, il se rangea dans un espace si vaste qu'elle aurait réussi à s'y garer en un clin d'œil, même avec une Granada. L'effet de l'alcool ou de la drogue. Le rythme de son cœur s'accéléra.

Elle sortit l'arme de la boîte à gants. Même s'il ne s'agissait pas de James Martin, il n'en restait pas moins un homme avec des contacts. Vraisemblablement pas avec

l'IRA provisoire. Cela ne collait pas. Les Provisoires donnaient dans le trafic d'essence, de cigarettes, d'armes, mais pas dans la drogue. Jusqu'au 9 février, ils avaient respecté un cessez-le-feu, et les Adams, McGuinness et compagnie étaient en pourparlers avec le gouvernement. Pour collecter des fonds, ils avaient des moyens moins dangereux sur le plan politique que de bourrer les narines des mêmes de saloperies. Bien entendu, le contre-espionnage s'était fait fort de démontrer le contraire. À la fin des années 1980, la propagande les décrivait comme des criminels, des dealers, des contrebandiers, des hors-la-loi.

Si Toomey avait des liens avec quiconque, ce devait être un groupe dissident en perte de vitesse sans autre source de financement. Mais cela restait des liens. Il ne valait pas le coup de prendre des risques. Elle fourra son arme dans sa poche la main sur la crosse.

Il était garé depuis près de cinq minutes quand sa portière s'ouvrit enfin. À six places de la sienne, le long du trottoir opposé. L'avant dépassait sur la chaussée. D'où elle était, elle ne le voyait pas bien, gênée par un gros arbre. Il passa un moment le nez sur sa portière et finit par partir dans la direction opposée, en titubant légèrement. Il mesurait entre un mètre soixante-treize et un mètre soixante-quinze. James Martin, un mètre soixante-dix-neuf.

Au bout d'une quinzaine de mètres, il s'arrêta net, jeta un coup d'œil derrière lui avant de faire demi-tour et de marcher vers elle, toujours sur l'autre trottoir. Une ruse pour

vérifier ses arrières ? Non, il avait plutôt l'air paumé. Après tout, il n'habitait le quartier que depuis deux jours. Il repassa devant sa Granada et traversa. À une dizaine de mètres d'elle, il émergea de l'ombre d'un arbre. Sharpe resserra sa main sur la crosse de son arme, dégageant le cran de sûreté.

Un instant, elle eut l'impression d'être projetée sept ans en arrière. Toutes ces fois où elle avait dévisagé des inconnus, pour que les traits se mettent en place et deviennent lui. Il lui était arrivé de fixer quelqu'un pendant plusieurs minutes, complètement abasourdie, sans être capable de dire s'il s'agissait ou non de lui. Si le visage ne ressemblait pas à celui de ses souvenirs, cela ne lui suffisait pas. Il fallait qu'elle s'en assure. Il pouvait avoir vieilli, pris ou perdu du poids, traîner la patte. Comment le savoir ? Comment en être sûre ?

L'homme qui traversait mesurait moins d'un mètre soixante dix-neuf. Cheveux courts, pommettes hautes. Jeune. Il avait visiblement un coup dans l'aile, mais il avait une démarche bien à lui. Ce n'était pas James Martin.

Elle lâcha un long soupir. Lorsqu'il passa entre les voitures garées devant elle, elle ouvrit discrètement sa portière et se glissa dehors. Il faisait frisquet et humide. Il se dirigeait vers un immeuble de quatre étages, en retrait de la rue. Elle lui emboîta le pas ; il ne se retourna pas.

L'immeuble était séparé de la rue par une cour pavée, un ancien jardin converti en parking. Une bouteille de lait attendait sur la dernière marche du perron. En s'engageant

devant la bâtisse, elle crut qu'il serait déjà à l'intérieur. Non, penché vers la porte, il peinait devant la serrure. Elle remarqua plusieurs interphones. S'il entra avant elle, elle pourrait toujours se faire ouvrir par quelqu'un d'autre.

Elle accéléra le pas, le plus silencieusement possible. Il tâtonnait toujours. Elle sortit l'arme de sa poche. Lorsqu'elle posa le pied sur la première marche, il s'interrompit : il avait entendu quelque chose. Elle était à deux mètres de lui. Lorsqu'elle enjamba les marches qui les séparaient, il commença à se retourner. Bras tendus, elle pointait l'arme sur sa tête.

– Police ! On ne bouge plus !

Il sursauta, puis pivota brusquement sur lui-même, mouvement qui, dans d'autres circonstances, aurait suffi pour lui tirer dessus. Elle s'immobilisa, le canon pointé sur son front.

Son regard ne croisa jamais le sien. Il ne vit que l'arme. Il lâcha ses clés et s'aplatit contre la porte en levant les mains. Elle descendit d'une marche pour placer l'arme hors de sa portée.

Il avait l'air plus surpris qu'effrayé. De la main gauche, elle brandit sa plaque. Elle vit ses yeux passer de l'arme à la plaque, revenir à l'arme, pour finalement se poser sur elle.

– Pas un geste, ou je tire.

Elle fourra la carte dans son portefeuille qu'elle empocha. Il n'avait pas eu le temps de la lire. Son regard

se durcit. Pourtant, il ne la reconnaissait pas, c'était manifeste. Et s'il n'avait jamais vu sa photo ? Si cette piste était une impasse totale ?

– Ramassez les clés et ouvrez la porte.

– Je suis en état d'arrestation ? bredouilla-t-il.

En jetant un coup d'œil derrière elle, il comprit qu'elle n'avait pas de renforts.

– Exact. Je pense que vous êtes armé. Le moindre geste suspect et je vous tue. Compris ?

– Me tuer ? Vous ne chercheriez même pas à me blesser d'abord ? railla-t-il en ramassant les clés.

Un ton légèrement moqueur. Un accent de Manchester. Un Irlandais en toc.

– Ça suffit, les conneries. Ouvrez cette porte.

Il s'exécuta. Elle s'approcha et lui colla l'arme dans le dos.

– Je suis seule. Pas question de prendre de risques.

Elle le suivit dans l'entrée. À l'intérieur, pas un bruit, pas un mouvement. S'il y avait quelqu'un dans l'immeuble, personne n'avait rien entendu.

– Vous êtes seule, ça c'est sûr, reprit-il. Il n'y a que vous et moi ici.

Il la menaçait ou quoi ? Elle recula d'un pas, en le visant toujours, pour attraper la bouteille de lait, puis se redressa et ferma la porte.

– Où habitez-vous ?

– Ici. C'est quoi votre nom déjà ?

– Je ne me suis pas présentée.

– Vous n'êtes pas censée...

– Ouvrez cette putain de porte et entrez.

Il haussa les épaules, sûr de lui à présent. Son haleine empestait l'alcool. Il prit son temps pour ouvrir.

Elle referma derrière elle.

– Ne vous retournez pas.

Elle fit passer l'arme dans sa main gauche et prit la bouteille de lait dans la droite.

– Vous avez un mandat ?

– Un mandat ? Vous n'avez rien compris, Toomey. Ce n'est pas comme ça que cela va se passer.

Prenant une profonde inspiration, elle lui abattit la bouteille sur la tête. De toutes ses forces, en visant le haut de crâne. Comme on le lui avait appris. La bouteille était froide dans sa main, un vrai morceau de plomb. Elle explosa en rendant un bruit sourd. Le verre en miettes et le lait se répandirent dans ses cheveux et sur ses épaules. Ses jambes se dérochèrent sous lui. Il fit un pas, tituba, tomba.

Il était inconscient avant de toucher terre. Elle le sut en le voyant s'écrouler face la première, sans avoir le réflexe de tendre les mains. Son corps rebondit et s'immobilisa. Sa blessure se mit à saigner. Elle regarda le sang couler sur son visage, goutter sur le sol, se mélanger au lait.

Elle rangea son arme dans sa poche et vérifia l'état de sa main. Indemne.

– Voilà comment cela va se passer.

## 44.

La sonnerie de son portable le réveilla. Il lui fallut un bon moment pour comprendre où il se trouvait. Chez Karen Sharpe. Dans son lit. Il s'assit et se prit la tête entre les mains. Progressivement les souvenirs revinrent.

Il regarda autour de lui. En dehors de son portable, le plus parfait silence régnait. Il était seul.

C'était la seconde fois qu'elle l'abandonnait chez elle. Il roula hors du lit et tâtonna ses vêtements en vrac par terre. Le portable cessa de sonner quand il mit la main dessus. Il vérifia le numéro. Un numéro masqué. Il se rassit.

Qu'avait-il fait ? Son père était un presbytérien pur sucre qui avait épousé une catholique et elle le lui avait fait payer en obtenant qu'on l'élève dans sa religion. Les enfants devaient hériter de sa culpabilité. Par conséquent, il avait eu du mal à coucher avec sa femme sans se sentir vaguement coupable. Et Karen Sharpe n'était pas sa femme.

Il ne croyait ni en Dieu, ni au destin, ni au paradis, ni à l'enfer. Il ne croyait en rien qu'il ne puisse voir de ses yeux. Mais les conneries dont on vous bourrait le crâne ne disparaissaient pas si facilement. Elles ne faisaient que s'enraciner encore plus profondément. Non seulement il était marié, mais Sharpe travaillait sous ses ordres. Il n'aurait pas dû faire ça.

Le portable se remit à sonner. Chris Greenwood lui fit part de ses découvertes.

– Excellent boulot, Chris. Je serai là dans une heure. Attendez-moi.

C'est seulement après s'être douché, habillé et avoir retapé le lit qu'il trouva son mot : « Merci pour tout. On se voit au bureau. »

Il soupira. Le sexe, lui avait-on appris, était sale, pervers et physique, une chose à laquelle se livraient les animaux, un acte qui rabaissait l'homme à la bestialité ; on ne pouvait s'y adonner que pour remplir le dessein de Dieu, pour créer la vie. C'était ainsi que c'était précieux, sacré, miraculeux et saint – un acte spirituel à réserver à ceux qui étaient unis par le mariage, qui partageaient le don d'amour.

*Merci pour tout.*

Il n'était pas amoureux de Karen Sharpe. Il l'aimait bien, elle l'intéressait, et, avec le temps, cela pouvait évoluer. Sinon il n'aurait pas couché avec elle. Il attendait plus qu'une simple partie de jambes en l'air dans l'obscurité. Il voulait lui donner davantage. Mais elle avait écrit « Merci pour tout ». Tout quoi ? La drague ? Le verre ? Ce petit moment de plaisir ? En y repensant, il sentit un goût amer lui envahir la bouche.

Sur le chemin du retour, il songea que Chris Greenwood avait probablement passé la nuit entière à récupérer les preuves vidéo qu'il lui avait demandées. Il l'appela pour le

remercier et lui dire de rentrer chez lui.

Le temps qu'il approche de Cock Hill, il était presque 9 heures moins le quart. Les routes étaient ouvertes, les cordons avaient disparu : aucun signe des équipes de recherche ni des camions. Comme si rien ne s'était passé. Il traversa Wainstalls et redescendit vers Halifax. Au sommet de la colline, les nuages le plongèrent dans un brouillard épais.

Marshall l'attendait. Ils montèrent dans son bureau pour discuter des découvertes de Greenwood. Marshall était perplexe.

– Cela ne veut pas dire qu'il n'a pas pris la carte. On l'a sur la scène de crime. On sait qu'il s'y est rendu en voiture. Il l'a refilée à quelqu'un d'autre, c'est tout.

– Peut-être qu'il s'est fait piéger.

Marshall fronça les sourcils.

– Toute cette histoire me fiche mal à l'aise, dit Munro. Comme si c'était moi qu'on piégeait.

– Nous avons son ADN sur l'arme. On sait qu'il a quitté le lieu du crime à l'heure voulue. On l'a à Burnley juste avant que la carte soit utilisée. Ça se tient. C'est bon.

On frappa à la porte.

– Entrez ! cria Munro. Trouvez-moi le propriétaire de cette moto, dit-il à Marshall. Faites-en une priorité. Quelqu'un est en train de me dire qu'ils ont fait le coup. Je le sais.

Marshall eut l'air exaspéré.

La porte s'ouvrit sur un jeune agent qu'il reconnut sans pouvoir le nommer.

– Agent Fisher, monsieur.

– Que voulez-vous ?

– Il faut que je vous parle, monsieur.

– Pas maintenant. Après le briefing de 10 heures, ça vous va ?

– Cela ne peut pas attendre.

– Pourquoi ?

– La séance d'identification avec Iqbal était un coup monté.

## 45.

C'était comme ça qu'ils procédaient dans le temps. Droit au but, pour une question de vie ou de mort. Elle déchira son drap, en fit des bandes qu'elle tordit le plus serré possible pour lui lier les poignets derrière le dos. Sa respiration était profonde. Probablement conscient et endormi. L'alcool faisait son effet. Elle lui attacha aussi les chevilles et les genoux. L'immobiliser, avant tout.

Elle prit ensuite une des taies d'oreiller et se l'enfila sur la tête. On voyait au travers. Elle prit l'autre taie, les lui enfila toutes les deux sur la tête, puis noua une bande de drap autour, suffisamment serré pour qu'il en soit conscient lorsqu'il reviendrait à lui.

Après l'avoir saucissonné, elle le retourna et le tira contre le mur, où il se retrouva avachi, en position assise. Elle recula et regarda son torse se soulever. Il vivrait.

Elle fouilla sa chambre. Il lui fallut moins de deux minutes pour mettre la main sur l'arme. Sous un sac, sous le lit. Une arme russe apparemment, avec un silencieux. Dans quoi s'était-il fourré ? Elle sortit le magasin, le vérifia. Huit balles, dont une engagée. Elle posa son propre automatique sur la table à côté de son lit.

Il habitait de nouveau dans un petit meublé. Dans le réservoir de la chasse d'eau, comme elle s'y attendait, elle trouva un paquet enveloppé de plastique contenant à vue

de nez un gramme d'héroïne. Dix à vingt doses, si on la coupait, 200 livres maximum à la vente, 50 à l'achat. Une quantité suffisamment modeste pour un usage personnel. Ou un paquet test, s'il était sur un coup. Vraisemblablement la seconde solution puisqu'il n'y avait ni matos de drogué ni traces de piqûres sur ses bras.

Il gémit. Elle installa l'unique chaise à environ un mètre face à lui. Elle avait déjà tiré les rideaux.

– Bonjour, Liam. Vous avez bien dormi ?

L'accent lui venait tout naturellement. Du pur Newry. Entre les voyelles plus douces de l'Armagh du Sud et les lourdes inflexions du comté de Down. Un repère linguistique précis. Elle l'adoptait comme on appuyait sur un interrupteur. Un accent, une personnalité, un passé.

Dehors, avant de le frapper, elle était nerveuse. Là, elle avait retrouvé son sang-froid. Sa respiration était régulière, son rythme cardiaque normal. C'était ce qu'on lui avait appris. Efficacité. Recourir à certains moyens pour arriver à ses fins. On évaluait les risques et on agissait. En l'occurrence, les risques étaient vraiment minimes.

À travers la cagoule improvisée, elle lui saisit la tête. Elle lui pinça le nez jusqu'à ce qu'il hurle. Les taies étouffaient ses cris. Elle repéra sa bouche ouverte et enfonça le silencieux dedans, en lui plaquant la tête contre le mur de sa main libre, ignorant ses soubresauts, attendant qu'il comprenne la situation.

Il finit par mordre du métal et cessa de se tortiller. Rien

qu'en restant tranquille, respirer lui serait déjà difficile. Son cerveau devait lui envoyer les infos à présent. Sauver sa peau. Se concentrer sur son souffle. Sa respiration sifflante gonflait et creusait le tissu. Elle savait exactement l'effet que cela faisait, comment la panique montait.

– Si vous gardez votre calme, vous vous rendrez compte que vous pouvez respirer. Si vous vous débâtez et réclamez trop d'oxygène, vous commencerez à suffoquer.

À ces mots, il se remit à se contorsionner, comme elle s'y attendait. Elle l'immobilisa, attendit.

– Je peux pas respirer ! Je peux pas respirer, bordel !

– Dans une minute, ce ne sera plus nécessaire. Vous êtes en train de mordre votre silencieux.

Il se mit à s'agiter au point qu'elle dut s'asseoir à califourchon sur lui, pour que le silencieux reste dans sa bouche.

– Je vais compter jusqu'à cinq. Si à cinq vous déconnez toujours, je vous bute.

Elle compta jusqu'à deux. Il cessa de gigoter. Elle attendit d'être sûre qu'il ne recommencerait pas pour s'écarter et lui retirer l'arme de la bouche. Il lutta pour retrouver son souffle. Il lui fallut près de cinq minutes pour retrouver une respiration à peu près normale.

– Vous êtes pieds et poings liés, immobilisé, encagoulé, réduit à l'impuissance, dit-elle en se rasseyant. Vous devriez avoir compris maintenant. J'ai deux armes à ma disposition. L'une d'elle est munie d'un silencieux...

– Je saigne. Ma tête saigne.

– Je vois ça.

Le sang s'accumulait autour de son cou, là où les taises étaient resserrées par le lien, et suintait lentement dans le tissu.

– Mais cela ne vous tuera pas comme le ferait une balle. Faites attention.

– Pourquoi faites-vous ça ?

– Je veux des renseignements précis, Liam, déclara-t-elle en soupirant. Et vite. Je n'ai pas le temps de déconner. C'est comme un jeu. Vous n'avez probablement pas autant d'entraînement que moi. Le truc pour vous, c'est de rester en vie. Pour moi, c'est de ne pas être obligée de vous tuer. Si je vous tue, je n'obtiens rien de vous. Mais, vous tuer, c'est la menace ultime. Pour que la menace marche pour les deux camps, il arrive qu'on soit forcé de la mettre à exécution. Vous comprenez ?

– Avec qui êtes-vous ?

– Vous avez entendu ma question ?

– Vous n'êtes pas de la police. Avec qui êtes-vous ?

– Répondez à ma question...

– Si vous appartenez à la Branche, ils vous coinceront.

– La Branche ? On s'est initié au jargon, on dirait. Vous êtes irlandais, Liam ?

– Oui.

– Cela ne s'entend pas.

– Ma mère est irlandaise.

– Un Irlandais en toc. Qui jongle avec son identité. D'où vient votre mère ?

– O'Meath.

– Même pas une Irlandaise du Nord. Je suis d'où, à votre avis ?

– Belfast ?

– Belfast ? Vous avez déjà mis les pieds en Irlande ?

– J'ai grandi à...

– Parfois, être capable d'identifier correctement un accent peut être une question de vie ou de mort. Vous ignorez d'où je viens parce que vous êtes un amateur. Moi non. Des gens me paient pour ça. Si je vous tire dans la bouche, la balle vous brisera la colonne vertébrale et perforera des artères. Vous serez paralysé, muet et, au début, vous ne souffrirez pas. Mais vous ne mourrez pas. Pas immédiatement. Selon le nombre d'artères touchées et la rapidité de l'arrivée de l'état de choc, vous vivrez entre un quart d'heure et quatre heures. Si vous mourez au bout d'un quart d'heure, vous ne souffrirez pas. Si vous survivez plus d'une demi-heure, vous commencerez à en baver. Vous comprenez ce que je vous dis ?

– Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il après un instant.

– J'ai déjà tué, murmura-t-elle en se penchant plus près de lui. Tout ce que je vous décris, je l'ai vu. Je ne suis pas devenue irlandaise en potassant un bouquin.

– Retirez-moi cette cagoule. Je vous ai vue. Ce n'est pas la peine de m'en mettre une. J'ai du mal à respirer...

– Si vous m'aviez bien vue, vous ne vous amuseriez pas à me le rappeler. La cagoule est là pour vous protéger. Vous m'avez entraperçue, c'est tout. Plus qu'un simple aperçu peut faire toute la différence entre la vie et la mort. Vous voulez vivre ?

Silence.

– Vous voulez vivre, Liam ?

– Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

Sa voix tremblait. Il commençait à y voir clair. Il y était presque.

– Vous voulez vivre ?

– Oui.

– Avant qu'on ne s'y mette, gardez à l'esprit que je vous tuerai si nécessaire. Est-ce que c'est clair ?

Pas de réponse.

– Je suis déjà passée par là. Il existe divers moyens de vous en convaincre. En vous faisant une démonstration, par exemple. Je peux vous tirer dans la cuisse. Si je touche l'artère fémorale, vous mourrez dans les trois heures. Je peux utiliser ce temps pour discuter avec vous. Vous parlerez parce que vous dépendrez de moi pour obtenir des secours. C'est ça que vous voulez ?

Il haletait de nouveau. Elle se leva.

– Non, non, je vous crois, se mit-il à crier. Ne faites pas

ça, bordel.

Silence.

– Je ne suis pas sûre...

– Je vous crois. Vous êtes complètement givrée. Je vous crois.

– Pas givrée, Liam, corrigea-t-elle en se rasseyant. C'est comme ça que sont les gens sains d'esprit en Irlande. Si vous y aviez passé plus de temps, vous le sauriez.

## 46.

– Dites-moi ce que vous voulez savoir, bredouilla-t-il d'une voix rauque.

– D'accord. Commençons par ce que je sais déjà, histoire de vous tester. Pour quelle organisation travaillez-vous ?

Il prit une profonde inspiration.

– Vous m'avez entendue ?

Silence. Elle se mit à compter.

– Un. Deux. Trois. Quatre...

– Personne. Je ne travaille pour personne.

– Vous avez peur qu'ils vous tuent si vous parlez ?

– Je travaille pour moi.

– Ils vous ont appris à répondre ça ?

– Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

– Ça m'étonnerait. Ils partent du principe que vous parlerez. C'est la formation. Vous n'avez pas du tout reçu de formation, c'est ça ?

– Je vous dis la vérité...

– Je pense que vous travaillez pour la Branche spéciale britannique, récita-t-elle sur un ton monocorde, avant de marquer une pause pour qu'il digère l'info. Pour un dénommé Sutherland. Un militaire. Vous ne le connaissez

pas sous ce nom-là. Vous ne l'avez probablement même pas croisé. Moi, si. La « Nutting Squad », ça vous dit quelque chose ?

– Non.

Il tremblait, mais c'était peut-être un effet de l'hémorragie.

– C'est le surnom que l'IRA donne à son unité de sécurité interne, la brigade chargée des interrogatoires. Ils partent du principe que vous parlerez si l'autre camp vous capture. Cela ne leur pose pas de problème. Par contre, si vous travaillez pour l'autre camp, c'est là que la Nutting Squad passe à l'action. « Nut » dans la Province, c'est la tête. « Nutting », c'est tirer une balle dans la tête. Bon, je vais vous dire ce que je vais faire. Je vais vous laisser partir et je dirai tout ce que je sais aux républicains. Leur donner les renseignements concernant Sutherland, vos lieux de rendez-vous...

– Vous commettez une erreur.

– Une erreur ?

– Je suis avec vous. Je suis dans votre camp. Vous ne devriez pas me faire ça.

– Mon camp ? C'est quoi, mon camp ?

– Vous êtes avec le RUC. La Branche spéciale de l'Ulster. Ou le MI5. Je ne sais pas. C'est sûrement ça. Vérifiez auprès des British. Interrogez-les sur moi. Ils vous le diront.

– C'est vous le British, Toomey. Qu'est-ce qu'ils me

diraient ? Que vous êtes un indic ?

– Je les aide. La Branche spéciale. La Branche spéciale britannique. Un attentat à la bombe se prépare à Manchester. J'essaie de réunir des renseignements pour eux.

– Mais vous n'êtes avec personne. Comment ça pourrait fonctionner ?

– Les Provisoires. Je suis avec les Provos.

– C'est dingue ce qu'un accent peut donner comme crédibilité. Vous n'en avez pas l'ombre d'un.

– Je dis la vérité. Je suis avec les Provos.

– Les Provos. Vous voulez dire l'Armée républicaine ?

– C'est ça, oui.

– Et vous faites quoi ? Vous vendez de la drogue ? lâcha-t-elle en lui balançant le sachet sur les genoux. Ça vient de vos toilettes.

Nouveau silence.

– Aux dernières nouvelles, la RA ne trempe pas dans la drogue.

– La drogue, c'est juste une façon de s'introduire sur place. Ils ont besoin de drogue. Et j'ai des liens avec ce milieu.

– La RA a besoin de drogue ?

– Ils en ont tous besoin. J'étais en contact avec un groupe, l'Armée républicaine socialiste, la SRA. Ils sont importants à Belfast. À l'université. Enfin, dans le temps. Je

les ai présentés à des gens de Manchester. Ils leur rapportaient près de 100 000 livres Sterling par mois.

– La SRA. Un groupe d'étudiants. Des petits cons.

– Je sais. Mais ils étaient liés à l'INLA dans le temps. Ils avaient de la reconnaissance. L'IRA n'avait que des armes. Elle a décidé de les éliminer au milieu de l'année dernière. Ils ont tué trois membres que je connaissais. Des gens avec qui j'étais en contact. L'un d'eux était un ami. Officiellement, ils les ont descendus parce qu'ils vendaient de la drogue dans les lotissements sociaux de Belfast. Putain d'hypocrites. Moins de quelques semaines plus tard, ils me demandaient d'en faire autant.

Elle réfléchit.

– Vous n'appartenez pas à l'IRA, hein ? Vous mentiez.

Ses épaules tremblaient. Il pleurait sous sa cagoule.

– Vous étiez avec la SRA, c'est ça ?

Pas de réaction.

– Vous avez adhéré à la SRA ? Vous en étiez membre ?

– Oui.

Il avait du mal à articuler. Elle consulta sa montre, ferma les yeux, compta jusqu'à soixante. Lui accorder du temps. Lorsqu'elle le regarda de nouveau, il était tendu mais immobile.

– Quand cela ?

– Il y a trois ans. J'ai rencontré quelqu'un quand j'étais à l'université John-Hopkins. C'était un ami. C'est lui qui m'y a

fait entrer, qui m'a convaincu. Je ne savais pas ce que je faisais.

– Vous étiez étudiant ?

Les pièces du puzzle Toomey se mettaient soudain en place.

– Oui.

Étudiant. Bourgeoisie. Le lien, ce n'était pas la drogue, mais la politique. Cet abruti s'était jeté dans la mêlée pour défendre les « ouvriers ». Il devait frimer, avoir l'air sûr de lui, voire dangereux. En fait, il n'avait pas compris dans quoi il entraît.

– Vous n'avez pas l'air assez malin pour être étudiant. Cet ami à vous, il s'est fait descendre l'année dernière ?

– Ces salauds l'ont buté. Je ne sais plus où j'en suis.

– Et ensuite ils vous ont contacté ?

– Oui.

– Vous êtes en train de dire que l'IRA a tué votre ami, a démantelé son groupe à Belfast, l'Armée républicaine étudiante...

– Socialiste. C'étaient des socialistes.

– Qu'importe. Ils l'ont descendu, ils ont démantelé son groupe, et ils vous ont contacté.

– Oui.

– Pourquoi ?

– Ils voulaient que je les mène à un connard que j'avais rencontré dans un pub à Bradford.

– Son nom ?

– Luke Varley. Il n'avait rien à voir avec rien.

– Il vous approvisionnait pour la SRA ?

– Non. Varley n'était rien. Il fournissait que dalle. Mon fournisseur m'a largué quand mon ami s'est fait descendre à Belfast. Ils ont fait pression sur lui...

– L'IRA ?

– Oui.

– Il m'a dit que j'avais trois heures pour me tirer de Manchester.

Elle comprit.

– Le fournisseur, c'était Skelly, le dealer pour qui vous travailliez à Manchester ? (L'homme avec qui Toomey avait eu un différend, d'après Sutherland.)

– Skelly. C'est ça. Ce con avait une trouille bleue d'eux. Il pensait qu'ils allaient tuer tous ceux qui étaient liés à la SRA.

– Il faisait du trafic de came pour la SRA ?

– Je vous l'ai dit, il ramassait 100 000 livres Sterling par mois.

– Vous pensiez que ça allait le faire marrer qu'ils se mettent à dégommer ses acheteurs ? Skelly n'est pas marxiste.

– C'est une pute. Il faisait ça pour le fric.

– La politique crée de drôles d'associations parfois. Qui vous a contacté ?

– Chez qui ?

– L'IRA.

– Un certain John Callaghan. Leur homme à Manchester. Il m'a dit de monter un deal entre Varley et un type de Colne. Celui-là serait notre intermédiaire.

– Un deal de drogue ?

– Oui.

Comment étaient-ils tombés sur le nom de Varley ?

– Comment s'appelait le type que vous deviez voir ?

– Le type de Colne ?

– Oui.

– Bob Roberts.

– Bob Roberts ? Il n'est pas irlandais alors ?

– Plus que Callaghan, en tout cas. Callaghan est de Manchester, comme moi. Roberts a un accent comme le vôtre.

– Roberts ne doit pas être son véritable nom, alors. Vous avez rencontré Callaghan ?

– Deux fois. Il m'a dit qu'ils faisaient le tri dans les groupes dissidents. Le cessez-le-feu allait prendre fin. Il n'y avait plus de place que pour l'IRA provisoire. J'avais fait partie d'un groupe dissolu, la SRA. Il m'a dit qu'ils me ficheraient la paix si j'organisais ce deal avec Roberts. Je n'avais pas le choix.

– Quand avez-vous rencontré Varley ?

– La première fois ? Avant tout ça ?

– Oui.

– Dans un pub de Bradford. L'année dernière. Son frère s'approvisionnait auprès de Skelly. Mais Varley avait envie d'un peu d'action. Il savait où allait la came, il m'a demandé si je pouvais le brancher. J'ai posé la question à Belfast, à la direction de la SRA, mais ils ont refusé. Ils en obtenaient déjà assez comme ça. Je l'ai vu trois fois. Un jour, il avait une photo sur lui. Une nana, flic. Il m'a demandé de la filer, parce que cela les intéresserait. Je crois qu'il essayait de prouver qu'il avait des relations.

Elle retint son souffle.

– Vous avez dit que vous travailliez pour la Branche spéciale. Quand cela s'est-il produit ?

– Après ma première rencontre avec Callaghan. Ils m'ont fait arrêter par la police locale pour une connerie de vol et ils sont venus me voir dans ma cellule. Ils me tenaient, ils savaient tout. J'ignore comment. Ils pensaient que Callaghan projetait un attentat à la bombe à Manchester. C'est ça qui les intéressait. J'ai pris leur fric, je leur ai filé des infos. J'ai cru que je ne risquais rien, geignit-il en pleurant. Quand j'ai voulu les lâcher, ils ont refusé. Vous êtes bien tous pareils, bande de salauds. Ils ont dit comme vous. Si je les lâchais, ils diraient tout à Callaghan...

Elle voyait le tableau. Toomey se baladant dans Manchester, tel un poisson rouge dans un étang bourré de brochets. Suivi par Callaghan, lequel était suivi par la

Branche spéciale, qui attendait de saisir l'occasion.

– La vie n'est pas tendre. Vous auriez dû vous en tenir à vos bouquins. Vous avez rencontré Roberts ?

– Oui, à Rochdale, dans un pub. Il avait l'air louche. J'étais pas sûr à son sujet. Je l'ai dit au type de la Branche spéciale, qui n'avait jamais entendu parler d'un Bob Roberts. Je leur ai trouvé son adresse...

– Comment ?

– Je l'ai suivi.

– Et vous croyez qu'il ne s'en est pas rendu compte ?

– Ce type n'est pas comme ça. Pas comme Callaghan.

– C'est-à-dire ?

– Il était stupide et incompetent. Je l'ai filé jusqu'à une maison à Colne. J'ai vu sa famille et tout le bordel. Tout ce qu'il y a de plus authentique.

– Quelle adresse ?

– Je ne sais pas. C'est dans la rue qui va du centre-ville vers Keighley. Quand on part de la tour de l'horloge.

– La photo de la flic, comment Varley l'a-t-il obtenue ? s'efforça-t-elle de dire d'une voix égale.

– Il a prétendu avoir un contact à l'intérieur de la police.

– Vous l'avez transmise à quelqu'un ?

– Oui.

– À Callaghan ?

– Non. C'était avant. Je l'ai donné à la SRA.

– Vous leur avez dit qui vous l’aviez filée ?

– Oui. C’était le but de la manœuvre.

– Varley ?

– Oui.

C’est comme ça qu’ils l’avaient. Sa photo et son nom. La SRA avait dû la faire passer par la chaîne de commandement d’un groupe républicain au suivant, jusqu’à ce que ça remonte à ceux qui la connaissaient, la RA.

– Qui vous a donné l’arme ?

– Votre bande.

– Pourquoi ?

– J’avais peur. Je l’ai réclamée. Je ne sais même pas m’en servir.

– Je vais chercher un truc dans ma voiture, annonça-t-elle en se levant. Pas un mot. Je reviens. Compris ?

Elle crut le voir opiner du chef. Elle posa son arme sur son lit, récupéra la sienne. Elle avait tout ce qu’elle voulait. L’histoire complète. Il ne lui restait plus qu’à la comprendre. Seule une personne pouvait l’aider et elle savait à présent qui elle était et où elle se trouvait.

De sa voiture, elle appela les renseignements du Central. Elle leur demanda le nom de la rue qui sortait de Colne en direction de Keighley. Il y avait deux possibilités. Une seule avait des maisons numérotées jusqu’au 109. La maison de Bob Roberts, si Toomey ne se trompait pas. Elle leur demanda de vérifier les listes électorales. Elle

patienta.

Il commençait à pleuvoir quand on lui donna la réponse.

– Un certain James Edward Martin.

Elle fit répéter. Ce nom semblait sortir d'un cauchemar.

Colne était à un quart d'heure de voiture de chez elle.

– James Martin ? Vous êtes sûr ?

– C'est bien ça.

Il habitait une ville à un quart d'heure de chez elle et il n'avait même pas pris la peine de changer de nom.

Munro attendit trois heures que Scother se présente au travail. Fisher resta avec lui dans son bureau pendant tout ce temps-là. Coates et Varley devaient comparaître devant le juge à 10 heures, au tribunal de Bradford. Il y dépêcha Marshall. L'issue n'avait plus d'importance à présent. L'enquête était dans le lac. Toutes les pistes qu'ils avaient suivies étaient fausses.

Il multiplia les coups de fil pour obtenir plus vite les résultats de l'expertise sur la moto. Il appela chacun des responsables qui n'étaient pas là à 9 heures et leur reprocha vertement de se bourrer la gueule au beau milieu d'une enquête. Il se sentait à cran, affaibli, irritable. Quand Scother frappa à sa porte, il eut du mal à garder son calme. Il le pria d'entrer et de s'asseoir.

Scother s'installa face au bureau. Lessivé, avec une bonne gueule de bois apparemment. Méfiant, il se doutait que quelque chose se tramait. Fisher était assis derrière lui. Ce qui semblait l'inquiéter.

– Merci d'être venu, Dave, dit Munro en consultant sa montre.

– Désolé, patron.

– Vous et le reste de la brigade. Cela n'avance pas, hein ? Cette enquête en est à son quatrième jour. Il reste encore fort à faire. J'attends davantage d'inspecteurs

expérimentés.

Scother opina du chef. C'était donc l'objet de l'entrevue, se dit-il. Il jeta un coup d'œil rapide à Fisher.

– C'est un bon inspecteur que vous avez là, l'inspecteur Fisher.

– Oui, admit Scother, le regard soupçonneux.

– Il a encore quelques petites choses à apprendre, peut-être.

– Il est jeune, répondit Scother en adressant un sourire à Fisher, lequel avait l'air fichtrement mal à l'aise.

– D'après lui, le témoin Iqbal a eu besoin d'un peu d'aide.

– D'aide ? répéta Scother en fronçant les sourcils.

– Oui. J'ai là le carnet de l'inspecteur Fisher, que j'ai lu. Les notes diffèrent légèrement avec la déclaration que vous avez prise.

Scother haussa les épaules, visiblement perplexe. Munro sourit.

– Bah ! Tant qu'on tient un résultat.

– Un bon résultat, reconnut Scother qui se détendait.

– Exact. Un résultat important. Une preuve maîtresse.

Scother hocha la tête.

Munro posa le carnet, leva les yeux vers lui, soutint son regard.

– M'avez-vous jamais entendu dire une chose pareille ?

– Quoi donc, monsieur ?

– Tant qu'on tient un résultat ? M'avez-vous jamais entendu dire une chose pareille ?

– Non, monsieur.

Munro se leva. Il sentit quelque chose se détendre en lui. Il fit le tour de son bureau.

– Ce carnet contient le premier signalement d'un suspect.

Il réprimait sa colère, mais il bouillait intérieurement. Il devait se retenir de le frapper.

– Vous avez vu ce carnet ?

Scother le regarda. Il réfléchit puis secoua la tête.

– Je n'en ai pas le souvenir.

– Oh que si ! L'inspecteur Fisher vous l'a remis.

– Je ne m'en souviens pas.

– Vous l'avez jeté à la poubelle.

– Je ne me souviens pas de ça non plus.

Il voyait le tour que cela prenait à présent. La sueur perlait sur son front. Munro se planta derrière lui.

– Est-ce que vous comprenez le mal qu'on va avoir maintenant pour inculper Varley de quoi que ce soit ? Je dis bien de quoi que ce soit ?

Scother se tourna vers lui.

– Je ne suis pas sûr de comprendre.

– Vous savez ce que j'aimerais vous faire ?

Scother se leva, se sentant soudain menacé. Il lui fit face.

– J’aimerais vous casser la gueule.

Scother le dévisagea. Comme s’il débarquait d’une autre planète.

– Si vous envisagez de prendre des mesures contre moi, monsieur, sachez que...

– Que quoi ? Pauvre taré... lança Munro en s’avançant.

Scother parut hésiter. La menace se précisait.

– Sachez que je réclamerai la présence d’un délégué syndical.

– Un délégué syndical ? Vous allez avoir besoin de beaucoup mieux. Je vous arrête.

– Vous m’arrêtez ?

– Exact. À partir de maintenant vous n’êtes plus qu’un putain de criminel. Vous êtes en état d’arrestation pour entrave à l’action de la justice.

Il s’écarta. Il fallait qu’il maîtrise ses poings.

– Fisher ?

– Monsieur ?

– Allez chercher un agent dans les cellules.

– Oui, monsieur.

Les yeux fixés sur Scother, il attendit que Fisher soit sorti.

– Vous êtes sûr de vouloir...

– Ne dites rien, le coupa Munro en levant une main. Tout

ce que vous direz pourra être retenu contre vous. Etc. Je ne me rappelle pas la formule. Vous êtes le premier que j'arrête en quatre ans.

Il attendit, face à lui. S'ensuivit un long silence gênant. Puis Fisher revint avec un agent en uniforme obèse.

– Quel est votre nom ? lui demanda Munro sans quitter Scother des yeux.

– Robbins, monsieur.

– Je viens d'arrêter cet homme, Robbins. C'est un policier, mais cela ne change rien. Vous comprenez ?

– Oui, monsieur.

– Bien. Tentative d'entrave à la justice. Conduisez-le en cellule.

– Oui, monsieur.

Il fit un pas de côté pour laisser le passage à Scother. Le sang-froid, c'était ça le maître mot.

Après leur départ, il s'assit et reprit son souffle. Il se sentait vidé, stressé. Fisher était toujours là.

– Vous pouvez y aller.

– Oui, monsieur.

– La prochaine fois, n'attendez pas que la séance d'identification ait eu lieu.

Il vit son désarroi, s'en voulut.

– Un délit est un délit, Fisher. Ne vous en faites pas. Vous avez pris la bonne décision.

– Oui, monsieur.

– Revenez me voir en fin de journée. Quand j'aurai retrouvé mon calme. Je vous conseillerai à ce sujet.

– Oui, monsieur.

La porte s'était à peine refermée que le téléphone sonna. Marshall appelait du tribunal.

– Il les a relavés.

– Qui ça ?

– Le juge Watkins. Ce connard incompetent.

– Tous les deux ?

– Tous les deux. J'y crois pas.

– Moi, si.

Marshall l'entendit à peine.

– On a déjà paumé Varley. Le groupe Quatre l'a fait sortir par la porte de derrière avant qu'on ait eu le temps de mettre quelqu'un dessus. J'y crois pas. Un enfoiré avait filé des infos sur l'ADN à la défense. On n'avait pas l'ombre d'une chance.

– L'enfoiré, c'était moi.

Silence.

– Pardon, monsieur ?

– C'était moi, Tony. Je les ai appelés. J'ai prévenu le parquet et la défense.

Nouveau silence.

– On ne peut pas déconner avec un juge, Tony.

– Non, monsieur. Désolé.

– Vous rentrez ?

– Oui.

– Bien. Est-ce que nous savons où est Coates ?

– Oui. Je ne le lâche pas. Mais Varley est dans la nature.

Vous voulez que j'intervienne ?

– Postez deux voitures devant chez eux. Gardez Coates à l'œil. Mais ne vous inquiétez pas. Ce n'est pas eux, le problème, Tony. Ils n'auraient jamais dû se retrouver au trou. Nous recherchons quelqu'un d'autre.

Il finit par mettre la main sur le numéro de Sharpe. Il ne lui apprendrait rien vu qu'elle était déjà au courant. Elle avait éteint son portable. Il laissa un message.

– Inspecteur Sharpe ? John Munro. Où êtes-vous ? Harris n'en a pas la moindre idée. Téléphonnez-moi, sur-le-champ. C'est un ordre. Coates et Varley ont comparu devant le juge. Ils sont libres. J'ai comme l'impression que vous estimez que nous n'aurions jamais dû les boucler. J'apprécierais que vous m'expliquiez qui nous devrions inculper, à votre avis.

## 48.

Elle approchait de Skipton quand elle commença à mesurer la portée de ce qu'elle venait d'apprendre. Il était 10 h 20. Colne était à un quart d'heure de chez elle. Il ne pouvait s'agir d'une coïncidence. Il s'était délibérément installé dans cette ville.

Cette pensée lui causa un tel choc qu'elle dut s'arrêter. Elle ouvrit sa portière dans une aire de repos, se pencha et vomit tripes et boyaux. Puis, jambes tendues à l'extérieur, elle chercha son souffle tandis que la tête lui tournait. *À un quart d'heure de chez elle.* Depuis combien de temps était-il là ? À cette pensée, elle se sentit dans un état second.

Il lui fallut près de vingt minutes pour reprendre le contrôle de ses sens, de son estomac, et de son souffle. Puis elle se rappela la moto à Hardcastle Craggs. Elle démarra et tourna vers le sud, avant Skipton. Elle voulait s'y rendre par le chemin le plus long, suivre l'itinéraire qu'il avait dû emprunter en rentrant de Cock Hill, pour s'acclimater à sa présence. Qu'il habite si près de chez elle lui était insupportable. Le détour lui donnait l'impression de mettre davantage d'espace entre eux.

S'il était là, si près, depuis déjà un bout de temps, elle avait dû le croiser, sans le savoir. Qu'avait-elle vu d'autre sans en prendre conscience au cours des der nières

semaines, des derniers mois, des dernières années ? Les possibilités l'hébétaient.

Le temps était maussade. Le vent poussait des nuages noirs qui masquaient le sommet des collines. La pluie martelait son pare-brise par intermittence. Le genre de grain qui vous cingle le visage. En traversant Hebden Bridge, elle vit des passants courir s'abriter d'une boutique à l'autre, leurs parapluies retournés par les rafales. Elle suivit ensuite les panneaux indiquant Widdop.

La route longeait la crête d'une vallée boisée très encaissée. Au bout, elle descendait vers un ruisseau transformé en torrent par la pluie. D'un pont de pierres, elle aperçut la chapelle dans la brume, avec sa rangée d'ifs. C'était là qu'il était tombé en panne d'essence, qu'il avait abandonné la moto.

Incompétent. Quelque chose avait foiré, sûrement pas grand-chose. Ce n'était pas son domaine de compétences à l'époque, et, apparemment, il n'avait pas changé. Il s'était présenté à Toomey sous le nom de Bob Roberts, mais n'avait même pas pris la peine de s'inscrire sous cette identité sur les listes électorales. Toomey avait pu retrouver sa trace – un con comme lui – sans qu'il s'en doute un instant.

Elle suivit les virages en épingles à cheveux, puis se retrouva de nouveau dans les nuages au sortir de la vallée. La pluie cessa immédiatement, mais la visibilité restait si mauvaise qu'elle dut lever le pied. Une épaisse muraille de brouillard lui renvoyait le reflet de ses phares.

Près de trois kilomètres plus loin, elle tomba sur le pub où vivait le témoin, l'homme qui avait découvert la moto. Pleine visibilité cette nuit-là. La lune était presque pleine. Il ne se serait pas risqué à marcher aussi près du pub. À supposer qu'il avait été obligé de marcher une fois la moto en rade.

La route traversa une gorge qu'elle distingua à peine avant de remonter vers les hauteurs jusqu'à la dernière crête des Pennines orientales, avant la descente dans le Lancashire. Elle suivit les panneaux indiquant la direction de Colne. Dès qu'elle aperçut des rangées de maisons et des cheminées d'usine menaçant de tomber en ruine, elle vérifia le kilométrage : elle était à quatorze kilomètres de l'endroit où il avait abandonné la moto. Vitesse moyenne à pied, six kilomètres à l'heure. Trois heures maximum s'il n'avait pas fait de détours, s'il ne s'était ni caché ni perdu. Elle se souvint de l'hélicoptère qui survolait la lande le matin où elle était montée à Wainstalls. Là-bas, le jour se levait vers 4 heures du matin. Peut-être cela l'avait-il ralenti.

Colne dégageait une impression de lassitude et de crasse. La ville s'étagait sur les pentes d'une petite colline dominée par une tour de l'horloge, visible de loin, sise dans la rue principale. Du sommet, des alignements de maisons se déployaient en éventail.

Elle n'eut pas de mal à trouver la rue. Elle traversa la ville jusqu'à la tour de l'horloge, et suivit la direction de Keighley. Cotton Tree Road. Elle ralentit pour repérer les numéros. Le 109 était pile devant elle. Fastoche.

Une maison banale, de taille convenable, un peu en retrait de la rue, avec un jardinet. Elle fit demi-tour dans une rue voisine puis revint se garer juste en face.

Immobile, elle resta au volant. La pluie zébrait le pare-brise ; son cœur battait la chamade. Tout était ordinaire. Elle était assise dans une voiture dans une ville ordinaire du Lancashire, les yeux fixés sur une maison ordinaire dans une rue ordinaire. Autour d'elle, les gens vaquaient à leurs occupations, maudissaient la pluie, couraient s'abriter, roulaient au pas dans les flaques d'eau et les nids-de-poule : ils partaient travailler, faire des courses, puis rentraient chez eux.

Elle ouvrit sa portière. Lorsqu'elle posa le pied sur la chaussée, le bruit environnant s'évanouit. Le silence se referma sur elle. Soudain, quelque chose surgit du fond d'elle-même sans crier gare. Le coin de son esprit qui observait, réfléchissait, ne cessait de passer d'une sensation à une autre, qui lui hurlait dessus jour après jour, qui se tortillait d'un élément au suivant si vite qu'elle n'avait même pas le temps de s'en rendre compte – le ver qu'était sa conscience s'immobilisa soudain, concentré.

Le martèlement de son cœur, sa respiration sifflante, et le bourdonnement dans ses oreilles produisaient un vacarme assourdissant. Mais aucun des bruits extérieurs ne lui parvenait. Elle ne percevait que du mouvement. Comme si elle voyait tout au travers d'une barrière qui la tenait à distance.

Les images s'intensifièrent. Les voitures passaient dans

un rideau de grisaille, comme dans un film au ralenti. Les gouttes de pluie sur le pare-brise dansaient, explosaient, rebondissaient, en silence.

C'était comme si elle était à la fois à l'intérieur et à l'extérieur d'elle-même. Elle avait l'air normal. Mais intérieurement elle paniquait, son sang bouillonnait, elle haletait.

Elle traversa la rue.

Que de souvenirs ! Ils affluaient à présent, un par un. Leur première rencontre. La dernière fois qu'elle l'avait vu. Tout ce qui s'était passé dans l'intervalle. En marchant vers la maison, elle les vit s'accumuler, lui sauter à la figure. *Combien de femmes ai-je incarnées dans ma vie ?* Elle sentit cette pensée arriver en elle. Et pendant tout ce temps, en arrière-plan, cette chose qui l'attendait. Cet unique endroit où elle ne pouvait s'aventurer.

Les dés étaient jetés.

Elle avançait d'un pas régulier, sûr, évitant les flaques, s'arrêtant pour laisser passer une voiture. En silence. À quelques millimètres sous la surface, une sorte de cri prenait forme. *Enfuis-toi.*

Comme aujourd'hui, elle se revit à Belfast, dix années plus tôt. Des trombes d'eau. Un alignement de maisons toutes identiques. Un jour sans couleurs. L'image fut si puissante qu'elle dut s'appuyer contre un mur pour ne pas tomber. Qui était-elle alors ?

En ouvrant la porte, sourire aux lèvres, il avait commenté

son retard.

Elle poussa un portillon et se retrouva dans une petite allée qui menait à une autre porte qu'il ouvrirait. Pour la première fois en sept ans, elle le vit clairement.

Carrure moyenne, ni gros ni mince, il mesurait huit centimètres de moins qu'elle. Des cheveux châtain clair avec une coupe classique, des traits réguliers. Une dent manquante en haut à gauche, qu'on ne voyait que lorsqu'il riait à gorge déployée. À part ça, ordinaire.

Ordinaire, peut-être, mais bien dans sa peau, sûr de lui. Sa façon de marcher, de s'exprimer, de bouger, de sourire, de la regarder, tout en lui montrait qu'il ne rêvait pas d'être différent.

Il n'avait besoin de personne pour compléter le tableau. Ce qu'elle avait aimé en lui, surtout, ce qui l'avait séduite au point de la mettre en danger et de presque la tuer, c'était justement ça. Qu'il n'ait pas besoin d'elle. James Martin n'avait besoin de personne. Quand il était avec elle, quoi qu'ils fissent, il était avec elle par *choix*, pour ce qu'elle était.

Avec tous les autres, avant et après, cela avait été différent. Ils étaient avec elle parce qu'il leur manquait quelque chose. Le fait qu'ils pensent qu'elle comblait ce vide dans leur pauvre petit cœur n'avait pas grand-chose à voir avec ce qu'elle était. Les hommes avaient besoin d'avoir besoin de quelqu'un. N'importe qui faisait l'affaire. Ils avaient besoin de sentir l'amour jaillir d'eux, comme du sperme ou des fèces, une partie d'eux-mêmes à étaler sur

le monde, un besoin pathologique aveugle de *s'exprimer*. Quand un homme tombait amoureux, il ne montrait pas plus de discernement qu'un chien levant la patte contre un lampadaire.

Elle frappa à la porte de son poing.

Cette force, qu'il ait su qui il était, voilà ce qui l'attirait. Elle avait passé sa vie entière à se sentir ina chevée, informe, à osciller entre différentes personnalités, à copier son entourage. Elle avait l'impression de n'avoir jamais cru en rien. Lui, il était capable de raconter l'histoire de sa vie avec passion comme un livre ; chaque élément de son caractère et de sa personnalité avait une cause, un déclencheur, sa vie, une série de conséquences, tout avait un sens, aucune place pour le doute, tracée à l'avance par d'amères circonstances.

Dès leur première nuit ensemble ou presque, il lui avait parlé des soldats. L'expérience dont découlaient toutes les autres, l'instant déterminant, l'événement qui avait décidé du reste de son existence. À côté de lui, elle s'était sentie banale.

Ses parents étaient fermiers, rien d'extraordinaire. Il n'y avait pas d'immenses fermes subventionnées par la PAC dans le coin où il avait grandi. Tout était petit ; les haies et les fossés, les champs, les troupeaux et les récoltes. *Comme le bocage normand*. Ses mots exacts. Une existence difficile, où le seul moyen de mettre un peu de beurre dans les épinards, c'était de faire de la contrebande de marchandises venant de l'État libre, à quinze kilomètres

au sud.

Il avait eu cette vie en horreur, de même que la corruption, les attitudes. À ses yeux, les habitants de Forkhill étaient des idiots du village. Il détestait même l'accent, les douces voyelles qu'elle aimait tant, si différent du sien à l'époque, bien que Newry et Forkhill n'aient été qu'à une cinquantaine de kilomètres. Mais Newry et Forkhill étaient séparés par bien plus que l'éloignement géographique.

Lui venait du sud du comté d'Armagh, un catholique du cru. Elle était issue d'une famille protestante bourgeoise de passage dans la région. Pour l'armée britannique, les champs et les haies étaient devenus une réincarnation du bocage normand. Le sud de l'Armagh était le coin idéal pour les snipers, chaque petite route bordée de haies parfaite pour organiser une embuscade.

Les vrais problèmes avaient commencé plus tard. Mais, déjà dans les années 1960, avant le vrai début des troubles, il en avait haï chaque minute. Du plus lointain qu'il se souvenait, il n'avait eu qu'une envie : fuir.

Il avait décroché une bourse pour l'université de Queen's à Belfast. Lorsqu'elle y avait commencé ses études en 1979, il était en dernière année. Ils ne s'étaient pas rencontrés. Il étudiait la littérature anglaise. Ses professeurs lui prédisaient de bons résultats, voire une mention Très Bien. Il avait l'intention, une fois son diplôme obtenu, de poser sa candidature à un poste d'enseignant dans une université du continent. Partir. Toutefois, cette

année-là, son projet avait capoté.

Il était rentré dans sa famille pendant les vacances d'hiver. Un soir, au retour d'un pub du village, en s'engageant sur la petite route menant à leur propriété, il avait vu des Land Rover de l'armée garées devant les bâtiments. En marchant dans le crépuscule, il avait écouté le grésillement de leurs radios, leurs accents durs de l'Essex. Immédiatement il avait craint qu'il ne soit arrivé quelque chose aux siens.

Il pensa immédiatement que le problème devait venir des Irlandais, de ses compatriotes. L'armée était sûrement là pour les protéger. Il se mit à courir. En passant devant le premier véhicule, il vit des silhouettes jaillir de l'obscurité et lui fondre dessus. Des visages noircis, des casques hérissés de feuillages : il comprit qu'il avait affaire à des soldats et tenta de s'identifier. Ils n'écoutaient pas. L'un d'eux le frappa avec la crosse de son fusil, presque avec désinvolture.

Il s'effondra, inconscient. Lorsqu'il revint à lui, il découvrit une scène qui ne s'effacerait jamais de sa mémoire. Le visage et les cheveux trempés, il comprit après quelques instants qu'ils lui avaient uriné dessus. Pour le réveiller, lui expliqueraient-ils plus tard. C'étaient des paras, des bérêts rouges. Tous originaires du sud de l'Angleterre. Ils les avaient arrêtés son père et lui aux termes de la loi antiterroriste.

Ses yeux s'accommodèrent lentement. Tous debout autour de lui, l'un d'eux avait une arme braquée sur sa tête.

D'autres fumaient. De l'intérieur de la maison – la sienne –, à moins de cinq mètres de distance, lui parvenaient les sanglots et les supplications de sa mère. Teintés d'un désespoir qu'il n'avait encore jamais entendu. Derrière ses plaintes, le bruit de coups et de gémissements.

Son père avait près de soixante-cinq ans. Ils le cognèrent jusqu'à ce qu'il ne puisse plus marcher. Une fois qu'il eut perdu connaissance, ils passèrent au fils. Il attendit le cœur gros, la peur au ventre. Non pour lui-même – cela vint plus tard – mais pour son père.

Ils commencèrent par le frapper au front, sans laisser de cicatrices permanentes. Une dent craqua quand un des soldats lui enfonça le canon de son fusil dans la bouche.

Une pluie de coups de pied et de coups de poing s'abattit sur lui, mais il n'en garda pas un souvenir douloureux. Le pire était à venir. Ils l'embarquèrent à la caserne de Bessbrook où ils le retinrent trois jours. Illégalement, devait-il le découvrir plus tard. Quelle importance, hein ? À Bessbrook, ils le collèrent nu contre un mur et le rossèrent jusqu'à ce que ses jambes se dérobaient sous lui. Ils l'obligèrent à se redresser pour répéter la manœuvre. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il comprit combien de temps cela avait duré. Sur le moment, il n'en avait pas la moindre idée. Il pensait juste qu'ils allaient le tuer.

Cette même nuit, ils saisirent la Land Rover de la ferme. Un chien l'avait « repérée ». Lorsqu'ils le relâchèrent, ils lui remirent le véhicule pour qu'il puisse rentrer.

– Désolé, lui dit un commandant, mais en ce moment, nous ne pouvons pas prendre de risques.

Il dut rouler lentement parce que ses jambes étaient tellement meurtries qu'il pouvait à peine appuyer sur les pédales.

Sur le chemin du retour, il ne put penser qu'à une chose : le bruit qu'il avait entendu quand il gisait par terre. Les coups répétés, les sons sourds du métal et du bois contre la chair et les os. C'était la première fois qu'il les entendait. Les gémissements impuissants de son père. Il dut s'arrêter pour vomir sur le bas-côté.

Son père avait survécu. Mais trois jours après, à son retour de Bessbrook, il était toujours hospitalisé à Armagh. Dans la maison, il y avait toujours une mare de sang à l'endroit où ils lui avaient fracassé le crâne sous les yeux de sa femme qui hurlait.

– Enculé d'IRA. Enfoiré de salopard, avaient-ils crié en le rossant.

Son père n'avait jamais apprécié l'IRA, ancienne ou nouvelle.

– Ces connards feraient mieux de se chercher des boulots dignes de ce nom, disait-il.

Il avait encore vécu six mois après l'incident, puis était mort d'une crise cardiaque. Dans l'intervalle, il n'évoqua jamais cette nuit.

Son point de vue sur l'IRA ne changea pas. Sur le plan mental, c'était un homme solide. Sa mère était plus fragile.

Sa mort la détruisit. Dépressive, malade, rongée par le désespoir, elle le suivit dans la tombe un an plus tard. Son fils – cet imbécile de James Martin – ne retourna pas à l'université.

Mais il acquit des convictions. Des convictions qui lui donnèrent de la force.

Elle revoyait la scène comme si c'était hier, un bras passé autour de son épaule, il lui racontait cette histoire. Elle était tombée amoureuse de lui sur-le-champ. Comment était-ce possible ? Quel manque dans sa vie un récit aussi simple était-il venu combler ? Combler *malgré* ce qu'elle était.

S'il avait découvert ce qu'elle fabriquait chez lui, s'il avait soupçonné la vérité ne serait-ce qu'un instant, si la réalité avait éclaté et qu'il avait fallu choisir entre lui-même et elle – une vie contre une vie – il n'aurait pas hésité. Elle le savait. C'est ce qu'elle avait aimé en lui.

Elle vit la porte s'ouvrir, entendit son cœur battre sourdement. À l'instant où son visage apparut, elle comprit son erreur. Elle eut l'impression de recevoir une décharge électrique.

Elle avait laissé son arme dans la voiture.

## 49.

Il rapporta de chez Sharpe les deux grands sacs de pièces à conviction qu'il avait trouvés sous la table de la cuisine. Après quatre appels sur son portable, en laissant chaque fois un message, il fouilla les sacs pour comprendre ce qu'elle y avait cherché.

Il en vida le contenu par terre, s'accroupit et se mit à trier. Il fut presque aussitôt interrompu par la porte qui s'ouvrait à la volée sur un Peter Dyson, son directeur administratif, hors d'haleine.

– L'ADN de la moto. Ça sort du fax ! cria-t-il.

– Ne vous emballez pas, Pete, répondit Munro en se redressant lentement. Nous savons déjà que nous avons suivi la mauvaise piste.

Dyson fronça les sourcils. Munro lui prit les papiers et les parcourut. Il hocha la tête. Finalement, il se sentait étonnamment calme.

– Bien. Rassemblez tous les responsables ici. Tout de suite.

– Qu'est-ce que ça dit ?

– La moto est couverte du sang de Mitchell et de Leech ; elle se trouvait sur les deux scènes de crime – Wainstalls et Cock Hill –, mais il n'y a absolument rien dessus qui prouve que Coates et Varley s'en soient jamais approchés.

– Vous voulez dire pas d'ADN de Coates ni de Varley ? interrogea Dyson, sceptique. Ce n'est pas concluant.

– Aussi concluant que possible. Ce rapport dit aussi que les marques de l'inconnu, retrouvées dans la voiture de Phil Leech, sur les vêtements de Fiona Mitchell et sur l'arme dans sa main, se retrouvent en abondance sur cette moto.

Dyson en resta sans voix.

– Il nous arrive de nous tromper, Pete. En l'occurrence, c'est le cas.

Une fois Dyson parti, il s'assit à son bureau. Il était en colère contre lui-même et se sentait déprimé. Il avait commis des erreurs classiques. Classiques. Il n'avait pas d'excuses.

Un quart d'heure plus tard, quand ils furent tous entassés dans son bureau, du moins les huit inspecteurs disponibles, il inscrit le numéro d'immatriculation de la moto sur une feuille de format A4 et la leur montra.

F226 TCP.

– Peu m'importe que vous soyez obligé d'appeler personnellement les quarante-trois forces de police d'Angleterre et du Pays de Galles, plus celles d'Écosse et de la République d'Irlande. Je veux une piste pour cette moto, et vite.

Ils le regardèrent sans piper.

– L'individu qui conduisait cette moto est notre tueur. Ni Coates. Ni Varley. Ces papiers vous diront pourquoi.

Toujours pas de réaction. Peut-être que l'histoire de

Scother avait fait le tour du commissariat et les turlupinait.

– Ce sont les résultats ADN de la moto abandonnée. Pas d'ADN de Coates ni de Varley. Pas la moindre trace. Par contre, des masses de celui de l'individu qui en a aussi laissé sur les deux scènes de crime et sur l'arme. En d'autres termes – un tiers. Je veux que toutes les équipes sans exception et tous les enquêteurs travaillent là-dessus jusqu'à ce qu'on localise le propriétaire de cette moto. Compris ?

Pas un seul commentaire. Il se leva.

– On vient de nous ridiculiser. Quelqu'un nous a lancés sur la piste de Coates et de Varley. J'ignore qui c'est, mais, une chose est sûre, c'est quelqu'un de dangereux. Comme nous n'avons aucune idée du mobile pour l'instant, tout reste ouvert. Tout. Faites votre boulot, vite. Il faut qu'on retrouve cet homme avant qu'il ne tue de nouveau.

## 50.

En le voyant, elle eut l'impression d'arriver au bout d'un long tunnel. La panique l'envahit et lui brouilla la vue. Paralysée, figée sur place, elle se sentait nue, face à quelque chose qui pouvait la détruire. La porte s'ouvrit un peu plus.

C'était bien lui, James Martin. Aucun doute possible. Elle le reconnut tout de suite. Sa respiration se bloqua. Lorsqu'il lui parlait, elle n'entendait rien. Avec l'impression de s'évanouir, elle lutta pour se maîtriser, afin d'absorber les détails. Il avait les mains vides, l'une sur la porte, l'autre contre sa cuisse. Il la regardait, planté à un mètre d'elle, immobile, lui parlant. Mais elle ne percevait que les battements de son cœur.

Son visage était le même que dans son souvenir. Pas la moindre dureté dans le regard. Des yeux irlandais bleus. Elle se plaqua les mains sur les oreilles. Telle une explosion, le bruit revint dans son crâne. Se concentrant sur lui, elle recula d'un pas. Elle dut se raccrocher au chambranle. Elle le vit poser une main sur son bras. Un geste doux, sans agressivité. Elle entendit ses paroles résonner dans son esprit :

– Est-ce que ça va, Karen ?

C'était tout ce qu'il disait. Rien d'autre. Elle retrouva son souffle, un filet de voix.

– Tu connais mon nom ?

– Je connais tous les noms. Entre, il faut qu'on parle.

Elle se tourna légèrement, songeant à fuir. Mais il la retenait de sa main posée sur son bras. Elle avança, comme hypnotisée. Il l'entraînait à l'intérieur. Elle ne ressortirait jamais. Elle sentit la chaleur de la maison l'envelopper et entendit la porte se refermer. *C'est maintenant que tout commence. Pour de vrai.*

Elle regarda autour d'elle ce qui devait être son salon. Elle vit des fauteuils, des rideaux tirés, des lampes. Des jouets par terre, des tableaux encadrés aux murs, une cheminée, des photos. Tout ce qu'il y a de plus normal. L'une après l'autre, elle contempla les photos. Il y en avait tant. Combien d'enfants ? Étaient-elles toutes du même ? Impossible à dire. Son cerveau ne fonctionnait pas correctement. Sur une photo, elle vit une femme avec lui, souriante. Il la tenait par le cou. Plus petite que lui, blonde, beaucoup plus âgée.

– Qui est-ce ?

Elle entendit les mots sortir de sa bouche, comme s'ils ne lui appartenaient pas, comme si elle ne contrôlait plus sa langue. Elle vit son doigt désigner la plus grande photo.

– L'enfant ?

– Non. La femme.

*Pas l'enfant. Pas l'enfant.*

– Ma mère. Tu ne te rappelles pas ?

Exactement le même accent que dans son souvenir. Elle se tourna vers lui. Il portait un pantalon large, une chemise à col ouvert, un pull gris. Il avait les cheveux emmêlés. Des cernes noirs sous les yeux. Soudain elle lut toute l'histoire sur son visage, la tension. Une de ses paupières tressautait.

– Depuis combien de temps habites-tu ici ? demanda-t-elle, craignant la réponse.

– Six ans.

Elle crut que le sol se déroba sous ses pieds.

– F226 TCP ?

Sa bouche continuait de s'agiter, de poser des questions. Mais elle connaissait déjà les réponses, elle savait qu'il fallait qu'elle sorte de là.

– C'est la tienne, n'est-ce pas ?

– Oui. Tu l'as trouvée ?

– //s l'ont trouvée.

//s. Elle prenait ses distances. Elle se mit à reculer jusqu'à sentir la porte derrière elle.

– Il faut que je parte.

– Pas tout de suite. Maintenant que tu es là...

Irrégulier, énorme, son cœur bondissait dans sa poitrine. Elle était si terrifiée qu'elle ne pouvait même pas poser les yeux sur lui.

– Je dois m'en aller.

Ses doigts effleurèrent la poignée.

– Nous sommes seuls ici. Nous pouvons parler.

Elle sentit que la porte s'ouvrait.

– Tu n'es plus en danger, Karen.

– Je suis désolée, Jim. Je ne peux pas rester, dit-elle en lui tournant le dos.

Elle sentit sa main se poser de nouveau sur son bras.

– Regarde-moi, Karen. Regarde-moi.

– Je veux partir, Jim. C'était une erreur.

– Pourquoi ? Parce que tu as peur de moi ? C'est autre chose, tu le sais.

– Laisse-moi partir.

Sa main était légère sur son bras, mais elle n'osait toujours pas bouger.

– Regarde-moi.

Elle se retourna.

Il avait une arme à la main. Un automatique. Il la tenait avec aisance. L'aisance de quelqu'un qui a l'habitude des armes. Le pistolet n'était pas pointé sur elle mais pendait au bout de son bras. Elle en resta le souffle coupé.

– Assieds-toi, Karen, calme-toi. J'ai des choses à te dire.

– Tu es en train de me menacer.

– Si tu ne restes pas, je serai obligé de...

– Je t'en prie, Jim. S'il te plaît. Ne fais pas ça. Laisse-moi partir.

Il leva l'arme et la braqua sur son visage.

– S'il faut en passer par là, alors soit !

– Je reste. Ne tire pas.

Il acquiesça et baissa l'arme. Elle vit que ses mains et ses bras tremblaient.

– Assieds-toi.

Elle respira, s'éloigna de la porte qu'il ferma derrière elle.

– Assieds-toi, ordonna-t-il à nouveau, d'une voix plus dure, cette fois.

Elle obéit.

Il s'assit face à elle, l'arme négligemment posée sur ses genoux. Elle ne quittait pas les jouets par terre du regard. Il entra dans le vif du sujet.

– Tu sais déjà presque tout. Sinon, tu ne m'aurais pas retrouvé...

Il s'interrompit, les yeux fixés sur le tapis, les mains toujours tremblantes.

– Je n'en ai pas envie, mais il faut que je te dise certaines choses. Si tu veux vivre, écoute-moi.

Il leva les yeux vers elle, puis ramassa un paquet de cigarettes abandonné par terre, près du fauteuil. Il en alluma une. Assise du bout des fesses, elle l'observait, les yeux passant de l'arme à son visage.

– Luke Varley. Il m'a remis des renseignements sur toi. Je l'ai rencontré l'année dernière. Il pensait que j'allais lui organiser un deal. Pour refileur de la dope à l'IRA.

Il eut un rire de dépit et tira sur sa cigarette.

– Je viens juste de me remettre à fumer. J'avais laissé tomber il y a neuf ans. Tu t'en souviens certainement.

Elle s'efforçait de maîtriser son souffle, de se détendre. Il devenait de plus en plus nerveux. Il évitait de la regarder et s'agitait sur son siège. S'il allait tenter quelque chose, il fallait qu'elle soit prête.

– L'IRA ne trempe pas dans la drogue. Nous le savons tous les deux. Mais je lui ai dit que si. J'ai marché dans sa combine, j'ai même appris le vocabulaire, les prix. J'y ai consacré deux mois. À le rencontrer. À me renseigner sur son compte. Sur le tien, sur Mitchell, Leech, Coates. Tout. Il fallait que je me montre prudent.

Il s'interrompit, se frotta le front de la main qui tenait l'arme. Il avait l'air sale, épuisé.

– Une des premières choses que j'ai découvertes, c'était que Leech et toi, vous surveilliez Coates. Il m'a fallu deux semaines de plus pour comprendre que Mitchell était avec Leech. Avec Leech et toi. J'ai tout planifié comme je l'aurais fait il y a neuf ans. J'ai observé, attendu, recueilli des renseignements. Cela n'a pas été difficile. Les temps ont changé. Personne ne se soucie de la sécurité, ici. J'ai transmis tous les renseignements, comme j'étais censé le faire. Comme si cela ne signifiait rien pour moi.

Il la regarda bien en face pendant un long moment.

– Intérieurement, je paniquais. J'étais terrifié.

Il se cala dans son fauteuil et prit une profonde inspiration. On avait l'impression que son souffle restait coincé dans sa gorge.

– Ce n'est que la semaine dernière que j'ai décidé ce que j'allais faire. Il ne restait plus beaucoup de temps. Mitchell était le maillon faible. J'avais des infos sur elle que je pouvais utiliser. Si Coates apprenait pour Leech et elle, il la massacrerait. Pire encore s'il découvrait qu'elle était

une indic. Ça me faisait un excellent moyen de pression. Je l'ai rencontrée au début de la semaine dernière pour lui exposer mon plan. Je prenais un risque. Mais il me fallait un moyen de m'infiltrer. Elle savait ce qui allait se passer.

Il la fixa, avec l'air de la défier soudain.

– Garde ça en mémoire. Elle savait.

Elle acquiesça rapidement, comme si elle comprenait.

– Je lui ai expliqué le plan. Elle était censée être amoureuse de ton équipier. Phil Leech. Ce n'était pas le cas. Elle ne s'intéressait qu'à sa petite personne. Je suis venu la voir avec 5 000 livres Sterling dans une main et la menace que Coates découvre tout à son sujet dans l'autre. Elle n'a pas hésité une seconde.

Il s'interrompit brusquement et se pencha, une main sur les yeux. Elle vit ses épaules trembler, ses yeux s'embuer, les larmes couler sur ses joues.

– Nom de Dieu. Mais comment j'ai pu finir comme ça ?

Il parlait d'une voix étranglée, à peine audible. Elle le regarda pleurer, l'arme pointée vers le plafond, essayant de voir si la sûreté était mise ou non.

– J'étais complètement en dehors du coup. Je travaille pour la municipalité ici. Je programme les feux de signalisation. Un job chiant, débile, normal. Ce n'est pas moi, ça.

Il craquait, ses tremblements s'aggravaient. Elle voulut dire quelque chose, mais rien ne sortit. Elle avait la bouche comme du carton, la langue collée aux dents.

– Je t’ai perdue. Je sais ce que c’est de perdre quelqu’un. Je ne voulais pas faire tout ça.

Un long bout de cendres tomba de la cigarette sur le tapis. Il sanglota un long moment. Elle attendit, une veine battant à sa tempe, la sueur lui coulant dans le dos. Il se reprit à travers ses larmes.

– Le plan, c’était qu’elle s’organise pour vous faire venir au réservoir. Il l’avait déjà retrouvée là-bas – Leech. Je les avais vus. Il fallait qu’elle raconte que Coates avait tout découvert et qu’elle voulait abandonner. Je lui ai précisé l’heure à laquelle fixer le rendez-vous. Je ne sais pas ce qui a foiré. Elle était censée me téléphoner pour confirmer, mais elle ne l’a jamais fait. Quand je suis arrivé sur place, la voiture de Leech était là. Je suis descendu vers le réservoir. J’ignorais pourquoi elle n’avait pas confirmé, mais peu importait. Apparemment tout était organisé selon le plan. Il a ouvert sa portière quand je me suis approché. J’avais mis mon casque. Je n’y voyais pas très clair. Je me suis penché et j’ai tiré...

Il s’interrompt. Il ne pleurait plus, il ne tremblait plus. Il était figé, les épaules voûtées, les images défilant dans sa tête. L’arme était toujours au bout de ses doigts. Elle retint sa respiration et sentit le silence s’épaissir. Il leva les yeux et la regarda, les sourcils froncés. Il essuya ses larmes de la main qui avait tenu la cigarette, qui se consumait toujours par terre.

– Elle s’est mise à hurler quand j’ai tiré. Je ne pouvais pas la voir d’où j’étais. Cela a fait un bruit énorme. Je

n'avais pas de silencieux. Mais j'entendais ses cris. J'ai tout de suite su que ce n'était pas toi. J'ai tiré deux fois, je crois. Puis j'ai regardé dans la voiture. Elle criait, assise à côté de lui. Son visage ressemblait à un masque, couvert de sang, déformé. Lui, je ne l'ai même pas regardé. J'ai fermé les yeux quand j'ai pressé la détente. C'était le but. C'était toi qui devais être là, assise à côté de lui.

Elle n'osait pas bouger. Il se redressa, respira, vit la cigarette sur le tapis, l'écrasa avec son pied.

– Mairead me gronderait si elle me voyait.

Elle avait le cœur qui battait si fort qu'il devait résonner dans la pièce. *Mairead. Mairead. Mairead. Qui était Mairead ?*

– Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il en se levant, c'est fait. On fait des choix qu'il faut assumer. On passe à autre chose. Exact ?

Près de la cheminée, regardant les photos, il attendait une réponse. Elle ne pipa mot, les yeux écarquillés.

– Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle espérait. Elle savait ce qui allait se passer. Pire. Je lui ai dit que toi aussi, tu y passerai. Elle savait que je viendrais. Peut-être qu'elle n'y a pas cru. Elle a hurlé longtemps après. Je fouillais les poches de Leech en essayant de réfléchir à la suite. J'ai voulu savoir ce qui avait foiré, mais je n'ai rien pu en tirer. Je lui ai demandé où tu étais. Elle était incapable de parler. Quand elle a cessé de hurler, elle s'est mise à avoir des haut-le-cœur. Elle devait être terrifiée. Je

suppose qu'elle n'avait encore jamais vu ce genre de chose. Moi, si. Mais je ne l'avais jamais fait. Tu le sais. C'était une première pour moi.

Il alluma une autre cigarette ; ses mains tremblaient si fort qu'il lui fallut quatre allumettes pour y arriver.

– J'ai dû paniquer. Je n'avais pas les idées claires. J'ai pris le portefeuille de Leech pour essayer de ralentir l'enquête qui suivrait. Je me disais que les choses se présentaient mal. Quand j'ai fait le tour de la voiture, elle a refusé de descendre. J'ai dû la tirer dehors. Je lui ai dit que je voulais l'éloigner de tout ça, l'accompagner jusqu'à la moto. Elle refusait que je la touche. Elle tremblait et sanglotait comme une enfant. Bon Dieu ! Je ne sais même pas quel âge elle avait.

Il la regarda ; ses yeux se remplirent de nouveau de larmes.

– Je ne voulais pas la tuer. Je ne sais pas ce que j'allais faire. L'éloigner, la payer, je ne sais pas. Quand j'y pense maintenant, tout est flou. Je l'ai assise sur la moto, devant moi. Elle n'arrêtait pas de pleurer. Quand on a franchi la crête – sur ce petit sentier merdique –, elle s'est mise à me hurler de la laisser partir. J'ai essayé de l'ignorer, mais elle gigotait tellement qu'elle déséquilibrait l'engin. Elle devait croire que j'allais la descendre elle aussi. D'un point de vue rationnel, c'est ce que j'aurais dû faire. Mais je n'étais pas rationnel, poursuivit-il avant de lâcher un long soupir.

« Un moment, elle bougeait et elle se débattait tant que j'ai dû m'arrêter. Elle a sauté de la bécane et s'est mise à

courir. Elle a quitté la route et elle a poursuivi dans l'herbe. La nuit était claire. Je la voyais sans problème. J'ai crié pour qu'elle revienne. Nous étions sur une route au milieu de nulle part, mais je savais qu'elle était fréquentée. Quelqu'un finirait par passer. Je me suis mis à la poursuivre, désespéré, en lui criant de s'arrêter.

Il regarda le plafond en se mordant la lèvre.

– Elle refusait de s'arrêter. Alors je lui ai tiré dessus. Même à ce moment-là, je ne savais pas ce que j'allais faire. C'est seulement en m'approchant que j'ai su que je l'avais touchée. Elle trébuchait, mais elle continuait à avancer. Quand je l'ai rattrapée, elle s'était figée, elle se tenait la poitrine, en cherchant son souffle. Elle est tombée à genoux, puis elle s'est écroulée sur le dos. Elle haletait. J'ai essayé de jeter un coup d'œil à sa blessure ; elle s'est un peu débattue. J'ai vu qu'elle était en train de partir. Ses yeux... s'interrompit-il en se mordant la main. Elle me regardait...

Il se mordait si fort que le sang en coulait.

– Elle me regardait. Droit dans les yeux. Je la dominais de toute ma taille. Une expression d'incompréhension totale. Des yeux d'enfant...

Il sortit sa main de sa bouche et plissa les yeux. Il resta ainsi un moment ; ses jambes tremblaient. Puis il inspira, se frotta le visage. La cigarette tomba dans l'âtre.

– Je ne pouvais pas la regarder mourir. Je ne savais pas si ce serait long. Alors je lui ai de nouveau tiré dessus.

Dans la tête. Je voulais que ça s'arrête. Elle n'a pas su ce que je faisais. Elle avait les yeux vitreux. Je ne voulais pas qu'elle souffre. Il a fallu que je tiennne l'arme à deux mains. Parce que je pleurais. Je tremblais.

Il chancela jusqu'au fauteuil et se rassit. Elle avait l'impression que tous ses muscles étaient contractés.

– Après, c'est un peu flou. Je me suis dit que j'allais mettre l'arme dans sa main, pour faire croire à un suicide. C'est là que j'ai vu sa blessure, que j'ai vu que je l'avais touchée dans le dos. J'ai tiré dans la blessure pour tenter de la dissimuler. Un geste pathétique d'amateur, incompetent. Je savais qu'ils le découvriraient. Mais je n'avais pas les idées claires. Rien ne s'est passé comme je le pensais. J'étais sous le choc. J'ai fouillé dans le portefeuille de Leech. J'y ai trouvé une carte bancaire enveloppée de la lettre où figurait le code. Je l'ai prise. Je ne sais pas pourquoi. J'ai laissé le portefeuille sur elle. J'ai essayé de rentrer ici à moto, mais je suis tombé en panne d'essence. Même pas été fichu de prendre mes précautions. Il a fallu que je marche dans le noir. Quand le jour s'est levé, j'ai entendu l'hélicoptère qui me recherchait. J'ai dû m'arrêter deux fois, pour me cacher. J'avais convenu avec Varley de le voir à Burnley. Un plan de repli. J'allais lui rendre l'arme pour qu'il s'en débarrasse. Mais je l'avais laissée sur elle. Il m'a fallu près de cinq heures pour rentrer. J'étais en retard. Il ne m'avait pas attendu. Je me suis servi de la carte pour retirer assez d'argent pour me payer un taxi.

« Tout ce que je vois, continua-t-il après une pause, ce sont ses yeux, fixés sur moi. Quand je suis parti, son corps bougeait encore. Il tressautait. Comme s'il était encore vivant...

« Je ne voulais pas la tuer, jura-t-il d'un air suppliant. Il faut que tu me croies. Ça a foiré. Je ne savais pas quoi faire. Elle était innocente. Cela n'aurait jamais dû arriver.

– Et Phil Leech ? Il n'était pas innocent, lui ?

Soudain elle retrouvait sa voix. Il la regarda, choqué, comme s'il ne s'était jamais posé la question, comme s'il n'avait jamais envisagé qu'elle la lui pose. Elle soutint son regard. Il finit par hocher la tête, en détournant les yeux.

– Si. Jadis j'aurais dit qu'il était une cible légitime. Un flic. Plus maintenant. Toi aussi tu es de la police. Il était innocent. Mais au moins il y avait une raison de le descendre. Pas elle.

– Quelle raison ? Ton but était de me tuer, dit-elle, la voix brisée tandis que les larmes lui montèrent aux yeux.

– Te tuer ? Tu es folle ou quoi ? s'exclama-t-il, sidéré. Tout cela est arrivé pour que je n'aie pas à le faire.

Elle déglutit pour faire passer la boule coincée dans sa gorge. Il se leva et s'approcha d'elle en montrant l'arme.

– Ce truc n'est même pas chargé. Je ne pourrais jamais te tuer. Si j'en étais capable, Leech et Mitchell seraient toujours en vie.

– Je ne comprends pas, fit-elle en s'écartant.

– Tu vas comprendre, répondit-il en la prenant par les

poignets. Suis-moi.

Elle se raidit, résista.

– Il faut que je te montre quelque chose. Après tu comprendras.

Soudain elle sut où cela la mènerait.

– Non. Je t'en prie. Non.

La tirant par les poignets, il la força à se mettre debout. Elle fondit en larmes, hoqueta ; elle ne voyait plus rien.

– Non, arrête. Je ne peux pas...

Elle tenta de le repousser. Ses jambes se dérobaient sous elle. La chose montait en elle comme une rivière en crue et menaçait de l'emporter. Elle sentit ses bras qui la retenaient. Il ouvrit la porte.

– Il le faut, Karen. Tu le sais. Tu l'as su dès l'instant où tu es entrée ici.

En s'effondrant par terre, elle sentit la pièce tourner autour d'elle. Sa vision se troubla et un goût de bile lui envahit la bouche. Elle s'entendit le supplier, lui dire des choses qu'elle n'était plus capable d'entendre. Il ne l'appelait pas Karen, mais par le nom qu'il avait utilisé huit ans avant. Il lui disait les mêmes mots...

## 52.

– Il a été contrôlé il y a huit mois dans le Warwickshire. James Martin, 109, Cotton Tree Road, Colne. Une Suzuki 250. F226 TCP.

Munro sentit le soulagement l'envahir comme si on venait de le lui injecter dans les veines. Il regarda l'inspecteur planté devant lui.

– Comment vous appelez-vous ?

– Evans, monsieur.

– Excellent travail, Evans. Combien de forces de police avez-vous appelées ?

– Dix-huit, monsieur. On attend encore que certaines nous recontactent.

– Où a-t-il été contrôlé ?

– Sur l'autoroute. Il roulait à 140 km/h. Un motard de la police l'a repéré, l'a arrêté et lui a collé un avertissement. Il a vérifié ses papiers. Il lui a dit de faire immatriculer la moto dans les huit jours.

– Et personne n'a suivi l'affaire ?

– Ce n'était pas prioritaire, à mon avis, répondit Evans en haussant les épaules.

– Non, effectivement. Vous avez envoyé quelqu'un à cette adresse ?

– L'inspecteur Philips est déjà à Colne, en train de faire du porte-à-porte avec les policiers locaux. J'ai prévenu le chef inspecteur Harris. Il cherche à le joindre.

– Bien. Qu'il se rende sur place. Il faut vérifier.

Il se leva, se dirigea vers la porte.

– Oui, monsieur. Je leur dirai que...

– Dites-leur d'être prudents. Il ne faut pas débarquer chez lui, pas encore. On a juste besoin de savoir à quoi il ressemble. Interrogez les voisins. Dès qu'ils ont une idée de la situation, qu'on me contacte. Nous pourrions avoir besoin de l'unité de soutien armé.

– Oui, monsieur.

– En fait, ajouta-t-il en ouvrant la porte, convoquez tout de suite l'unité de soutien armé, au cas où.

*Sinead*, il l'avait appelée *Sinead*. C'était son nom à l'époque. *Sinead Collins*. Sortis de la maison, ils se dirigeaient vers le bout de la rue. Un bras sur son épaule, il la guidait sous la pluie. Elle tremblait comme une feuille, terrifiée.

– Ils ne m'ont pas donné le choix, lui dit-il en penchant la tête vers elle comme s'ils étaient deux amoureux. Ils pensaient que j'étais au courant. Ils allaient me tuer. Ils m'ont interrogé pendant sept jours. Ils n'arrivaient pas à comprendre comment j'avais pu vivre avec toi pendant trois ans sans rien remarquer, sans soupçonner que tu faisais partie de l'armée. Tu étais douée, *Sinead*, très douée. J'ai même cru que tu m'aimais.

Elle aperçut les portes d'un cimetière devant eux.

– Je t'aime, c'est vrai... murmura-t-elle, mais il ne l'entendit pas.

– Le fait que j'habite sur le continent a aggravé mon cas. Je ne pouvais pas leur dire la vérité à ce sujet. Je suis ici depuis près de six ans, à attendre, sachant que ça arriverait. Je savais qu'un jour ils te retrouveraient. Tu ne mesures pas la gravité de ce que tu as fait à leurs yeux. Je voulais être là s'ils débarquaient. Je t'ai surveillée de loin pendant des années. Je ne t'ai jamais oubliée. J'ai même engagé un détective privé il y a près de sept ans pour

lequel j'ai économisé. Il lui a fallu près d'un an pour te retrouver, par le biais de comptes bancaires, en graissant des pattes. Ensuite, je suis venu ici pour te voir. Je m'en souviens maintenant. Je t'ai vue sortir d'un commissariat à Bradford au volant d'une voiture. Tu paraissais différente. Plus grande. Je ne sais pas pourquoi. En meilleure forme. Toujours belle. Plus encore, peut-être. Tu avais l'air d'une femme complètement différente.

Elle se remit à pleurer.

– Je t'ai suivie jusqu'à chez toi. Il y a six ans. Et là, j'ai appris.

Elle ne parvenait pas à le voir clairement, malgré ses efforts. Glacée, elle se sentait envahie d'une sorte d'engourdissement. Les portes du cimetière paraissaient noires sous la pluie.

– Ils t'ont retrouvée quand ils ont démantelé un groupe dissident. Le SRA. Des abrutis d'étudiants qui déconnaient. Ils ont tué les dirigeants, saccagé leurs maisons, trouvé ta photo. Elle leur avait été passée par un certain Toomey, un type d'ici. Varley l'avait obtenue grâce à un des tiens.

Ils étaient à l'intérieur du cimetière à présent. La panique s'empara d'elle.

– Ils m'ont ordonné de te tuer. Comme ça. Ou je te tuais, ou j'en subissais les conséquences. Te descendre prouverait ma bonne foi. Ils s'en fichaient pas mal que je n'aie pas la formation pour zigouiller des gens. Ils en

avaient rien à foutre que je salope le boulot. C'est comme ça que l'idée m'est venue. Qu'est-ce que je devais faire ? Je ne pouvais pas te tuer. J'en serais incapable. Personne n'a jamais compté autant que toi dans ma vie. Alors j'ai fait semblant de monter un deal avec Varley, je lui ai soutiré des infos, j'ai trouvé un moyen de m'infiltrer. Le plan, c'était de foirer mon coup. Mais de passer si près de la réussite qu'ils seraient bien obligés d'admettre que j'avais vraiment essayé. Alors j'ai tout organisé. Tu étais censée être assise dans la voiture quand je le descendrais. Je devais paniquer et prendre la fuite. Une simple erreur. J'avais buté la mauvaise cible.

Il s'arrêta et la regarda. Ils étaient arrivés au bout du cimetière, devant de nouvelles portes.

– Ils auraient marché. Cela aurait fichu ta couverture en l'air et tu aurais dû t'installer ailleurs. Tu aurais été à l'abri. C'est pour ça que je l'ai tué. C'est pour ça qu'il est mort.

« Mon propre sort m'importe peu, Sinead, poursuivit-il en se remettant à marcher. S'il n'y avait que ça en jeu, je les aurais laissés m'abattre. Je le mérite.

Il la prit par le bras. Elle se mit à sangloter.

– Non, Jim. Pas une tombe. Si c'est une tombe, je ne veux pas la voir.

Il rit. Un vrai éclat de rire, soudain, mélodieux.

– Une tombe ! Ce n'est pas une tombe, Sinead. Mon Dieu, non.

Ils sortirent du cimetière, traversèrent une rue jusqu'à un

grillage. Elle était complètement perdue.

– Attends, tu vas voir.

À quelques mètres devant elle, des enfants jouaient sous un préau. Elle retint son souffle, sentit son cœur s'affoler.

– Mairead ! Mairead ! cria-t-il tandis qu'elle fondait en larmes.

Une petite fille s'écarta du groupe, sortit du préau, hésita, le nez levé vers la pluie qui tombait.

– Viens, Mairead ! Viens ici !

Elle se mit à courir vers eux. À chacun de ses pas, Karen entendait le martèlement de son cœur dans ses tympans, si fort que lorsque la petite fille arriva au grillage, elle s'agrippait la poitrine à deux mains, le souffle court.

Une petite fille.

Une petite fille de huit ans avec un regard vif et attentif. Ses longs cheveux bruns étaient relevés en couettes et elle avait le visage ruisselant de pluie. Elle appelait Martin « papa » et essayait de le serrer contre elle à travers le grillage. Elle portait une sorte d'uniforme d'écolière, une blouse rouge, une jupe bleue, des collants, des petites chaussures noires.

Elle eut l'impression que le monde venait de s'arrêter de tourner.

– Écoute-moi, disait Martin à la petite fille. Dis bonjour à cette dame. C'est ta tante Sinead. Un jour, tu la connaîtras mieux.

L'enfant la regarda, curieuse.

– Pourquoi elle pleure ?

– Elle est heureuse, répondit Martin. Elle pleure quand elle est heureuse.

L'enfant lui tendit une main.

– Donne-lui la main, Sinead.

Elle détourna les yeux, désespérée, se mordit le poing. L'enfant passa sa menotte à travers le grillage, avec un drôle de sourire. Elle vit sa propre main se baisser, toucher ces petits doigts, les serrer. Prise de vertige, elle s'accroupit, sans lâcher ces doigts minuscules.

– Je suis désolée, s'excusa-t-elle.

Des mots absurdes, étranglés par la boule coincée dans sa gorge.

– Je suis tellement désolée.

Martin demanda à l'enfant de se remettre à l'abri. Elle sentit les doigts se séparer des siens. Un cri monta dans sa poitrine.

– Oh, mon Dieu !

Elle porta sa main à sa gorge pour empêcher la chose de sortir.

Pendant huit ans, elle s'était exercée à maîtriser la chose, dans la douleur. Chaque année, le jour où elle les avait quittés. Chaque année sans être capable de regarder la chose en face, de l'accepter telle qu'elle était. Mais jamais cela n'avait fait aussi mal. Brisée, elle essaya de se

calmer, accroupie par terre, la tête entre les jambes.

– Mairead est ta fille, lui disait-il en la redressant. Tu nous as quittés ce mois-ci, il y a huit ans. Le 8 avril 1988. Elle avait tout juste deux mois. Je comprends pourquoi. Il a fallu que je t'observe longtemps, en y réfléchissant, pour comprendre. Maintenant, c'est fait.

Elle voulut le regarder dans les yeux, mais tout était flou.

– J'étais malade.

– Je sais. J'étais là.

– Ils m'ont rendue malade.

– Je sais.

– Je voulais... Je voulais avorter. Ils ont refusé. Ils ont dit que tu me quitterais si je me faisais avorter, car tu étais catholique. Alors je leur ai dit qu'il fallait que j'arrête. Si je parlais, ma couverture était fichue et ils voulaient qu'elle tienne. Tu étais une cible, Jim. Une cible. Ils m'ont laissée vivre cette vie, cette vie de faux-semblant, pendant plus de trois ans. Ils n'auraient pas dû. Je n'en étais pas capable. Personne ne l'aurait été. Pas pendant aussi longtemps. Quand j'ai découvert que j'étais enceinte et que j'ai voulu tout lâcher, ils m'ont dit que des gens mourraient par ma faute si je parlais. Ils avaient monté une opération grâce à des renseignements qui venaient de toi. Si tu l'apprenais, tout tombait par terre. Vous sauvez des vies. Voilà ce qu'ils m'ont dit. Je ne sais même pas quelles étaient ces informations. Aujourd'hui encore...

– Les faux passeports. Tu leur as donné les noms

d'emprunt. C'est comme ça qu'ils les ont identifiés quand ils ont atterri à Madrid. Sans toi, ils seraient toujours vivants aujourd'hui.

Cela lui revint aussitôt en mémoire. *Farrell, McCann, Savage*. Abattus à Gibraltar. Le dimanche 6 mars 1988. Elle avait trouvé les noms dans son portefeuille, les noms d'emprunt écrits à côté, les mots « Espagne/Gibraltar » dans la marge, en juin, neuf mois plus tôt. En août, elle avait découvert qu'elle était enceinte de quatre mois. Un cauchemar. Prise au piège d'une personnalité qu'elle incarnait depuis deux ans.

– Ils m'ont dit de rester deux mois de plus. Vous sauverez des vies. Rien que deux mois. C'était toujours deux mois de plus. Dieu me vienne en aide, Jim. Dieu me vienne en aide. Ils pensaient que je jouais mon rôle d'agent secret. Mais j'étais amoureuse de toi. J'avais oublié qui j'étais, où j'étais, ce que je faisais. J'étais devenue elle. J'étais devenue Sinead Collins.

Les mots jaillissaient d'elle, confus, c'était la première fois qu'elle se les disait. Elle avait besoin de les sortir d'elle-même. Tous.

– Quand j'ai découvert que j'étais enceinte, c'était comme si un trou noir s'ouvrait devant moi. J'ai été obligée de regarder la situation en face, de cesser de me voiler la face et d'accepter ce qui n'aurait pas dû se produire. Je ne l'ai pas supporté. Après Gibraltar, le 6 mars, quand c'était enfin terminé, j'ai attendu un mois et je suis partie. J'ai fini dans un hôpital psychiatrique. J'étais tellement mal que j'ai

tenté de me suicider.

Elle jeta un coup d'œil à l'école par-dessus son épaule. Une institutrice appelait les enfants, la récréation de midi était terminée. Elle n'arrivait pas à distinguer la petite fille parmi les autres.

– Je ne me rappelle même pas sa naissance. J'ai passé six mois dans un hôpital psychiatrique. Je ne garde aucun souvenir de sa naissance.

– Elle est née le 10 février. Un jour, je te raconterai.

Elle se tourna vers lui, le visage déformé par la douleur.

– Tu ne sauras pas le voir, mais elle te ressemble.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Ses larmes se remirent à couler. Elle avait tellement pleuré qu'elle avait les yeux et la gorge irrités.

– Ils n'auraient jamais dû me faire ça.

Il lui caressa le front, là, au milieu de la rue, sous la pluie. Un geste dont elle se souvenait.

Elle lui fit face. Elle avait les idées plus claires à présent.

– Dans cinq heures, ils seront là. Dans cinq heures, tous les ports du pays seront en état d'alerte maximale. Tu n'auras pas la moindre chance.

## 54.

Binns lui parlait de Colne et d'un certain inspecteur Philips quand l'officier de permanence les interrompit. Deux hommes de Londres l'attendaient dans le bureau du commissaire divisionnaire.

– Une idée de ce qu'ils me veulent ? demanda-t-il à Binns, qui haussa les épaules.

– Bonjour, dit-il en entrant sans frapper.

Le commissaire divisionnaire était absent. Il passa derrière son bureau.

Deux hommes en civil. Il attendit qu'ils se présentent.

– Francis Henry, SO<sub>13</sub>.

– Enchanté. Je vous ai eu au téléphone cette semaine, non ?

– Pas moi. Quelqu'un de la maison sans doute.

– Sans doute.

Il regarda l'autre. Grand, extrêmement mince, droit comme un I, un militaire. Qui lui adressa un sourire pincé.

– Sutherland, ministère de la Défense.

– Je vois, fit-il sans chercher à en savoir trop long. Que puis-je pour vous ?

– J'ai de mauvaises nouvelles, je le crains, annonça

Henry. Il va falloir qu'on vous retire votre enquête.

Il s'assit, sentant l'irritation et la colère monter.

– Je ne vous suis pas, fit-il d'un ton qu'il voulait neutre.

– Ne le prenez pas mal, Munro. Vous avez fait de votre mieux. De l'excellent boulot, en fait.

– Je n'ai pas besoin de vos commentaires.

– Non. Bien sûr.

– C'est mon enquête.

– Pas tout à fait. C'est une des nôtres, je le crains.

Il se cala dans son fauteuil, se mordit la lèvre, fit jouer ses épaules.

– Que voulez-vous dire ?

– Le SO<sub>13</sub> va la reprendre. Il s'agit de terrorisme.

Il resta sans voix.

Henry avait l'air calme, confiant.

– Nous aurions dû le comprendre plus tôt.

– Personne ne l'a revendiqué, bégaya Munro. Nous sommes convenus que...

– Ils ne revendiquent pas les plantages. Pas toujours.

– Les plantages ? Je ne pige pas.

– Ce n'est pas Leech qui était visé.

– Qui ?

– L'IRA.

L'homme ne plaisantait pas.

– Vous en êtes sûr ?

– Ce sont des renseignements fiables.

– Qui viennent d'où ?

Henry eut un sourire énigmatique.

– Des renseignements fiables. Ils auraient revendiqué Leech. Sans être visé, il n'en restait pas moins une cible légitime. La police de la Couronne, etc. Mitchell était hors du coup, elle. Très mauvais pour l'image.

– Qui était la cible ?

– Une dénommée Karen Sharpe.

– Karen Sharpe... répéta-t-il, sentant ses épaules s'affaisser.

– Oui. Vous la connaissez, je crois.

– Effectivement.

– Vous avez entendu parler de l'opération Flavius ?  
intervint Sutherland.

Il secoua la tête.

– Bien entendu, rien de ce que nous vous disons aujourd'hui ne doit sortir de ce bureau.

Silence. Il attendait qu'il leur confirme qu'il savait comment faire son boulot. Il dévisagea son interlocuteur.

– C'est bien compris ? lui demanda-t-il, le regard vide d'expression, pas troublé le moins du monde par son hostilité.

Il serra les dents.

– Je suis commissaire.

– Peu importe. J'ai vu des fuites venant de gradés beaucoup plus haut dans la hiérarchie...

– Bien entendu, l'interrompt Munro en s'efforçant de garder son calme. Rien ne sortira de ce bureau. Je connais mon boulot.

– Le 6 mars 1988 à Gibraltar, le SAS a tué trois terroristes. Farrell, McCann, Savage. Ils voyageaient avec de faux passeports et l'opération a été déclenchée grâce à des renseignements sur lesdits passeports. Ces renseignements venaient d'un agent en mission clandestine, à Londres.

– Et alors ?

– Elle s'appelait Karen Sharpe.

Il se fit soudain l'effet d'un idiot.

– Son vrai nom est Helen Young. Il y a huit ans, elle s'appelait Sinead Collins et elle vivait avec un agent des renseignements de l'IRA à Londres. Récemment, l'IRA a retrouvé sa trace. L'affaire de Gibraltar a eu un énorme retentissement dans la Province. Farrell, Savage et McCann sont pratiquement des martyrs là-bas. Leech et Mitchell étaient des erreurs. C'était Sharpe, la cible.

– L'ironie, enchaîna Henry, c'est que vous l'auriez probablement compris si vous ne l'aviez pas prise dans votre enquête. Elle faisait partie de l'histoire. Vous auriez dû mettre une équipe sur elle, vérifier ses antécédents. Voilà ce qui aurait été la méthode normale. Rien de tout

cela ne serait...

– Je lui faisais confiance, marmonna Munro.

– Nous commettons tous des erreurs, fit Sutherland, charitable. Je l'ai moi-même rencontrée il y a trois ans. Elle m'a mené en bateau. Elle est très forte dans ce domaine. Mais peu importe. Il y a des enjeux plus sérieux. À Londres, on pense qu'un nouveau cessez-le-feu se prépare. Nous pensons qu'un groupe projette de placer une bombe dans le centre d'une grande ville. Peut-être Manchester. Sharpe s'en est déjà mêlée. C'est peut-être mieux comme ça.

– De quoi ? demanda-t-il, les sourcils froncés, agacé par le ton de Sutherland.

– Que le SO<sub>13</sub> reprenne l'enquête. Ils pourront garder le contrôle de la situation.

– Garder le contrôle ?

– Sharpe a la réputation de disjoncter parfois. Il faut qu'on soit prudent avec elle. Qu'on s'assure qu'elle ne salope rien. Il y a de nombreuses vies en jeu.

– Commençons par le commencement, dit Henry. Vous avez déclenché un état d'alerte maximale ?

Munro détourna les yeux, secoua la tête.

– Il faut le faire sur-le-champ. Pour ces gens.

Il lui tendit une feuille. Munro la regarda, lut le premier nom, sentit son pouls s'accélérer.

– James Martin ? fit-il, incrédule.

– C'est l'homme avec lequel elle vivait à Londres. Nous

pensons qu'il habite à présent le Yorkshire.

## 55.

Ce monde-là l'avait attendue à quelques centimètres sous la surface, à un quart d'heure de chez elle. Pendant huit ans, elle l'avait gardé en elle et l'avait enterré. Il lui était même arrivé parfois de se sentir normale. Mais il n'avait jamais complètement disparu. Elle avait eu beau lutter, il était toujours là, dans un coin de son cerveau. La rencontre avec l'enfant l'avait libéré pour ne plus la lâcher. Elle regarda ses mains, ses pieds, la rue dans laquelle elle se trouvait. Tout était pareil et différent à la fois. Elle n'en sortirait plus à présent.

Les idées désormais claires, elle faisait face à Martin, tandis que les problèmes lui fondaient dessus.

La donne avait changé. Elle était dans le même bateau, sa voie était tracée, sans alternative. Elle comprenait. Sa tâche maintenant était de se concentrer sur ce qu'elle avait à faire. Elle aurait le temps plus tard de se souvenir, d'affronter le flot d'images et d'émotions et de s'adapter. Toutes ces idées floues, problématiques, encombrées de morale semblaient soudain évidentes. Elle n'avait pas le moindre choix. En fait, ce n'était même plus une question de choix : tout son être avait pris sa décision. Le fait d'avoir tourné le dos une fois avait failli la tuer. Elle sécha ses larmes. L'enfant était sa fille. Tout le reste passait au second plan.

Elle ne pouvait pas la lui confier. Il se conduisait comme si de rien n'était, sans aucun sentiment d'urgence. Il fallait qu'elle l'aide.

– Tu n'as même pas deux heures devant toi. Ils ont lancé cinquante inspecteurs à tes trousses. Je vais t'aider. Mais tu ne peux pas attendre. Il faut partir sur-le-champ. Ne prends pas de bagages. Juste Mairead et toi, tout de suite. Si tu n'y vas pas maintenant, tu passeras les dix prochaines années de ta vie en prison.

Il jeta un coup d'œil vers l'école en se mordant la lèvre.

– Je vais attendre avec ma voiture devant chez toi. Va chercher Mairead. Emporte tout l'argent que tu as, rien d'autre. Tu comprends ?

Il opina, impuissant, lui cédant les rênes.

– Je vais te conduire à l'aéroport de Leeds/Bradford. Tu prendras le premier vol. Tu as des passeports ?

– Deux jeux. À des noms différents.

– Tu as retenu le vol de Manchester à ton nom ?

– Oui.

– Alors sers-toi de l'autre.

Elle le regarda s'éloigner. Il était plus doué que l'équipe tactique pour organiser des surveillances. Pourtant il n'avait pas remarqué qu'il était lui-même surveillé. Il avait projeté d'assassiner un policier et organisé un deal de drogue pour remplir ce contrat. Puis il avait oublié de faire le plein d'essence. Elle ne pouvait pas lui laisser les choses en main. Elle l'accompagnerait à l'aéroport et le

mettrait elle-même dans l'avion.

Une fois dans sa voiture, elle écouta les messages de Munro. Le dernier concernait la moto. Ils étaient déjà sur le coup. Elle se rongea les ongles, à l'affût des voitures dans la rue. Avant une demi-heure, le sort en serait jeté. Voire moins. *Bouge-toi, Jim. Dépêche-toi.* Elle alluma la radio du Central et attendit les transmissions. S'ils ne le trouvaient pas, ils déclencheraient aussitôt l'état d'alerte maximale. La machine était en marche. La lourde machine qu'était Phénix tournait sur son axe afin de placer James Martin dans sa ligne de mire. Aurait-elle le temps de la déjouer ?

Il était parti depuis trop longtemps. Les minutes s'éternisaient. Elle se mordillait les doigts jusqu'au sang, en guettant le moindre mouvement dans ses rétroviseurs. Enfin, elle le vit revenir en tenant l'enfant par la main. Tranquille, il ne courait pas. Elle eut envie de lui hurler de presser le pas. La petite fille sautait par-dessus les flaques. Lui marchait, la tête baissée, les épaules voûtées. Elle sentit une boule se former dans sa gorge.

Ils entraient dans la maison quand la radio s'anima. Une explosion de parasites suivie d'une transmission qui la cloua à son siège. Un certain Philips, un enquêteur de Phénix.

– 6, 1, 9, Philips. Je m'engage dans Cotton Tree Road. Je répète : je m'engage dans Cotton Tree Road.

Elle attendit la réponse du Central, le regard fixé sur son rétroviseur extérieur. La réponse confirma ses pires

craintes.

– Bien reçu, 6, 1, 9. Unité de soutien armé en route. Attendez les instructions.

L'opération était déjà déclenchée. Elle arrivait trop tard. Elle ouvrit sa portière. Ils envoyaient l'unité de soutien armé. Il fallait qu'elle les embarque sur-le-champ. Tout de suite. Elle vit une voiture apparaître au bout de la rue, ralentir. Immédiatement derrière elle, une autre qui accéléra. À la même seconde, la porte de la maison de Martin s'ouvrit et l'enfant sortit.

## 56.

L'inspecteur Philips vit la voiture à l'instant où il ralentissait pour se ranger. Une Orion bleue. Qui accélérât derrière lui. Avec les véhicules garés de chaque côté de la rue, l'Orion n'aurait pas l'espace nécessaire pour le doubler. Elle allait lui rentrer dedans.

Elle arracha son rétroviseur extérieur avant qu'il ait le temps de dire ouf. S'enfonça dans son aile. Le phare explosa, le pare-chocs gicla, tournoya brièvement en l'air avant de retomber sur la chaussée. Il rebondissait encore quand il ouvrit sa portière.

Dans un crissement de pneus, l'Orion dérapait sur la chaussée détrempée à moins de cinq mètres devant lui. Merde, se dit-il encore relativement calme, on avait bien besoin de ça. Un dingue au volant au beau milieu d'une intervention armée. Il sortit sa plaque. Le conducteur de l'Orion était descendu de son véhicule qui continuait de rouler, portière ouverte. Philips s'apprêtait à l'arrêter quand il le reconnut.

Luke Varley.

Varley ne le regardait même pas. Il courait devant l'Orion en direction des habitations. D'une maison juste en face de lui, Philips vit une petite fille sortir avec un homme qui la tenait par la main. Varley leur fonçait dessus.

Tout arriva en même temps. Il vit une femme descendre

d'une voiture garée un peu plus loin dans la rue, une femme qui lui rappelait quelqu'un. Il entendit Varley hurler puis remarqua ce qu'il tenait en main. Il se rua sur son propre véhicule et sa radio.

Varley était armé.

Il avait un revolver à la main, un truc énorme, peu maniable, encombrant, mais puissant. Il courait vers l'homme et l'enfant, l'arme pointée sur eux, en criant.

Alors que Philips portait le micro de la radio à sa bouche, la femme filait vers eux au pas de course. En voyant l'arme dans sa main, il comprit qui c'était. Sharpe, l'inspecteur de l'enquête, celle qui avait travaillé avec Phil Leech. Il entendit l'opérateur prendre la parole et marmonna une obscénité.

Puis tout s'enchaîna.

Elle courait, arme à la main, sûreté enlevée, prête. Le cœur cognait dans ses tympans. Elle arrivait à la hauteur de la voiture de Varley. Il l'avait abandonnée au milieu de la rue et courait vers la maison. Armé. Derrière, Philips était planté comme un idiot au milieu des bouts de tôle, vestiges de la carrosserie que Varley venait de démolir.

Elle avait merdé. Elle aurait dû être là-bas avec eux. Jamais elle n'aurait jamais dû les quitter des yeux. Tête baissée, elle se mit à sprinter, pleine d'énergie. Il fallait qu'elle lui tire dessus avant qu'il ne les atteigne. Aussi simple que ça.

Tant qu'elle courait sur la chaussée, elle ne vit pas clairement ce qui se passait. Ça bougeait derrière les voitures, ça criait. Elle entendit les hurlements perçants d'un enfant, ses pleurs, et des voix masculines, plus graves, vibrantes de colère. Se faufilant entre deux voitures garées, elle fila sur le trottoir sans ralentir, son arme brandie devant elle.

Sa silhouette lui masquait Martin et l'enfant. Elle arrivait sur lui, elle le visait entre les omoplates. Sa tête, baissée, n'était pas dans la ligne de mire. Il faudrait qu'elle s'arrête pour tirer. Pas tout de suite. Elle devait s'approcher davantage.

Varley avançait, Martin était quelque part derrière lui, sur

le trottoir devant la maison. Elle évalua la distance qui les séparait, la vit diminuer. Varley gueulait, face à la maison, bras tendu, pointant son arme sur quelque chose. Un revolver. Un truc argenté énorme, comme dans un western. Arrivée à cinq mètres derrière lui, elle vit qui était sa cible. Devant le portillon, l'enfant était à genoux sur le sol mouillé. À un mètre d'elle, il avait l'arme braquée sur son visage.

Elle pila, dérapa sur le sol trempé.

– Bouge ! criait-il à l'enfant. Bouge, salope ! Monte dans la voiture ou je t'explode la tronche sur le mur !

Martin, raide, le regard terrifié, entourait l'enfant de ses bras. Le visage de la petite fille ruisselait de larmes, sa bouche tremblait.

Elle se trouvait à moins de trois mètres de lui maintenant. Visant sa tête, elle s'apprêtait à lui hurler qu'elle était là. Elle avait tout planifié. Il l'entendrait et réagirait. Il détournerait l'arme de la fillette pour la braquer sur elle. Ce serait une réaction automatique. Il suffisait qu'il détourne son arme de quelques centimètres et elle lui tirerait dessus.

Martin la vit. *Non ! Non, Karen ! Non !*

Il tendait la main vers elle. Varley tourna la tête, ses yeux se posèrent sur elle, s'écarquillèrent. Elle vit son arme trembler dans sa main, attendit qu'elle bouge, sentit son doigt se raidir sur la détente.

*Bordel, Karen ! Non ! Son arme est braquée sur Mairead !* Martin la suppliait, terrifié, désespéré.

Tout ralentit. Elle prit une profonde inspiration, sentit l'adrénaline monter en elle. Cette option était éliminée. Elle ne pouvait pas tirer tant qu'il visait l'enfant. Il fallait qu'elle dévie l'arme. Varley lui hurlait des menaces.

– Je vais la tuer. Je vais lui exploser la tronche.

Elle s'accroupit lentement, l'arme toujours pointée sur sa tête. Il avait les traits déformés par un rictus de haine et de peur, la bouche béante.

– Baisse ton feu ! Baisse ton putain de feu !

Il arma le chien. Elle sentit son cœur s'arrêter et la panique l'envahir. Il était dingue. Elle ne pouvait être sûre qu'il ne passerait pas à l'acte. Elle ne pouvait pas prendre le risque. Elle leva sa main libre, baissa son arme. Il saisit aussitôt l'enfant par les cheveux, lui colla le revolver contre la tempe.

– Grimpe dans cette voiture. Laisse ton arme sur la chaussée. Je vais compter jusqu'à cinq et si, à cinq, tu n'es pas au volant, je la bute.

Elle aspira une goulée d'air, se raidit et se redressa. Les yeux clos, la fillette gémissait. Elle avança vers son véhicule, l'arme au bout du bras, sans le quitter des yeux. La colère bouillonnait en elle. Se maîtriser, il fallait qu'elle se maîtrise.

– Lâche ta putain d'arme ! Tout de suite !

Elle se figea. Elle avait été formée, entraînée. Martin, non. Du trottoir, il lui criait, la suppliait d'obéir. Elle ignorait ses appels. Il fallait arrêter ça maintenant avant que cela ne

dégénère. Elle vit Varley approcher le canon de la bouche de l'enfant. Il pressa le métal contre sa peau ; la fillette était paralysée de terreur. Elle n'y parviendrait pas. Elle respira un grand coup, s'accroupit et laissa l'arme glisser par terre.

Elle se mit à lui parler pour tenter de le calmer. Un otage contre un otage. Il pouvait la prendre et laisser l'enfant. La pluie lui dégoulinait des cheveux sur le visage. Elle s'approcha de la portière ouverte du conducteur.

Martin était déjà à côté de la porte arrière, il avait eu la même idée.

– Laisse-la ! Tu nous tiens tous les deux maintenant. Laisse l'enfant ici !

Elle s'assit sans refermer la portière, les mains serrées sur le volant, les bras tendus comme des câbles. Varley tirait l'enfant vers eux. Elle observa la scène avec une froide fascination, en repoussant son désespoir au plus profond d'elle-même. Il ouvrit la portière avant, poussa l'enfant à l'arrière avec Martin et s'installa à côté d'elle. Elle n'eut pas le temps de réagir qu'il était déjà assis, pointant son arme entre les sièges arrière. L'enfant se mit à hurler.

Quelque chose céda en elle. Elle ne put s'empêcher de crier. Les mots jaillissaient de sa bouche. Il se tourna aussitôt vers elle. Bras tendu, il lui enfonça le canon au-dessus de l'œil gauche. La douleur l'aveugla. Elle sentit ses jambes se dérober, elle lâcha un cri et s'effondra sur le volant.

– Démarre ! Démarre !

Il n'arrêtait pas de lui gueuler la même chose. Il la tenait par les cheveux et la tirait vers lui, l'arme plaquée contre l'arrière de son crâne. Elle se couvrit l'œil d'une main et s'efforça de reprendre ses esprits. Il venait de la frapper avec son revolver. Elle sentit un liquide entrer dans ses veines, parcourir son corps, la glacer. Elle se mit à respirer, lentement. À réfléchir.

– Démarre ou je vous descends tous.

Il était dingue. Frapper quelqu'un avec le canon d'une arme en ayant le doigt sur la détente. Elle avait les jambes qui tremblaient. Une fraction de millimètre, un mouvement si infime qu'il ne l'aurait même pas remarqué, un mécanisme un peu moins dur, boum... Elle vit sa tête exploser contre la vitre.

L'enfant pleurait sans pouvoir s'arrêter, la voix de Varley lui hurlait toujours des obscénités. Il était incontrôlable. Il lui fallait du temps pour se remettre, afin d'être à même de le gérer avec prudence. Elle ferma sa portière. Derrière elle, Martin parlait, à voix basse, tentant en vain de se faire menaçant. Elle tourna la clé de contact, démarra.

Ils remontèrent la rue lentement, dans un brouillard. Tout se produisait en même temps. Des témoins les regardèrent passer, l'air effrayé ; l'un d'eux, un portable collé à l'oreille, signalait la scène.

– Espèce de sale petite pute. Tu t'es crue maligne. Me piéger. Vous deux ensemble, délirait-il, l'arme à quelques centimètres de sa tempe.

Elle accéléra un peu, s'efforça de respirer calmement, de retrouver les réflexes de sa formation. Elle n'avait plus son arme, mais il braquait la sienne sur elle à présent, non sur la fillette. De nouvelles options se présentaient. Quelle était la priorité ?

Du temps. Donne-leur le temps de réagir, de les repérer, de les suivre. Philips avait assisté à toute la scène. Elle se tut. Son œil gauche se fermait, humide de sang. Elle ignore la douleur et suivit la route. Il ne lui avait donné aucune instruction, il n'avait pas de plan. De son point de vue, il ne pouvait faire pire. Il n'avait réfléchi à rien et s'était lancé dedans les pieds joints.

Ils sortirent rapidement de Colne, et les lacets commencèrent sur la petite route menant à Keighley. Elle traversa un paysage vallonné de champs et de murets en pierres sèches, descendit dans des couches de brouillard, en sortit, monta vers les sommets séparant le Lancashire du Yorkshire. À côté d'elle, tel un disque rayé, il revenait sans cesse sur les événements des deux derniers jours, bâtissant l'histoire de sa trahison, alimentant son amertume, de sa voix démente. Quand le nuage se referma sur eux, elle ralentit, le cœur battant la chamade. Où cela se terminerait-il ? Elle risqua un coup d'œil dans sa direction.

– Me regarde pas ! Putain, me regarde pas !

Il fallait qu'elle lui parle, qu'elle fasse naître le doute en lui.

– C'est une erreur, marmonna-t-elle.

– Salope ! Ferme-la, putain !

– Je peux vous aider.

– Pas là où tu vas. Les morts peuvent aider personne.

– Ne soyez pas stupide. Réfléchissez à ce que vous êtes en train de faire. Nous pouvons trouver une solution.

Il se mit à glousser.

– Tu commets une erreur, Varley, intervint Martin, avec son accent prononcé. Je travaille pour des gens qui n'oublieront pas ça.

Des menaces creuses. Aucun raisonnement ne pouvait l'atteindre. Il était dérangé. Où s'était-il donc procuré l'arme aussi vite ? Ils avaient fouillé toutes les maisons qu'il fréquentait sans rien trouver.

– Tourne ! lui hurla-t-il soudain. Tourne ici.

Elle ralentit, rétrograda, et s'enfonça dans un mur de brouillard si dense qu'elle apercevait à peine sa calandre.

– Cela mène à Widdop. Vous voulez...

– Je sais tout ça. J'ai vécu ici toute ma vie. Conduis et tais-toi.

## 58.

Munro sentit un frisson lui parcourir l'échine. Il se passait quelque chose. Sur le bureau devant lui, le téléphone sonna. Il regarda Sutherland et Henry.

– Vous feriez mieux de décrocher, non ? dit Henry.

C'était Harris qui parlait vite, affolé. Varley était à Colne, armé. Il venait de prendre quelqu'un en otage.

Au début il garda son calme, retenant son souffle, faisant taire Harris pour réfléchir. Henry et Sutherland l'observaient, hors course à présent. Harris lui indiqua où on les avait vus pour la dernière fois, et leur probable destination. L'inspecteur qu'ils avaient envoyé là-bas, Philips, était toujours avec la voiture.

– L'otage ? Un homme ou une femme ?

– Les deux. Et peut-être aussi un enfant.

Il sentit ses cheveux se hérissier.

Harris était dans la salle des opérations. Il discutait avec quelqu'un à côté de lui et vérifiait des détails. Munro jeta un coup d'œil à Henry.

– Un incident armé. Désolé.

– Nous pensons qu'il s'agit de Karen Sharpe, précisa Harris, revenant en ligne.

Munro sentit sa poitrine se serrer.

- Sharpe, un homme et un enfant. Philips pense qu'il peut s'agir de James Martin.
- Où est l'unité de soutien armé ?
- À mi-chemin de Colne.
- Le X-Ray 99 ?
- Il attend. Il survole Halifax en ce moment.
- Envoyez-les sur place, vite. Retrouvez la voiture. Qu'ils la suivent.
- Il paraît que les conditions météo ne sont pas bonnes pour l'hélico...
- Tant pis. Je veux qu'il les suive. Tout de suite.
- La masse nuageuse...
- On s'en fout. Ils ont l'imagerie infrarouge. Qu'il décolle. Je vous rejoins dans le garage dans trente secondes. Code 121. On y va. Je ne veux pas me retrouver avec un autre policier mort sur les bras.

## 59.

À six kilomètres de Keighley, dans l'un des deux véhicules banalisés, l'agent Robert Fellows fixait le brouillard qui les enveloppait quand la radio grésilla. Assis à l'avant, le brigadier Paul Edwards prit le micro. Soudain la voiture ralentit.

– Un instant, je vérifie. Quelqu'un connaît la région ? Quelqu'un sait où est Widdop ?

– Widdop ? répondit Paddy Malone qui avait été en poste à Halifax. C'est à cinq minutes d'ici, maximum.

– Cible à cinq minutes.

Fellows soupira, mal à l'aise dans son armure en Kevlar. Ils étaient en tenue depuis 4 heures du matin. C'était l'anniversaire de son petit garçon aujourd'hui. Il était fatigué. Il allait rater la fête. La voiture fit demi-tour.

– De quoi s'agit-il ?

– Une prise d'otages. Code 121.

La voiture accéléra, le collant contre le dossier.

– C'est ça, disait Edwards. Arrivons les premiers.

L'arme ne cessait d'être baissée de son visage à sa cuisse. Pour remonter dès qu'il s'en apercevait. Du coin de l'œil, elle vit que c'était un truc lourd, une sorte de 45. Il finirait par se fatiguer de le tenir pointé sur sa tête. Une balle perdue tirée dans la jambe l'handicaperait, mais ce serait toujours moins grave qu'une balle dans le crâne. Cela offrait des options.

– Je ne savais pas ce qu'il allait faire de ce revolver.

Qu'est-ce que c'était que cette histoire ? Cherchait-il à se justifier à ses yeux ? Était-ce aussi simple que ça ?

– J'étais au courant de rien, poursuivit-il d'une voix forte, empreinte d'hystérie. Je me suis fait piéger d'un bout à l'autre. Par lui !

Il pointa l'arme vers le siège arrière. L'enfant se recroquevilla et Martin l'apaisa. Sharpe se calma, pour examiner la situation. Ils portaient tous les deux des ceintures de sécurité. Varley, non.

– La ferme ! lui hurla Varley. Ferme ta gueule.

Il se retourna vers elle.

– Il m'a dit qu'il allait s'en servir pour voler des fonds. Ce connard m'a même fait essayer l'arme. Deux jours avant. Il savait qu'il allait la laisser sur elle. Il savait qu'ils allaient faire des putain d'analyses sur mes fringues. Je vais

l'obliger à te l'avouer.

– Je suis déjà au courant.

– Tu savais ? T'étais avec lui ? T'étais dans le coup ? C'est ça ?

Il n'en revenait pas. Quoi qu'il ait lu dans son dossier, il avait oublié ce détail.

– Je n'étais dans rien. Je ne vois pas où vous voulez en venir, Luke.

– La ferme ! Ferme ta gueule, bordel !

Il allait la frapper. Elle ralentit, se raidit.

– Où que tu ailles, nous te retrouverons et nous te descendrons pour ça, dit Martin d'une voix incertaine pour tenter de le distraire. Tu peux toujours me tuer, d'autres prendront le relais, jamais ils ne te lâcheront.

La route grimpait régulièrement, en serpentant dans la lande entre Colne et Cock Hill. Avec ce brouillard, elle devait faire attention à sa vitesse. Elle aurait pu se trouver n'importe où dans cette purée de pois.

Elle fouilla dans ses souvenirs. Mais non ! Elle n'était pas n'importe où. Elle connaissait ce coin. Elle avait suivi cet itinéraire dans l'autre sens moins de deux heures avant. Dans trente secondes, elle arriverait au sommet. Ensuite, la route traversait une lande plate avant de s'enfoncer dans une gorge. Le brouillard se déchira légèrement. Elle ralentit. La main qui tenait l'arme reposait contre le siège à présent.

Elle savait ce qu'elle avait à faire. S'ils laissaient faire,

tout se passerait comme dans n'importe quelle prise d'otages. Elle avait déjà vu souvent ce cas de figure. Ils l'acculeraient quelque part, amèneraient un négociateur, se retrancheraient pour la longue attente. Elle savait comment ça fonctionnait, le temps que ça prenait. Elle connaissait même les statistiques. Quatre-vingt dix-huit pour cent des prises d'otages se terminaient grâce à des négociations, sans blessés parmi les otages. Mais les deux pour cent restants finissaient avec une balle dans la tête. Il n'était pas question que la fillette en fasse partie. Elle ne pouvait pas prendre ce risque. Il fallait qu'elle agisse.

Elle arriva au sommet. Elle accéléra sur le plat, dans des tourbillons de brouillard. À côté d'elle, il était inquiet.

– Ralentis.

C'est maintenant ou jamais, se dit-elle. Elle tenta de croiser le regard de Martin dans le rétroviseur pour l'avertir, en vain.

Des deux pieds, elle enfonça l'embrayage et le frein, tout en tirant sur le frein à main. La voiture s'arrêta dans un crissement de pneus et fit un tête-à-queue. Varley partit en avant. Lorsqu'il rebondit contre le pare-brise, elle avait la main sur l'arme et s'empessa de baisser le canon, tandis que de sa main libre elle détachait sa ceinture de sécurité. La vitre du côté passager explosa quand la voiture heurta un mur de pierres et la portière s'ouvrit. Toujours dans la voiture, elle se jeta sur lui. L'air humide et glacial les assaillit quand, accrochés l'un à l'autre, ils basculèrent vers la chaussée. Derrière elle, elle entendit une explosion

assourdissante, suivie d'un bruit de verre qui se brisait. Il avait tiré. Pendant un temps infinitésimal, ils restèrent suspendus entre la voiture et la route, avant de tomber.

Elle atterrit sur le côté et roula, en le poussant devant elle, sans ressentir la moindre douleur. Au loin, elle entendit le moteur de la voiture s'emballer. Sharpe dévalait la pente vers la gorge, en prenant de la vitesse. Elle s'accrochait aux vêtements de Varley. Ils firent un rebond et il se libéra. Elle sentit de l'herbe et des pierres. Elle se raidit.

À genoux, elle ne vit rien d'autre qu'une nuée de brouillard autour d'elle. Puis elle l'entendit qui remontait vers la route. En direction de la voiture, de Martin et de l'enfant.

Elle se redressa et se mit à courir en criant, dans l'espoir qu'il se retourne. Lorsqu'elle rejoignit la route, la brume l'aveugla. Elle continua d'un pas chancelant, sans cesser de hurler. À moins de trois mètres de distance, elle distingua la voiture. Elle s'était immobilisée sur le bas-côté, près d'un poteau télégraphique, les quatre portières ouvertes. Devant, quelqu'un courait dans le brouillard. Un homme, massif. Portant un enfant ? Derrière lui, une autre silhouette boitait.

Elle passa en vitesse devant la voiture pour les rattraper. C'était Varley qui tirait la patte. Elle le vit pointer son arme en direction de la personne qui s'enfuyait. À cinq mètres derrière lui, elle hurla en voyant son bras se replier sous l'effet du recul, puis entendit l'explosion. Devant lui la silhouette pila, se tourna vers lui. Martin, serrant l'enfant

contre sa poitrine. Il était blême de terreur, du sang lui coulant des yeux. Dans ses bras, l'enfant était immobile, la tête fourrée dans sa veste.

Varley s'arrêta à moins de deux mètres d'eux, au milieu de la route, en agitant follement son arme. Elle les rattrapait lorsqu'il se planta devant Martin et visa l'enfant.

– Je t'avais pourtant prévenu. Tu l'auras voulu. Je t'ai dit que je le ferais, hurlait-il à pleins poumons, le visage crispé, la bouche et le front ensanglantés, l'arme tremblant dans sa main. Si c'est ça que tu veux ! Si c'est ça que tu veux !

Immuable, elle haletait. Martin la regardait, paralysé par la peur.

– Je vais lui exploser sa putain de tronche !

À travers le brouillard, elle perçut un bruit au-dessus d'eux. Les yeux écarquillés, Varley arma le chien. Il recula d'un pas. Le bruit s'amplifia ; c'étaient des pales d'hélicoptère. L'arme toujours braquée vers la tête de l'enfant, Varley leva le nez vers les nuages.

– Merde. Merde. Merde. Merde.

Elle avança.

– Bouge pas ! lui siffla-t-il entre des dents serrées, de la salive lui coulant sur le menton.

– Laissez-les partir, dit-elle.

Le paquet dans les bras de Martin ne remuait pas. Son cœur eut un raté. La fillette était-elle blessée ?

– Laissez-les partir et nous trouverons une solution.

– Ta gueule ! Ta gueule !

L'hélicoptère était pile au-dessus de leurs têtes. Le vacarme devint assourdissant.

– Vous savez qu'ils sont armés.

– Ta gueule !

– C'est l'USA.

– C'est quoi, ce bordel ?

– L'unité de soutien armé. Des tireurs d'élite. Ils sont équipés de l'infrarouge. Même à travers cette saloperie, ils peuvent vous voir.

– Merde.

Le bruit se dirigeait droit sur eux. Au-dessus de la couche de brouillard, avec leur imagerie infrarouge, ils les traquaient. Martin leva les yeux ; l'enfant bougea. Elle sentit son cœur s'emballer sous la poussée d'adrénaline.

– Ils ont dû repérer la voiture.

Une sorte de sanglot s'échappa de la gorge de Varley. Son bras tremblait, sous le poids de l'arme.

– Laissez partir l'enfant. Laissez-les partir tous les deux et je leur raconterai ce qui s'est passé.

– Tu mens !

Martin recula d'un pas.

– Vous avez ma parole, jura-t-elle en s'approchant de Varley : Prenez-moi comme otage. Collez l'arme contre ma tête. Avec moi, ils ne vous tireront pas dessus. Je suis

policier, ajouta-t-elle avec un calme souverain.

Il la regarda sans bien comprendre, terrifié.

– Collez l’arme ici. Ici, contre ma tête. Si vous retenez un enfant en otage, ils vous tueront. Ils tireront. C’est la règle. C’est ce pour quoi on les a formés. De cette façon, vous vivrez. Nous trouverons une solution.

Elle était à un mètre de lui, presque assez près pour tenter le coup.

– Laissez partir l’enfant, murmurait-elle d’une voix suppliante. Prenez-moi à sa place.

Il haussa les épaules, tourna le dos à Martin, écarta l’arme.

Elle s’avança.

– Tu l’auras voulu.

Il lui bondit dessus, l’attrapa par les cheveux. La tira brutalement en arrière. Elle sentit une de ses mèches céder. Elle tenta de se retourner mais son bras se refermait sur sa gorge, l’obligeant à s’agenouiller. Cherchant son souffle, elle se débattit frénétiquement. Au-dessus d’elle, à travers une brume de sang et de poussière, elle le vit se pencher : il lui enfonça le canon de l’arme dans la bouche.

– Bouge pas. Bouge pas, bordel !

Il l’obligea à se redresser, une main agrippée à ses cheveux, l’autre – celle qui tenait l’arme – à son col. Il était plus costaud qu’elle ne l’aurait cru. Elle regarda l’endroit où

Martin se tenait et vit le brouillard tourbillonner autour du vide.

## 61.

– Marche, lui dit Varley. Vite.

Il la poussa, sans la lâcher. Soulagée, elle eut envie de lui rire au nez. Plus aucun doute possible à présent, c'était entre elle et lui. La fillette était sauvée. Elle trébucha sur la lande humide et tomba à genoux. La brume tourbillonnait. Varley se mit à haleter.

– Merde. Merde.

– Laissez-moi partir, lui cria-t-elle. Je vous ai donné ma parole. Je dirai la vérité.

Derrière le vacarme des pales, elle percevait des bruits venir du coteau et de la route. Des moteurs, des voix, le frottement du caoutchouc contre le macadam.

Varley plaqua son visage contre le sien, l'arme toujours collée contre sa tempe, sans cesser d'avancer tant bien que mal sur le sol inégal.

– J'suis pas idiot, hurla-t-il avant de la relâcher.

Elle tomba en avant. Il pointait son arme vers le ciel, essayant de deviner l'emplacement de l'hélico. Il tira deux fois. Le recul fut tel qu'il chancela. Les pales continuaient à tourner. Elle se redressa, prit son élan, mais il braquait déjà l'arme sur elle.

– T'as pas intérêt, bordel ! N'y pense même pas.

Quelque part dans le brouillard, elle entendit une radio

grésiller.

– Connard ! hurla-t-elle. Maintenant ils savent où vous êtes.

Il leva l'arme comme pour la frapper, l'attrapa par le col et l'aplatit sur le sol humide. Le bruit au-dessus de leur tête changea de rythme. Il se figea.

L'hélico montait : il s'éloignait. Elle l'entendit virer vers le nord. Sachant ce qui venait de se passer, elle tenta de se concentrer, à l'affût d'un bruit au-dessus de la barrière de nuages. Varley haletait si fort qu'elle avait du mal à entendre autre chose.

– Il s'en va. Lève-toi. Avance.

– Il s'en va parce qu'ils vous tiennent. Ils vous encerclent en ce moment même.

– Tu mens, beugla-t-il, horrifié, en essuyant le sang qui coulait de sa bouche.

– Écoutez.

Il se tut, retint sa respiration et contempla, impuissant, le mur de grisaille.

Le brouillard s'enfonçait de plus en plus vite vers la vallée en dessous. Elle tenta d'évaluer les distances. On y voyait à trois mètres, pas plus, quelle que soit la direction. À certains endroits, la masse se dissipait, tandis qu'à d'autres elle était si impénétrable qu'on aurait dit un mur blanc compact. Vaguement, de très loin, elle perçut des mouvements, des pas, des souffles.

– Vous avez entendu ? dit-elle, d'une voix qui lui parut

forte.

Il l'attrapa par les cheveux et pivota brusquement sur lui-même.

– Ils sont là. En dessous.

– Ta gueule ! La ferme, bordel ! murmura-t-il, désespéré, effrayé.

Soudain quelqu'un passa en courant. Il la plaqua contre lui, l'arme pointée vers l'intrus. La brume bougea légèrement.

– Lève-toi, dit-il en lui collant de nouveau l'arme contre la tête, sans la regarder.

Au moindre bruit, il sursautait, en cherchant frénétiquement la source. Elle se remettait debout quand une voix hurla dans le brouillard :

– Luke Varley ! Luke Varley ! Restez où vous êtes !

Un mégaphone. Un cri s'étrangla dans sa gorge. À la recherche de silhouettes, il tournait la tête de droite à gauche, affolé comme une poule.

– Vous êtes cerné par des tireurs d'élite. Restez où vous êtes !

D'autres véhicules arrivaient sur la route.

– Avance, ordonna-t-il d'une voix brisée sous l'effet de la peur.

Elle descendit la pente, lui collé à elle, l'arme pointée sur sa nuque.

– Marche lentement. Ne tente rien.

Elle progressait prudemment entre les joncs et les coussins de sphaigne à demi submergés. Avant de faire un pas, elle levait le nez vers le brouillard qui s'épaississait à mesure qu'ils descendaient. À sa gauche, elle surprit le bruit d'un fusil qu'on armait. Il l'entendit et la tira par les cheveux pour l'arrêter net. Le son était tout proche.

– C'était quoi ça, putain ?

Il pleurnichait presque. Au pied de la colline, une forme sombre glissa, tel un fantôme, avant de se figer. Varley la poussa et l'ombre réapparut, à moins de cinq mètres de distance.

– Avance.

– Je ne peux pas. Ils sont devant nous.

– Où ça, bordel ?

La forme bougea. Varley se raidit. Le brouillard se leva légèrement, dévoilant la scène : un tireur d'élite, à plat ventre dans le marécage, un grand fusil noir devant lui, pointé directement sur eux.

Varley referma son bras autour du cou de Sharpe.

– Tu bouges et je la bute ! hurla-t-il en plaquant sa tête contre sa poitrine, la forçant à s'agenouiller devant lui, l'arme enfoncée sur son front. Lève-toi ! Dégage ! Dégage, bordel ! Dégage, ou je la bute.

La silhouette resta immobile. Elle distingua alors d'autres formes ramper. Elle cria :

– Tuez-le ! Tuez-le !

Il sursauta, choqué, et resserra sa prise autour de son cou.

– Ta gueule, connasse. Ta gueule. Ferme-la ou je te bute.

– Tuez-le, se remit-elle à hurler. Il n'a pas l'intention de me relâcher. Tuez-le.

Dans son oreille, elle entendait son cœur s'emballer, la panique l'envahir. En se contorsionnant, elle réussit à saisir à deux mains le bras qui lui enserrait le cou et à le repousser. Le mégaphone tonna de nouveau :

– Luke Varley. Vous êtes cerné...

Elle se débattit, l'obligeant à relâcher un peu la crosse de l'arme pour approcher sa main libre de son visage. La gorge étranglée par des sanglots de peur, il essayait désespérément de s'accrocher à elle. Elle remonta son bras à la hauteur de sa bouche et le mordit : il poussa un cri et la libéra. Elle se laissa tomber à plat ventre et roula sur la pente. Derrière et au-dessus d'elle, tout explosa.

Il lui tirait dessus.

Un bruit assourdissant. Elle continua de rouler, vit qu'il la suivait, l'arme braquée sur elle, le visage dégoulinant de sang, de sueur et de larmes.

Ils tirèrent trois fois, coup sur coup. La tête partit de côté, les bras s'agitèrent, l'arme voltigea dans le brouillard. Soulevé par la force du premier impact, il resta un instant suspendu en l'air. Son corps s'arqua, puis se replia sur lui-même. Des fragments de sa tête tournoyèrent dans un arc

de pluie se dégageant de la grisaille. Une seconde, le corps, le sang et les morceaux de sa tête flottèrent dans la brume. Puis ils s'écrasèrent par terre, d'abord le corps – avec le bruit d'un sac de ciment heurtant du béton – puis tout autour les morceaux, tels des éclats d'obus, le sang éclaboussant le marécage vert de gouttelettes rouges.

Elle se redressa, en cherchant son souffle. Il lui avait tiré deux fois dessus. Elle descendit vers les formes sombres qui se relevaient de la terre détrempée. Derrière eux, on percevait du bruit, des radios, des gens qui couraient. Le plus proche d'elle la mit en joue automatiquement, un genou à terre, prêt à faire feu de nouveau.

Elle se jeta sur lui et envoya valdinguer son fusil. Il portait une combinaison, une armure en Kevlar et un casque. Elle remonta sa visière, en lui hurlant dessus. Il recula en trébuchant et elle lui balança un coup de pied.

– Connard ! Pauvre connard !

Elle abattit ses poings sur son casque, frappa, frappa encore.

– Tu l'as laissé tirer ! Tu l'as laissé tirer ! Il aurait pu me tuer, bordel de merde !

Quelqu'un l'agrippa par-derrière. Le tireur d'élite s'éloigna, sous le choc. Elle se dégagea et remonta vers l'endroit où gisait Varley. Agenouillé près de lui, vêtu d'une combinaison et un casque sur la tête, un homme vérifiait ses signes vitaux. Le corps tressautait et frémissait. Le visage n'était plus qu'une masse sanguinolente. En le

revoiant pointer son arme sur l'enfant terrifiée, elle sentit la bile monter dans sa gorge.

– Ordure ! cria-t-elle avant de cracher de toutes ses forces sur sa tête en miettes.

## 62.

Agitation et chaos régnaient sous le bruit des radios qui résonnaient dans le brouillard. Des silhouettes armées surgissaient de nulle part, tout le monde hurlait en même temps, aboyant des ordres. On lui disait de reculer, de s'allonger à plat ventre, de s'accroupir. Des ordres contradictoires. Pleins de l'horreur qu'ils venaient de vivre, ils en oubliaient leur formation ; tout était désorganisé. Ils n'étaient pas habitués à faire ce pour quoi ils avaient été formés.

Elle, si. Elle recula, respira profondément, sentit sa tension se dissiper. C'était fini.

Une main sur les yeux, le tireur d'élite qu'elle avait frappé était recroquevillé. Au-dessus, sur la route, elle entendit des voix – tendues, déformées par la peur. Elle comprit ce qu'il se passait. Ici, ils mettaient un terme à trente secondes d'un déchaînement destructeur. Là-haut, ils apportaient une conclusion à son échec, procédaient à l'arrestation.

Des ruisselets de brouillard lui caressaient les joues ; elle avait le visage trempé, les yeux humides. Tant bien que mal, elle entreprit de remonter la pente. Ils l'agrippèrent, en lui hurlant des mises en garde. L'opération continuait, le risque existait toujours. Elle ne bougerait que lorsqu'ils seraient sûrs qu'il n'y ait plus de danger.

Elle les ignora. Peu lui importait. Elle savait exactement ce qu'il lui restait à faire.

Tout était foutu à présent. Par la faute de Varley. Elle avait tout fait pour que Martin et l'enfant ne soient pas séparés, parce que depuis huit ans qu'ils vivaient ensemble, la place de l'enfant était auprès de lui. Parce qu'elle avait déjà suffisamment fichu sa vie en l'air. Mais ils devaient s'occuper de Martin à présent.

Elle avait échoué.

Elle arriva sur la route. Le brouillard lançait des éclairs bleus et blancs venant des gyrophares. Elle entendit des bruits de moteur, des sirènes, des portières s'ouvrir, des gens courir. Elle passa à côté d'un homme armé immobile au milieu de la chaussée. Elle avançait d'un pas lent, décidé, calme. Elle savait exactement ce qui se préparait.

Le brouillard se dissipa. Martin était au milieu d'eux, à genoux sur la route, les mains derrière la tête, complètement cerné. Leurs armes braquées sur lui, ils lui criaient des ordres. L'un d'eux lui baissa les mains dans le dos pour lui passer les menottes. Un autre le fouilla. Martin haletait, tremblait de tous ses membres, blême, accablé de douleur. Lorsque leurs regards se croisèrent, il fondit en larmes.

Une grande silhouette en uniforme se planta devant elle. Les mains levées en signe d'avertissement, il lui demanda de décliner son identité.

– Karen Sharpe, répondit-elle sans même y penser, en

cherchant l'enfant des yeux.

À environ cinq mètres, elle observait la scène. Un des membres de l'unité de soutien armé, debout à côté d'elle, lui tenait la main. Il parlait d'une voix calme dans la radio épinglée à son col.

Elle contourna l'homme planté devant elle et s'approcha d'eux. Elle entendit un de ceux qui entouraient Martin l'arrêter pour le meurtre de Philip Leech. Il ne fallait pas qu'elle voie ça. Elle se plaça devant l'enfant, pour lui bloquer la vue, et s'accroupit.

Les yeux de la fillette se posèrent sur elle.

Elle déglutit, prit une profonde inspiration :

– Tout va bien se passer pour ton papa. Ne t'inquiète pas. Tu te souviens de moi ?

Aucune réaction. Un visage vide d'expression.

L'homme de l'unité de soutien armé expliqua que l'enfant était en état de choc. Soudain une image d'elle-même à peu près au même âge lui revint. Elle traversait un passage clouté avec sa mère, quelque part dans Newry. Elle avait dit quelque chose pour l'embêter, elle ne se rappelait plus quoi. Elle vit sa mère se pencher vers elle, les yeux pleins de colère, avant de lui flanquer une gifle, si violente qu'elle était tombée au beau milieu de la rue. Elle avait huit ans. Elle prit la main libre de la fillette dans la sienne. Les petits doigts se refermèrent autour des siens.

– Je sais que tu te souviens de moi. Nous allons partir loin de tout ça. Tu veux bien ?

Elle attendit. Derrière, ils obligeaient Martin à se redresser, réclamaient un fourgon par radio.

La fillette s'approcha. Karen la prit dans ses bras et s'éloigna de la scène, en la serrant contre elle.

– Nous verrons ton papa plus tard.

# Table of Contents

[Page de Titre](#)

[Table des Matières](#)

[Page de Copyright](#)

[Dédicace](#)

[SHEPHERD'S BUSH, LONDRES](#)

[WEST YORKSHIRE](#)

[1.](#)

[2.](#)

[3.](#)

[4.](#)

[5.](#)

[6.](#)

[7.](#)

[8.](#)

[9.](#)

[10.](#)

[11.](#)

[12.](#)

[13.](#)

[14.](#)

[15.](#)

[16.](#)

[17.](#)

[18.](#)

[19.](#)

[20.](#)

[21.](#)

[22.](#)

[23.](#)

[24.](#)

[25.](#)

[26.](#)

[27.](#)

[28.](#)

[29.](#)

[30.](#)

[31.](#)

[32.](#)

[33.](#)

[34.](#)

[35.](#)

[36.](#)

[37.](#)

[38.](#)

[39.](#)

[40.](#)

[41.](#)

[42.](#)

[43.](#)

[44.](#)

[45.](#)

[46.](#)

[47.](#)

[48.](#)

- [49.](#)
- [50.](#)
- [51.](#)
- [52.](#)
- [53.](#)
- [54.](#)
- [55.](#)
- [56.](#)
- [57.](#)
- [58.](#)
- [59.](#)
- [60.](#)
- [61.](#)
- [62.](#)